

PER
S-400
CON

Le Samedi

10¢

50e année, No 31

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

Montréal, 31 décembre 1938





DANIELLE DARRIEUX

En janvier :



LA REVUE POPULAIRE

de JANVIER offre à ses nombreux et sympathiques lecteurs et lectrices un très beau roman d'amour qu'on lira avec émotion :

Le Triomphe de l'Or

par LEO DARTEY

En plus de ce roman dont l'auteur est un des plus populaires auprès de nos lecteurs et lectrices, la livraison de janvier contiendra une foule d'articles et de chroniques abondamment illustrés de photos et de dessins par des artistes de chez nous. On lira avec un intérêt tout particulier l'article de Fernand de Verneuil sur les prédictions des plus grands astrologues du monde pour l'année 1939; ceux de MM. Aimé Plamondon et Roland Prévoist sur le Séminaire de Québec et aussi sur la nouvelle chaire de Coopération à l'Ecole des Sciences sociales, politiques et économiques de l'Université Laval; un article de Mme Pierre Casgrain sur le féminisme; une étude sur l'adolescence et la jeunesse de Louis Hémon, avec des révélations intéressantes, etc., etc. De plus, de nombreuses pages illustrées en couleurs et une foule d'articles pour la femme, sa toilette et son foyer.

Vous en avez pour votre argent

TRES rares sont,—dans quelque pays ou quelque langue que ce soit, — les revues qui contiennent autant de texte que

LA REVUE POPULAIRE

ON peut compter sur les cinq doigts de la main celles qui font cadeau à leurs lecteurs et lectrices, POUR UN PRIX AUSSI MODIQUE, d'un roman complet d'un dollar au moins, en plus de nombreux articles illustrés.

Alors que la plupart des revues aussi bien françaises qu'anglaises et américaines diminuent graduellement de volume depuis un an, nous maintenons

LA REVUE POPULAIRE

à 60 pages au moins et n'épargnons rien pour en améliorer constamment le texte et la présentation.

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

CARNET
EDITORIAL

Année du
Cinquantième
du "Samedi"

NOTRE COUVERTURE :

GABY MORLAY, la grande actrice française qui jouera toute cette semaine à Montréal.

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: Plateau 9638*

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an.....	\$3.50
Six mois.....	2.00
Trois mois.....	1.00

ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an.....	\$5.00
Six mois.....	2.50
Trois mois.....	1.25

Heures de bureau :

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours l'emballage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

PRÉFACE D'ANNÉE

PLUSIEURS fois, à cette même date c'est-à-dire au commencement d'une nouvelle année, je me suis amusé à jouer au prophète. Un tout petit prophète, pas très sérieux et moins encore calamiteux. Bref, je ne veux pas être ce qu'on appelle un prophète de malheur mais cela ne m'empêche aucunement d'éplucher un peu les hauts faits et méfaits de monsieur Progrès et de madame Civilisation; après quoi j'essaie de tirer les conclusions de leur inconduite.

C'est un petit jeu comme un autre et que je trouve plus intéressant que la politique toute crue, car la politique est souvent crue si les politiciens ne le sont pas toujours. Seulement, elle est crue à sa manière, en ce sens qu'elle est souvent mal cuite. Et cela lui arrive en moyenne dix fois sur dix quand elle est cuisinée dans la marmite mondiale.

Voyons donc ce qu'on a mis dans cette marmite au cours de 1938 et cela nous donnera quelque idée du ragoût préparé pour 1939. Otons le couvercle de la marmite...

Pouah ! ça ne sent pas très bon ! Que peut-il bien y avoir là-dedans ?

Au hasard de la fourchette je pique un morceau; il est coriace. Un os, peut-être ?

— C'est de la dictature, m'apprend un marmiton; ce n'est ni chair ni poisson, ni lard ni cochon; ce n'est pas du cuir, ni de la bidoche; dans le répertoire de la mangeaille on appelle ça du "tirant". Ça tient de la place et ça paraît bien dans une assiette, surtout une assiette au beurre. Pourtant, l'estomac n'y trouve que très rarement son compte; un jour ou l'autre on jette le "tirant" par la fenêtre.

— Et ceci ? dis-je en piquant un autre morceau; on dirait de l'éponge...

— Ce n'en est pas, c'est de la démocratie. Comme vous le voyez, c'est assez flasque parce que ça manque un peu de fraîcheur. Il ne faudrait pas croire, pourtant, que c'est tout à fait pourri; ça n'a pas été suffisamment "trimé", voilà tout. En cuisant bien ça peut s'améliorer.

— Mais la sauce dans quoi tout ça mijote me paraît bizarre; de quoi l'a-t-on faite ?

— C'est très compliqué. Même, à vrai dire, je ne sais pas au juste ce qu'il y a dedans. On y a mis du gâchis espagnol, de la farce bolchéviste, de la maîtrise maritime, de la rivalité commerciale et de l'affront populaire. Pour corser le bouillon, on a saupoudré d'un produit colonial appelé revendication et dosé fortement de racisme. J'avoue que ça ne sent pas très bon; de simples animaux n'en voudraient pas mais c'est pour les hommes et ils ont avalé déjà tant de choses pas propres au cours des siècles qu'ils ne crèveront pas encore de ce ragoût-là.

Notez bien, mes chers amis, que ce n'est pas moi qui parle, c'est le marmiton.

Me voici, pourtant, pas mal indécis pour augurer de l'état de santé d'une humanité soumise à tel régime, ou plutôt de son état de maladie car, entre nous elle n'est pas bien d'aplomb sur ses pattes. Elle a bougrement mal à ses caboches. Je dis "ses" car c'est une bête à plusieurs têtes.

Cette humanité se compose, en principe, de gouvernants et de gouvernés; ajoutons à cela les indociles, les indécis et les imbéciles. Un bon nombre de canailles aussi car on en trouve dans toutes les catégories et dans tous les temps. Si l'on cherche bien, on finit même par y trouver quelques honnêtes gens.

En tenant compte de ces éléments, de la marche du progrès, du grain de folie qui joue trop fréquemment, dans la machine sociale, le rôle du grain de sable dans un engrenage délicat; en admettant aussi que nous ne sommes qu'une sorte de jouet dans l'immense univers et que nous subissons des influences lointaines dont la nature n'est pas bien définie, en faisant tableau de tout cela, nous pouvons un peu prévoir, dans les grandes lignes, de quoi demain sera fait.

L'homme est affligé d'un défaut majeur qui s'appelle l'orgueil; chez les uns ça se borne à cette puérile allure spéciale aux dindons faisant la roue et c'est alors de la vanité; un tour de clef de plus et c'est de la fatuité mais, à mesure qu'on remonte la mécanique, on obtient de la prétention, de la morgue et, finalement, de l'outrecuidance.

Ces termes s'appliquent au "profanum vulgus", au commun des mortels, bref à ceux qui n'en sont pas encore au point de croire que la terre cesse de tourner quand ils ont mal au ventre. Quand il s'agit de manitous de première grandeur, cela change de nom et s'appelle du prestige. C'est alors un mal très grave et de nature à causer les pires catastrophes quand on l'irrite un peu.

Comme la "dope", ce mal demande à être entretenu, même au prix des plus grands sacrifices; les sacrifices des autres, bien entendu. En fin de compte, et régulièrement, le malade en claque.

Or, il y a quelques dangereux dopés par le prestige à la surface de la boule terrestre; ils deviennent de plus en plus exigeants car ils savent que c'est, pour eux, une question de vie ou de mort; et puis, la veule insouciance des autres leur a singulièrement aiguë l'appétit. C'est pourquoi la marmite de la cuisine mondiale sent si mauvais quand on lève le couvercle; il y a trop de combinaisons malpropres qui cuisent là-dedans.

Il faut dater de l'époque du corset, de la crinoline ou du diplodocus pour ignorer qu'aujourd'hui la colombe, dite de la paix, n'est qu'un vulgaire vautour et que le bon droit se range invariablement aux côtés du diplomate le plus rosse et du général le plus fort. Quelques grands naïfs ont ignoré longtemps cette vérité première et ce n'est qu'en voyant les hommes à prestige la pratiquer qu'ils en ont reconnu toute l'importance. Encore émus d'avoir découvert une chose qui s'étalait au grand jour, ils se sont également mis à la besogne. Ils ont ajouté quelques ingrédients de plus à la marmite.

Celle-ci va donc puer de plus en plus, au risque d'asphyxier les cuisiniers, ce qui serait peut-être un bien. Ce qui, toutefois, est un mal, c'est qu'à trop pousser le feu de la cuisson, il y a risque grandissant de faire sauter la marmite. Il y a cinquante chances pour cent pour que la chose arrive en 1939 et quatre-vingt-dix au moins pour que ça soit en 1940. Plus ça tardera et plus il y aura d'éclaboussures.

Entre temps, plusieurs marmitons-manitous auront des exigences croissantes; l'un d'eux demandera la Chine entière, toute l'Asie et la Russie par-dessus le marché pour commencer. L'autre voudra être "apaisé" avec une bonne tranche d'Europe, puis une large tarte africaine comme dessert. Il s'estimera ensuite satisfait... pour six mois. Un troisième voudra également des morceaux d'Europe et des étendues d'océan avec ce qui pourra rester de l'Afrique. En supposant qu'il y ait de l'Afrique assez...

Tous trois auront ensuite une petite conférence préparatoire à d'autres réclamations dont ils établiront la liste comme suit : les trois-quarts de la France, de l'Angleterre, les Indes, l'Espagne, l'Australie, la Terre de Feu pour y fabriquer des briquets et le pôle nord pour en faire une grande glacière; la Société des nations pour y loger les vieux décrépits et toute l'Amérique du sud pour faire endiabler Roosevelt. Seulement, tout ça n'ira pas tout seul...

Quand deux chiens veulent gruger le même os il y a de la chicane mais s'il y en a trois c'est la bataille et les marmitons-manitous en feront l'expérience. Il en résultera que l'os leur passera devant le nez, comme ça s'est déjà fait plus d'une fois dans l'histoire des peuples. C'est idiot mais c'est comme ça.

La conclusion de tout ceci, c'est que nous aurions tort de nous faire trop de bile au sujet d'un état de choses qui n'est pas nouveau sur la planète. Après ce temps-là, comme dit le bon paysan, on en verra de l'autre; ne attendant, vivons le plus sagement possible dans un pays qui a la chance d'être assez loin de la marmite et tâchons d'y connaître, avec le calme et la tranquillité, cette chose de plus en plus rare aujourd'hui qui s'appelle le bonheur.

C'est le souhait le meilleur et le plus sincère que je fais pour tous ceux qui me lisent.

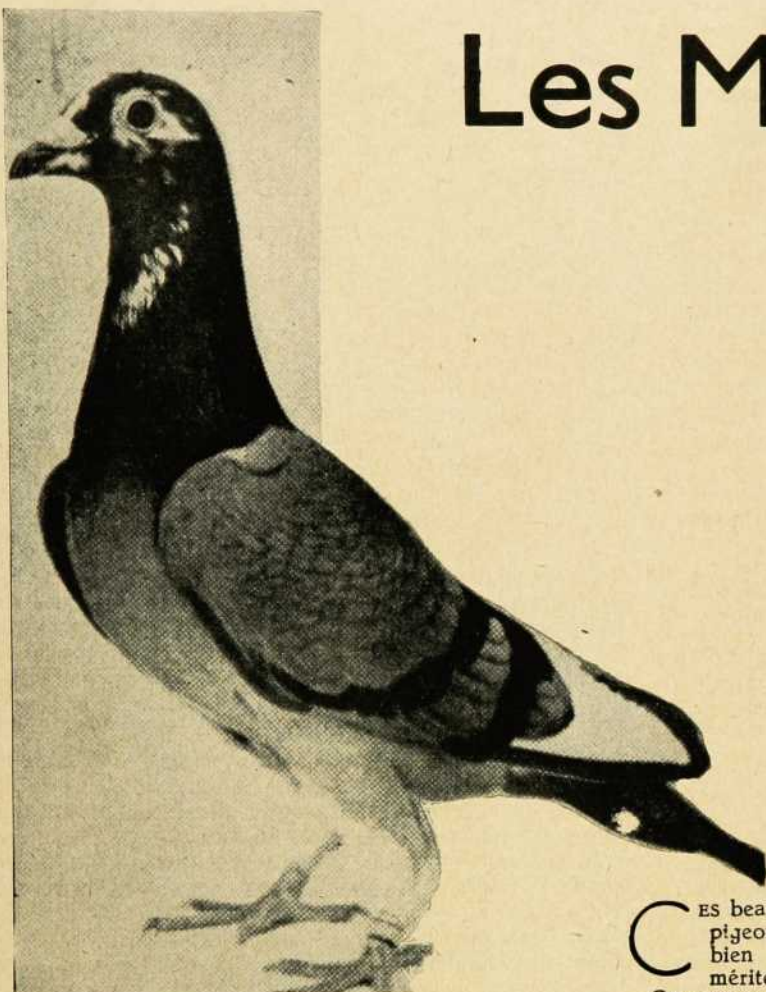
T. de Verneuil

Les Meilleurs Voiliers de l'Air

Chronique documentaire

par

Louis Roland



Ces beaux et puissants voiliers, ce sont les pigeons que les hommes savent, depuis bien longtemps, apprécier selon leurs mérites.

On sait qu'ils sont doués de la faculté merveilleuse de s'orienter dans l'espace et de retrouver le chemin de leur pigeonnier même à d'énormes distances. A vrai dire, d'autres animaux et beaucoup d'insectes jouissent du même privilège, mais c'est le pigeon qui a toujours rendu les plus grands services à l'homme sous ce rapport. En retour, l'homme l'aime beaucoup... surtout avec une sauce convenable réussie.

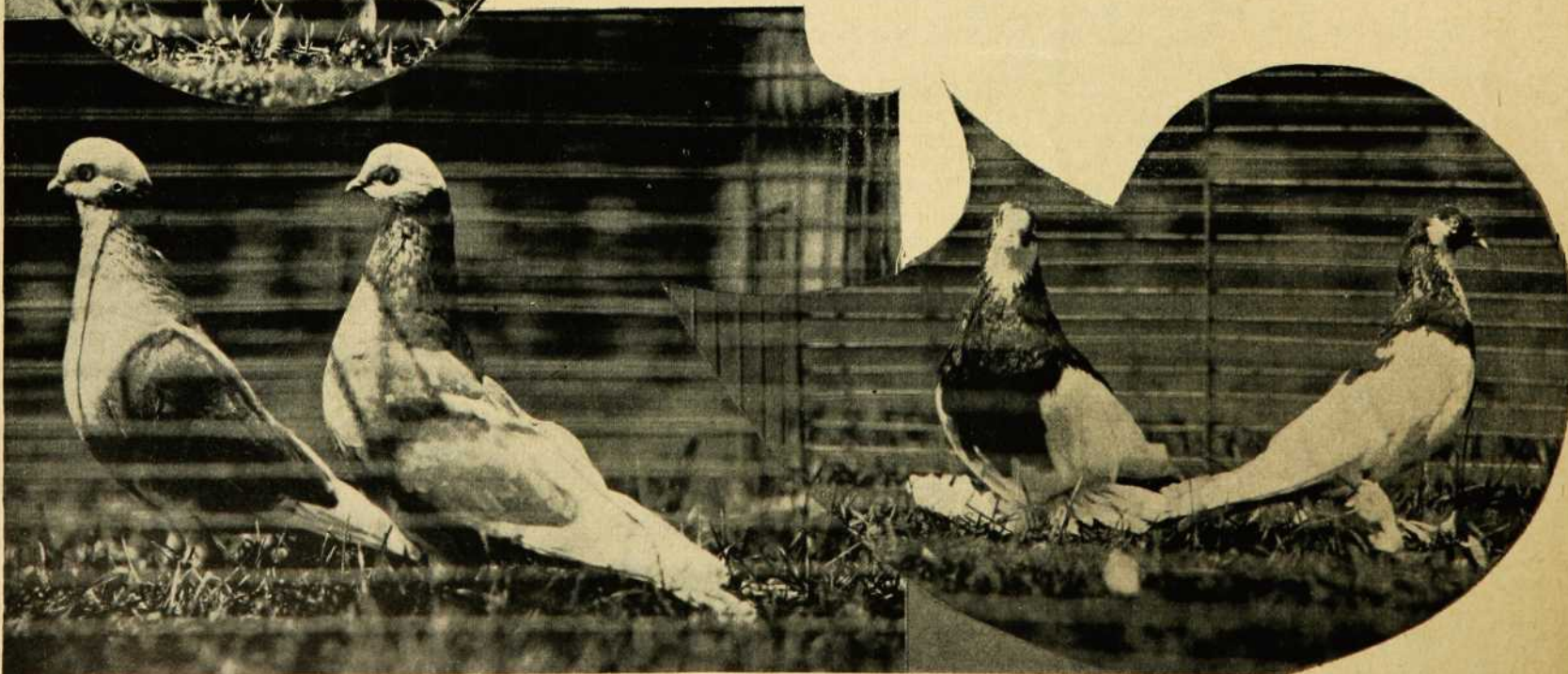
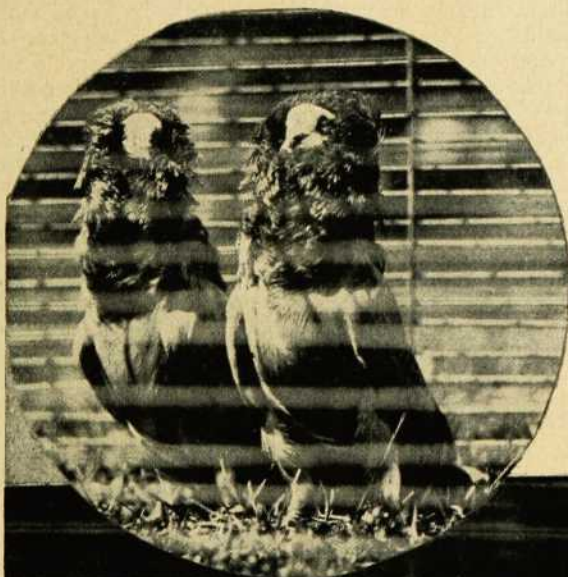
Le sens de l'orientation des pigeons a fait discuter bien des savants, mais tous n'ont pas la franchise de Maurice Maeterlinck ; le célèbre écrivain belge écrivit ceci dans une revue de Bruxelles : « Comment expliquer ce sens de l'orientation, que le pigeon partage du reste avec les oiseaux migrateurs et un certain nombre d'insectes, notamment les abeilles et les fourmis ? Avouons tout de suite qu'on n'en sait absolument rien. » Or, Maurice Maeterlinck est un grand éleveur de pigeons, il les a étudiés de près

et consciencieusement, il a essayé de reconnaître la valeur de toutes les théories que d'autres ont avancées, il a donc une grande compétence en la question. Si cette compétence se borne à dire qu'il ne sait rien, que peuvent affirmer les autres ?

On invoque généralement l'instinct de l'oiseau, mais c'est parler pour ne rien dire, cette formule, très commode à la vérité, n'explique rien du tout.

M. Thomas Ross, grand expert — ou du moins qui se croit tel — en matière de pigeons voyageurs, prétend que le sens d'orientation de ces oiseaux n'est que le résultat d'un entraînement patient et convenable. Selon lui, le pigeon s'habitue graduellement à retrouver son pigeonnier où il trouve sa nourriture favorite avec un abri commode. Il dit aussi que cet oiseau, étant un excellent père de famille, s'attache de plus en plus à l'endroit où il élève ses petits. Tout cela ne signifie pas grand chose.

D'une part, le pigeon n'est pas doué d'une très grande intelligence et, par conséquent, il ne semble pas possible d'invoquer ses qualités de mémoire ; d'autre part, si l'entraînement seul justifiait tout, il serait possible d'habituer d'autres



De haut en bas : Pigeons voyageurs, pigeons dit "jacobins" et pigeons culbutants.

volatiles à l'accomplissement des mêmes exploits que le pigeon voyageur, et tel n'est pas le cas.

Le professeur Stetson donne une autre explication. « Le pigeon voyageur, dit-il, est sans doute une sorte de boussole vivante, ou plus précisément un inducteur tellurique. » Le pigeon se comporterait, dans ces conditions, comme la fameuse boussole d'induction dont se servit Lindbergh lors de son voyage de New-York à Paris. Cette boussole, influencée par les courants terrestres, enregistrerait les moindres déviations de route et permettrait ainsi de les rectifier immédiatement. Le pigeon enregistrerait, lui, le chemin parcouru à l'aller et n'aurait qu'à suivre la même direction, en sens inverse, lors du retour.

C'est peut-être subtil comme explication mais impossible à prouver. Ensuite, il s'agirait de savoir au moyen de quels organes le pigeon peut faire cet enregistrement : bref, c'est une explication qui en demanderait cent autres auxquelles il serait impossible de répondre et qu'il serait toujours facile de réduire à néant.

La précieuse faculté des pigeons de retrouver leur gîte à grandes distances est connue depuis très longtemps. On dit que le roi Salomon en avait connaissance, et Aristote, que l'on peut regarder comme le premier des encyclopédistes, en fait mention.

Quelques pigeons voyageurs ont réussi de remarquables exploits ; l'un des plus beaux est certainement le voyage accompli, par un de ces oiseaux, de Saïgon à Arras, soit une distance de près de sept mille milles. Il partit de Saïgon le 15 août et arriva à destination le 9 septembre suivant.

Il battit ainsi tous les records précédemment établis, avec une moyenne de deux cent quatre vingt milles par jour pendant vingt-cinq jours de suite. Les plus grands parcours effectués auparavant se chiffraient entre deux et trois mille milles.

Un peu avant la guerre une course de vitesse eut lieu, en Belgique, entre un motocycliste et un pigeon voyageur. La distance à parcourir était d'une trentaine de milles, et ce fut l'homme qui gagna ; il arriva au but une minute et trois secondes avant l'oiseau.

Les plus grandes vitesses enregistrées pour les pigeons voyageurs atteignent quatre-vingt-dix milles à l'heure, ce qui est assez joli ; toutefois, la machine les dépasse facilement aujourd'hui.

Il s'en faut, d'ailleurs, de beaucoup que cette vitesse de 90 milles soit ordinaire, le vol des pigeons est grandement affecté par le vent, la brume ou les orages ; leur vol, alors, varie de vingt à quarante milles à l'heure.

Le progrès des hommes leur cause aussi parfois quelques troubles ; ainsi les ondes hertziennes

semblent avoir le pouvoir de leur causer de multiples ennuis. De nombreuses expériences tendent à le prouver ; dans l'autre cas, cette influence a été nulle. Alors, que conclure !

Un homme, qu'on a toutes raisons de croire compétent en ces choses, M. Louis Palliez, président général des sociétés colombophiles de France, dit que la sensibilité magnétique du pigeon voyageur est indéniable. Il possède certainement, selon lui, un organe extrêmement soumis aux influences magnétiques. Maintenant, quel est cet organe ? on l'ignore.

Tout est donc comme je le dis en commençant, et c'est Maeterlinck, en définitive, qui a raison : le pigeon voyageur se déplace, ou bien on le déplace, il revient à son point de départ sans se tromper, et la seule chose à faire, c'est d'admettre le fait sans le comprendre.

Cela ne veut pas dire : sans chercher à le comprendre, mais il faudra peut-être encore que bien des années passent avant que nous ne sachions le fin mot de la chose.

Et quand nous le saurons, nous ne serons pas plus avancés.

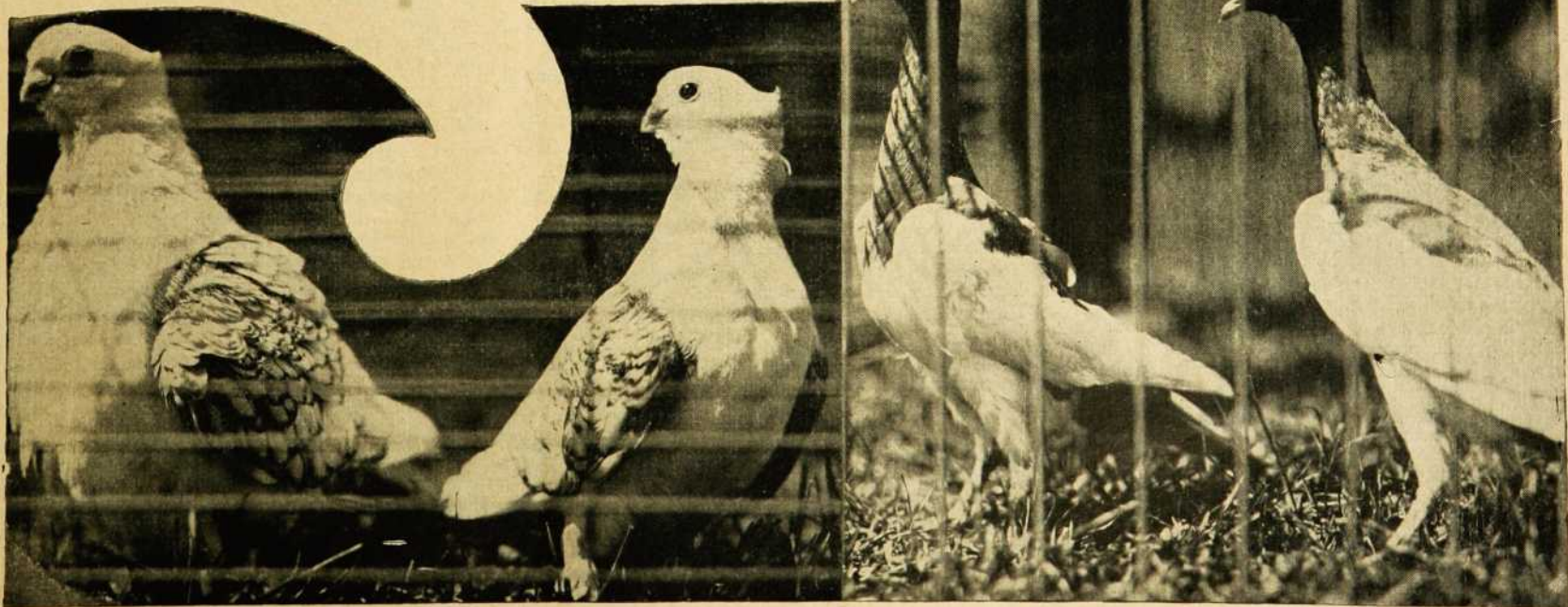
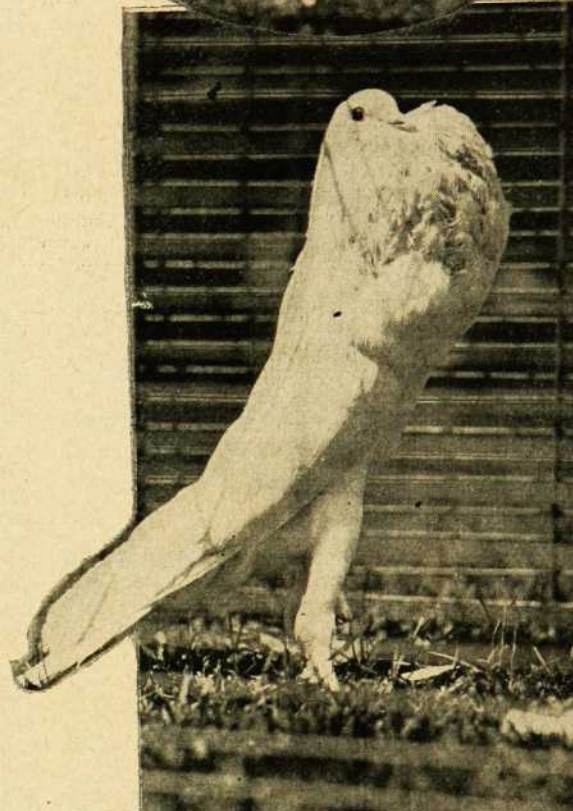
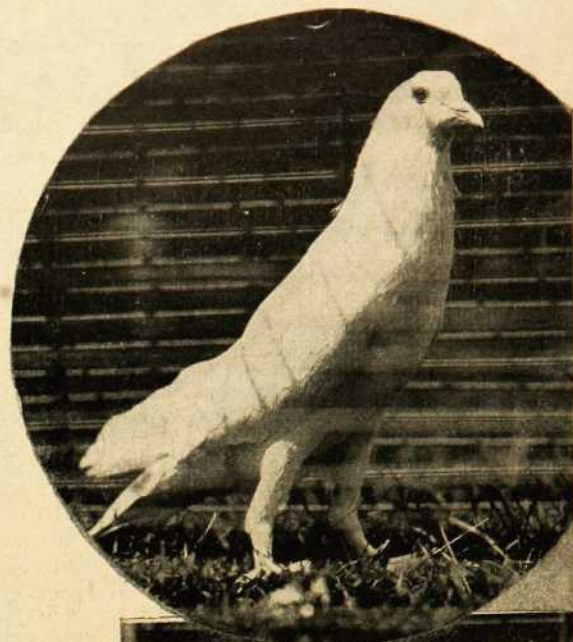
S'il est, un jour, incontestablement prouvé que les courants terrestres ont une influence directrice sur le vol des pigeons, cela pourra satisfaire les demi-curieux mais ça n'apprendra rien du tout à ceux qui le sont davantage. En effet, nous savons aujourd'hui, sans l'ombre d'un doute, que ce sont ces mêmes courants magnétiques qui dirigent l'aiguille de la boussole vers le nord mais c'est ce qu'on pourrait appeler, sinon une vérité, du moins une affirmation de la Palisse. On serait tout aussi bien renseigné en retournant la phrase et en disant que c'est l'aiguille de la boussole qui suit la direction des courants magnétiques. On n'en saurait ni plus ni moins.

Que sont, en effet, ces courants ? De quelle manière et en vertu de quel pouvoir agissent-ils ? On aura beau se lancer dans des définitions d'ondes et remonter jusqu'à l'atome, ce sera peine perdue pour savoir le secret de leur action.

De toute façon, si les courants telluriques sont en cause, il y a encore autre chose : le pigeon devrait les suivre continuellement alors qu'il s'arrête au lieu exact de son pigeonnier. Je dis « au lieu », car il n'est pas nécessaire que le pigeonnier y soit encore ; on en a fait disparaître après le départ des pigeons et ceux-ci sont revenus se poser à l'endroit exact de la construction disparue.

Tant de mystères dans la petite tête d'un oiseau ! Ne nous étonnons donc pas qu'il y en ait parfois davantage dans celle d'une jolie femme...

Et là aussi, il est souvent inutile de chercher à comprendre.



De haut en bas : Pouter-pygmye, Pouter-écossais, pigeons-chouettes et pigeons-pies.

LE COUP DU CHEWING-GUM

MONSIEUR BARMELIN jeune avait soixante-dix ans, ce qui est un fort bel âge pour un joaillier. Sa barbe irréprochablement blanche, taillée en éventail, lui donnait l'air d'un professeur de l'ancienne époque, tout à fait honnête et conformiste.

Riche célibataire, il travaillait beaucoup pour son plaisir et un peu pour celui des autres. Ce n'était pas un mauvais patron. Il avait sous ses ordres deux commis et une caissière. C'était très suffisant, car la clientèle de la maison était plus importante que nombreuse. On n'entre pas marchander un diamant rue de la Paix comme une montre-bracelet sur les Grands Boulevards.

DEUX RICHES CLIENTES

Pour l'instant, M. Barmelin fils jeune surveillait de loin l'activité commerciale de M. Gasnier, son premier vendeur. Et M. Gasnier présentait des bagues à deux Brésiliennes qui les critiquaient avec des voix de perroquet, dans cette langue portugaise qui, Camoens mis à part, a découragé les poètes les plus résolus.

L'aînée des deux femmes était Mme Saltazar, une *cafetera* que la baisse du café ne parvenait pas à ruiner, tant elle possédait de millions. L'autre était sa demoiselle de compagnie. Elles habitaient le Ritz, et on les connaissait chez Barmelin, où elles avaient précédemment acheté un collier de perles et un bracelet d'émeraudes.

M. Gasnier se rapprocha soudain de M. Barmelin et lui dit avec émotion :

— Monsieur, il manque une bague !...

Les sourcils de M. Barmelin fils jeune se haussèrent de deux pouces :

— Comment, il manque une bague ?...

— Oui, Monsieur. J'en ai présenté quatre, et il n'y en a plus que trois sur le plateau. Le brillant blanc-bleu de sept carats a disparu.

— Vous ne supposez pourtant pas que ces dames ?...

— Je vous répète que le brillant a disparu...

— Il est peut-être tombé ?...

D'un geste, M. Gasnier désigna le tapis :

— Voyez vous-même, Monsieur... Que faut-il faire ?...

Cela, M. Barmelin fils jeune ne le savait pas plus que son commis. M. Gasnier était si ému que la sueur perlait sur son front et que ses mains tremblaient. C'était un garçon de vingt-cinq ans environ, très élégant, sûrement intelligent, et d'une ambition qui semblait justifiée. Il se chargeait des ventes difficiles et les réussissait presque toutes.

Mme Saltazar, dont la patience n'était pas la qualité principale, se détourna brusquement :

— Eh bien ! vendeur ?...

Un salut professionnel cassa l'échine de M. Gasnier.

— Tout de suite, Madame...

Du regard, il guettait la décision de M. Barmelin fils jeune, mais celui-ci hésitait encore.

— Allez... dit-il enfin. Gagnez du temps... retenez-les...

M. Gasnier rejoignit ses clientes et M. Barmelin fils jeune alla mettre la caissière au courant de la situation. La caissière jugea indispensable de prendre l'avis du second vendeur, M. Latour, qui fit aussitôt remarquer que pareille aventure ne lui était jamais arrivée. Cette observation n'était d'ailleurs d'aucune utilité.

On entendit la voix aigre de la cliente :

— C'est bien... je vais réfléchir...

Les deux femmes se levaient, il fallait agir immédiatement. M. Barmelin fils jeune fit un pas vers elles :

— Mesdames... je vous demande infiniment pardon...

Il resta coi devant elles, qui attendaient la suite.

— Pardon de quoi ?... fit avec hauteur Mme Saltazar.

M. Barmelin fils jeune chercha vainement un secours auprès de ses employés. Le regard lointain, ils paraissaient tous trois complètement détachés des événements de ce monde.

Alors M. Barmelin fils jeune dut s'expliquer. Il se lança dans un discours entortillé, bourré de restrictions prudentes et d'excuses obséquieuses, si bien que ses auditrices ne comprirent d'abord pas. Mais la dame de compagnie glapit tout à coup quelques mots portugais, qui firent sursauter Mme Saltazar :

— Quoi ?... quoi ?

Vous osez m'accuser du vol de votre bague ?...

M. Barmelin fils jeune protesta vivement. Il n'accusait pas, il suggérait que par inadvertance... peut-être... le bijou pourrait avoir glissé...

Mme Saltazar avait une prodigieuse facilité d'élocution. Avec une véhémence redoutable, en deux langues, elle accumula les protestations et les menaces, prit à témoin le Ciel et l'ambassadeur du Brésil, énuméra ses ancêtres et ses amis de Paris, annonça qu'elle porterait plainte et déclara qu'elle ne quitterait la boutique qu'après avoir été fouillé de la tête aux pieds. Cette opération délicate, faite par la caissière, se déroula dans un petit salon et manqua de cordialité.

Le résultat fut négatif : le brillant blanc-bleu de sept carats n'avait été escamoté ni par Mme Saltazar, ni par sa dame de compagnie.

Les deux femmes sortirent comme des reines outragées, sous les yeux atterrés de M. Barmelin fils jeune et de son personnel. M. Latour fit de nouveau remarquer que pareille aventure ne lui était jamais arrivée. M. Gasnier, accablé, s'épongeait le front sans songer à protester.

Un client entra. M. Gasnier se raidit ; la vie continuait, il ne fallait pas perdre la face.

Le client s'enquit d'un étui à cigarettes en argent ; M. Gasnier, héroïque, parvint à lui en vendre un en platine.

L'inspecteur chargé de l'enquête se nommait Auguste Lappe. C'était un policier de l'espèce timide. Bredouillant, reniflant, il faisait sempiternellement tourner la poignée d'un antique parapluie qu'il n'abandonnait jamais sous aucun prétexte.

Il écouta longuement les dépositions successives et concordantes de M. Barmelin fils jeune, de M. Gasnier, de M. Latour et de la caissière. Puis, pour bien prouver qu'il avait compris, il conclut :

— Je vois ce que c'est. En somme, on vous a volé une bague ?

Le joaillier contemplait le policier avec un sombre désespoir. On lui avait annoncé un des plus fins limiers de la préfecture et il se trouvait en présence de ce petit fonctionnaire étriqué, qu'un enfant de dix ans eût sans doute berné sans la moindre difficulté.

M. Auguste Lappe se promena dans le magasin, admira les vitrines, s'extasia sur la beauté des bi-

joux et multiplia les questions oiseuses. Il s'adressait de préférence à M. Gasnier, qui l'intimidait probablement moins que les autres.

En une demi-heure, le premier vendeur fut obligé de raconter quatre fois la même histoire. M. Lappe voulait surtout savoir à quel moment, exactement, la disparition du « blanc-bleu » avait été constatée.

— Que faisait Mme Saltazar ?

— Elle examinait les autres bagues, Monsieur.

— Où avait-elle les mains ?...

— Mais... sur la table...

— Vous êtes certain de cela ?...

— Oui... enfin, je crois...

— Ses gestes étaient-ils normaux ?...

M. Barmelin fils jeune, exaspéré, intervint :

— Mais oui, Monsieur, ses gestes étaient normaux !... Elle ne jonglait pas avec les bagues !...

M. Auguste Lappe roula des yeux inquiets :

— Ne vous énervez pas, Monsieur... Je ne songe pas à un numéro de jongleur... c'est plutôt de la prestidigitation !...

Son rire n'ayant pas d'écho, il continua :

— Je cherche à reconstituer la scène... pour ne rien laisser au hasard... car je déteste le hasard dans les enquêtes... Voyons... la cliente était là.

Il s'assit à la même place que Mme Saltazar.

— ... La dame de compagnie était là... monsieur le vendeur était debout, en face... Voici le tableau, n'est-ce pas ?...

— Et après !... s'exclama M. Barmelin fils jeune.

— Après, reprit naïvement le policier, la bague s'est volatilisée... Reste à savoir comment ?

— C'est ce que je vous demande !... cria presque le joaillier.

M. Auguste Lappe hocha la tête :

— Difficile !... très difficile !... Je n'ai pas de chance... on me confie toujours les affaires les plus difficiles !...



par RENÉ PUJOL

Elle n'est devenue sociable
qu'en apprenant que je venais
pour assurer le diamant...

— Du chewing-gum !
On vous a fait le coup
classique du chewing-
gum !...

— Qu'appellez-vous le
coup classique ?...

M. Auguste Lappe, ex-
ultant, frémissant, expli-
qua d'un trait :

— Pendant que Mme
Saltazar discute avec vo-
tre vendeur, la dame de
compagnie fixe sournoi-
sement son chewing-gum
sous la table, comme ça.
Puis elle chipe la bague
et la plaque dans le
chewing-gum qui la re-
tient et l'empêche de
choir... Dès lors, vous
pouvez fouiller les deux
femmes, elles n'ont pas
le bijou sur elles !... El-
les s'en vont en protes-
tant. Un instant plus tard,
un de leurs complices
vient faire une emplette
quelconque. Il prend la
bague où elle est et l'em-
porte tranquillement. Le
truc est bien connu !...
Il réussit presque tou-
jours... Quel a été votre
premier client, après Mme
Saltazar ?

— Un monsieur, dit M.
Gasnier. Il a acheté un
étui à cigarettes, en pla-
tine.

— Voilà !... triomphe
M. Auguste Lappe. Rien
ne manque à la comédie.

le troisième artiste a fait son entrée !...
Il se frottait les mains avec vigueur, comme les
sauvages de Polynésie frottent des bouts de bois
pour faire du feu.

M. Latour proféra, sentencieusement :

— Depuis le début de ma carrière, jamais pa-
reille aventure ne m'est arrivée...

Mais M. Barmelin fils jeune recherchait avant
tout les conclusions pratiques :

— Comment récupérerai-je mon diamant ?...

— Jamais !... dit placidement l'inspecteur. Il est
à Londres.

— A Londres ?...

— Ou à Amsterdam... quelque part !... Vous
n'avez pas la ressource pourtant toute platonique,
d'accuser Mme Saltazar... elle vous attaquerait en
diffamation et gagnerait sûrement son procès...

Tout à coup, il changea d'expression, devint très
grave, leva verticalement l'index et cligna de l'œil :

— Tout de même !... murmura-t-il avec mys-
tère.

M. Gasnier prit congé, comme d'habitude, de M.
Barmelin fils jeune, en lui souhaitant bon appétit.
Puis il se dirigea vers la place des Pyramides où il
prenait toujours son métro.

Et il s'en alla, sans oublier son précieux et ridi-
cule parapluie.

LE TIMIDE POLICIER

Midi. En trois minutes, la rue de la Paix s'em-
plit d'agréables jeunes filles gaies et bavardes, sur-
gées en désordre des maisons de couture.

Il atteignait la place Vendôme quand quelqu'un
lui frappa doucement sur l'épaule. Il se retourna
avec promptitude et se trouva en face de M. Au-
guste Lappe qui lui dit en souriant :

— Je ne vous croyais pas si nerveux, monsieur
le vendeur.

— Vous m'avez surpris, répondit M. Gasnier.
Je ne m'attendais pas à vous rencontrer. Avez-
vous du nouveau ?

Tout en taquinant la poignée de son parapluie,
l'inspecteur hocha affirmativement la tête :

— Vous avez retrouvé le voleur ? demanda avec
intérêt M. Gasnier.

M. Auguste Lappe glissa son bras sous celui du
jeune homme :

— Je vais vous raconter tout si vous le per-
mettez.

M. Gasnier parut un peu ennuyé :

— C'est que j'ai juste le temps d'aller déjeuner.
Mais le policier ne le lâcha pas :

— Vous déjeunerez plus tard, dit-il. Cela n'a
aucune importance.

Ils firent quelques pas sur le trottoir qui entoure
la vaste place. M. Gasnier attendait le récit promis
et M. Auguste Lappe n'était pas pressé de le com-
mencer.

— Vous avez une amie charmante, dit-il enfin.

Sans tenir compte du haut-le-corps de son com-
pagnon, il poursuivit :

— Elle s'appelle Marguerite Chardon et elle ha-
bite rue du Ranelagh.

— Comment le savez-vous ? interrogea M. Gas-
nier mécontent.

— Parce que je vous ai suivi hier soir. Vous êtes
allé droit chez elle.

— Et pourquoi donc m'avez-vous suivi ?

— Parce que je m'intéresse beaucoup à la jeu-
nesse, dit ironiquement l'inspecteur. En vous quit-
tant, j'étais allé au Ritz et à l'ambassade du Brésil.
Je voulais des renseignements sur Mme Saltazar.
Une femme délicateuse... un peu vive et bavarde,
mais charmante... grosse fortune... bijoux ma-
gnifiques... Jamais l'idée de voler un diamant n'a
pu hanter cette honorable millionnaire.

— Mais, objecta M. Gasnier, Mme Saltazar n'est
pas seule en cause ?

— D'accord, concéda M. Lappe. Il y a aussi sa
dame de compagnie. Mais avec votre permission,
nous la laisserons hors de cause. Voulez-vous main-
tenant le compte rendu de ma matinée ?

M. Gasnier ne sourcilla pas.

— Si vous jugez que cela m'intéressera...

— Beaucoup, répliqua M. Lappe. Je me suis pré-
senté un peu tôt chez votre amie, Mme Chardon.
Elle n'était pas encore habillée. J'ai fait parler la
femme de chambre... mon métier me force à des
indiscrétions que je suis le premier à déplorer...

« J'ai su de la sorte que Mme Chardon est une
veuve très coquette. Elle s'imagine que vous avez
une superbe situation dans la joaillerie... cela la
flatte et vous aussi. Vous lui avez laissé entendre
qu'à la mort de M. Barmelin fils jeune, la boutique
de la rue de la Paix vous écherrait en héritage.
C'est là un petit mensonge dont je ne vous fais pas
grief. Les mirages sont utiles quelquefois... »

« Mme Chardon s'est enfin montrée à moi dans
toute la splendeur d'un pyjama de soie. Mon hum-
ble personne ne lui a pas inspiré beaucoup de res-
pect. Elle n'est devenue réellement sociable qu'en
apprenant que je venais pour assurer le diamant
dont vous lui aviez fait cadeau la veille... »

A ces mots, M. Gasnier voulut instinctivement
dégager son bras, mais malgré son apparence ché-
tive, M. Lappe avait une poigne de fer. Il se remit
à parler :

— Madame Chardon m'a montré alors un dia-
mant blanc-bleu de sept carats. Je l'ai confisqué, elle
a poussé des cris qui me fendaient le cœur, et quand
j'ai exhibé ma carte d'inspecteur de police, elle a
jugé convenable de s'évanouir, ce qui a simplifié
la cérémonie des adieux...

LA FIN D'UNE AVENTURE

Les deux hommes, ayant accompli le tour de la
place, arrivaient à hauteur du faubourg Saint-Ho-
noré.

(Lire la suite page 17)



Il caressa le tapis de table :

— La solution du problème est là... elle ne peut
pas être ailleurs... Ah ! si cette table pouvait par-
ler !

La caissière ricana, assez fort pour être enten-
due :

— Allons, bon !... il veut faire parler les tables !

UNE INDICATION PRECIEUSE

M. Auguste Lappe se contenta de faire tourner
plus vite la poignée de son parapluie.

— Monsieur le vendeur, dit-il, réfléchissez...
rappelez-vous tous les gestes de ces dames... Evo-
quez surtout leurs mains...

M. Gasnier, sourcils froncés, lèvres serrées, s'ef-
forçait à revivre quelques minutes du proche passé.

— Il me semble que... hésita-t-il.

— Achevez, monsieur... parlez !...

— Il me semble que la dame de compagnie avait
les mains sur les genoux...

— Indication précieuse !... s'exclama le bizarre
inspecteur.

Sans lâcher son parapluie, il s'agenouilla pour
examiner le dessous de la table. La caissière profita
de ce mouvement pour se tapoter la tempe, indi-
quant ainsi qu'elle avait des doutes sur l'état mental
de M. Auguste Lappe.

Mais le policier surgit comme un diable de sa
boîte :

— Eureka !... dit-il. Monsieur le vendeur a
trouvé la clef de l'énigme !...

— Moi ?... C'est clair comme de l'eau de ro-
che. Regardez-moi ça !...

Il montrait quelque chose qu'il venait de détacher
du plateau de la table, un petit tas de matière blan-
châtre qui collait aux doigts.

— Qu'est-ce que c'est ?... demanda M. Barme-
lin fils jeune.

★
UNE GRANDE
VEDETTE
AMERICAINE

★
**BETTE
DAVIS**
★



Nous avions, il y a quelques années, remarqué Bette Davis dans un de ses tout premiers films : elle donnait, au personnage de l'amie du gangster qui allait mourir, une force étonnante de simplicité dramatique, un accent naturellement juste : petite, mince, blonde aux yeux noirs, d'une silhouette de femme assez peu marquée, elle avait su tirer le meilleur parti ; nous l'avions trouvée adroite et digne d'attention ! L'avenir confirma cette impression-là.

Peu d'années ont suffi à Bette Davis pour arriver au premier plan : depuis son premier film nous l'avons souvent revue ; peu à peu elle est devenue une des jeunes les plus en vedette à Hollywood ; doit-elle cette chance à la pluie qui tombait le jour de sa naissance, ainsi qu'elle aime à le raconter ? Elle ajoute que rien ne lui est arrivé de bon qu'il ne pleuve...

D'ailleurs, il n'y avait pas que la pluie qui sévissait, ce soir-là, dans la petite ville de Lowell, en plein Massachusetts de février 1906... C'était aussi le Carnaval : peut-être fut-ce cette atmosphère qui contribua à rendre l'enfant, puis la fillette, résolument gaie, hardie et courageuse, à travers toutes les difficultés d'une vie cahotique : ses parents, ne s'entendant pas, divorcèrent assez rapidement et Bette connut les partages, les séjours chez l'un et chez l'autre, les mille complications d'une vie de famille brisée.

Par sa mère, elle a du sang français dans les veines ; sa grand-mère maternelle, en effet, s'appelait Le Favre et était venue de France avec ses parents, comédiens en tournée. Par son père, avocat d'affaires, Bette appartenait à une famille « du Sud » ; mais ni l'un ni l'autre de ses parents ne s'interposèrent lorsqu'elle décida de faire du théâtre sa carrière. Toute jeune, elle se remit au travail, prit des leçons, se présenta à de nombreuses auditions et obtint un engagement dans la Compagnie des Acteurs Provinciaux, troupe des plus réputées aux Etats-Unis ; ce fut dans cette compagnie qu'elle rencontra Frank Conroy, depuis à Hollywood. Cet acteur, perspicace, lui prédit une belle réussite, un jour, au cinéma... Mais ce fut pour New-York qu'elle délaissa la Compagnie, pour New-York où elle joua à Broadway, auprès de Richard Bennett, acteur célèbre et père de ces actrices fameuses que sont Joan et Constance Bennett.

Un soir que Bette Davis jouait, un soir comme les autres, un des dirigeants d'un studio de Hollywood se trouva dans la salle ; il la remarqua, et ce fut l'histoire classique : contrat offert, bout d'essai, voyage payé à Hollywood, avec retour assuré en cas d'échec...

Bette Davis débuta à l'Universal, dans de vagues petits rôles, d'où il n'y avait vraiment rien à tirer. Un jour, Georges Arlis la remarqua : il exigea qu'elle fût engagée pour tenir, à ses côtés, un

des rôles de jeune fille dans *The Man who played God* ; ce furent ses véritables débuts.

Enfin, un grand rôle qui peut la faire tout à fait « sortir » ; celui de Mildred dans *Of Human Bondage*, film d'après le roman de Somerset Maugham. De ce personnage de petite serveuse, vulgaire, sotté, prétentieuse et mauvaise, elle fit une création étonnante de vérité, avec sa froideur et sa morgue exaspérantes, son humilité menteuse, son charme chlorotique de sous-alimentée, son raffinement prétentieux, sa bassesse d'âme, sa progressive déchéance ; mais, au lieu de lui apporter la gloire, le rôle manqua la perdre... Hollywood ne plaisante pas sur la « moralité » et le puritanisme américain ; il déclara la « girl » offensante pour les bonnes mœurs. Pour avoir été trop réaliste et trop bonne comédienne, pour avoir créé une fille mauvaise et trompeuse, Bette Davis se vit refuser la médaille d'or que l'Académie américaine de Cinématographie décerne, chaque année, pour la meilleure interprétation, et qui est une récompense très prisée.

Depuis, dans *Special Agent*, dans *Front Page Woman*, *Petrified Forest* et *Dangerous*, elle ne joua plus les « petits poisons » ; elle a évolué vers d'autres personnages, laissant un peu dans l'ombre les rosses, les chipies qu'elle s'entendait si bien à animer ; elle a été tour à tour journaliste, secrétaire de gangster, femme moderne volontaire et tenace : deux qualités qui la définissent, d'ailleurs, parfaitement bien.

DANS LE MONDE SPORTIF

UNE SUGGESTION POUR COMBATTRE LE JEU BRUTAL,
AU HOCKEY

Par Oscar Major

UN PEU DE TOUT

De plus en plus les sports tendent vers la brutalité. Nous venons de lire le bilan de la saison du rugby, aux Etats-Unis. On ne peut que frémir en passant à ces chiffres : 20 morts et 600 blessés gravement. Les parents de ces malheureux joueurs ne doivent pas trouver que la compréhension actuelle du rugby donne de brillants résultats, sinon pour les pompes funèbres et les hôpitaux. Les organisateurs qui font des recettes avec le rugby trouvent cela très utile à leur porte-monnaie.

Avec le hockey professionnel, nous n'en sommes pas encore rendus à ce point, quoique les dirigeants de la N.H.L. aient élevé le championnat à la hauteur d'une religion et que tous les moyens soient mis en œuvre pour triompher. A notre avis, toutefois, le jeu brutal n'est pas sanctionné impitoyablement par le président Frank Calder. Dans les ligues majeures et mineures professionnelles, tout joueur coupable d'un acte de brutalité est passible d'une punition de cinq minutes. Les arbitres ont même le droit d'imposer une suspension pour le restant de la joute, sans encourir d'autre pénalité. Ils n'ont pas le pouvoir de suspendre pour quinze jours ou un mois les joueurs qui blessent gravement leurs adversaires. C'est au président qu'incombe la tâche de sévir très sévèrement contre tout joueur coupable de brutalité, sans s'occuper de déplaire à tel ou tel propriétaire de club.

Le hockey est joué — nous ne l'oublions pas — par des jeunes gens en excellente condition physique qui, dans le feu de l'action, peuvent avoir un moment d'oubli, mais le regrettent. Cela ne suffit point. Ils doivent être punis, car leur conduite a été anti-sportive. Il y a des clubs réputés pour leur jeu brutal. Il y a des joueurs qui, pendant les joutes qu'ils disputent, envoient souvent leurs adversaires à l'infirmerie, quand ce n'est pas à l'hôpital.

Pour empêcher ces athlètes d'opérer, il faudrait que le joueur qui en blesse gravement un autre, ne pût jouer de nouveau avant que l'homme qu'il a blessé ne soit complètement rétabli. Cela leur donnerait à réfléchir. La punition de cinq minutes, imposée par l'arbitre au joueur coupable de brutalité, est une plaisanterie. Cela ne rend pas à son équipe le joueur gravement blessé, tandis que l'autre club a un gros avantage, puisque le joueur coupable revient au jeu, après avoir expié sa faute au pénitencier. C'est, à vrai dire, un encouragement à recommencer de plus belle à taper sur la tête d'une autre étoile du club ennemi. Le président Frank Calder devrait punir aussi bien le club que le joueur, et cela donnerait à réfléchir à tout le monde. On verrait moins de gérants conseiller à certains de leurs joueurs l'emploi de tactiques barbares.

SAVAIT-ON QUE...

Al Brown, l'ancien champion mondial des boxeurs poids coq, est professeur de boxe à Toulouse. Le pugiliste de couleur forme des jeunes Toulousains

Les quatre petits frères A. B. C. D. Perricones n'ont pas tardé à s'adonner au baseball. Voici, de gauche à droite : Anthony, Bernard, Carl et Donald, au cours d'une joute de baseball, disputée à Beaumont, dans le Texas, entre deux jeunes clubs d'écoles primaires. Ces jeunes se développent, dès l'âge de 7 ou 8 ans, sous l'œil d'instructeurs compétents, intelligents. Vous vous demanderez d'où vient cette puissance sportive ? Pourquoi les Américains sont-ils si nettement supérieurs, au baseball ? Cette photo vous le dit. C'est dans les écoles, les collèges et chez les clubs amateurs que l'on doit former les joueurs de baseball. Ces jeunes ont plus besoin d'un bon instructeur que les professionnels des ligues organisées. C'est là que les jeunes doivent être mis au courant des notions essentielles du baseball. Les défauts d'une personne ne se corrigent pas à 21 ans. Il est

et leur apprend l'essentiel de ce qu'il sait dans le sport des poings gantés... Billy Boucher, ancien ailier du Canadien, gérant du club de hockey Tigers de Brighton, de la Ligue d'Angleterre, est de retour à son foyer, où il se repose depuis deux semaines. Au milieu de novembre, il décida de prendre part à une joute de ligue. Manquant de forme, il n'était pas apte à pratiquer le hockey, à l'âge de 39 ans. Après cette joute, il dut s'aliter pour une période de trois semaines. « Peu s'en fallut, nous dit-il, qu'une crise cardiaque m'emportât. » L'ancienne étoile du Canadien, qui retournera à Londres au début de la prochaine année, est d'avis qu'un médecin devrait être attaché à chacun des clubs amateurs de hockey. Ce médecin aurait le devoir de faire subir aux joueurs un contrôle médical périodique, comme cela se fait au sein des clubs professionnels de la Ligue de Hockey Nationale... Torchy Peden, le fameux cycliste des courses de Six Jours, boit une moyenne de six pintes de lait par jour, pendant la compétition des 144 heures... Roland Gladu, l'habile joueur du club de baseball Québec, de la Ligue Provinciale, à l'emploi du gouvernement provincial durant la saison d'hiver, suit des cours de comptabilité, le soir, à Québec... Walter Lindrum, champion du monde au jeu de billard anglais, a établi le record fantaisiste suivant : en 48 heures de jeu, il a compté 36.356 points, dont 4.815 dans les premières quatre heures, soit une moyenne de 262 points par coup pour les 48 heures... John Strickland, de Blackpool, Angleterre, a joué du piano pendant 122½ heures, sans arrêt... Tom Morris, de Melbourne, Australie, le champion mondial de la danse à la corde, a franchi la distance de 590 milles en 28 jours, au cours desquels il fit 472.000 sauts. Ne vous mettez pas en frais de tenter de briser ce record stupide... L'hiver prochain, les villes des Trois-Rivières et St-Hyacinthe posséderont de magnifiques Arénas à glace artificielle. On peut donc prédire, sans chance de se tromper, que ces deux villes sportives feront partie de la Ligue Provinciale de Hockey, au cours de la saison 1939-40... Le capitaine Jimmy Jamison, le champion mondial des plongeurs professionnels, exécute actuellement des plongées de la mort, deux fois par jour, en Floride : le record de plongée de cet homme est de 158 pieds. De cette hauteur, il plonge la tête première dans une cuve qui n'a que 16 pieds de diamètre, 6 pieds de profondeur. Voici, en résumé, comme il procède : Tout d'abord, de lourds câbles maintiennent l'échelle immobile, car la moindre oscillation dévierait la trajectoire de Jamison. Quand il arrive sur l'eau, il lève ses bras et projette ses jambes devant lui, ce qui l'empêche de descendre verticalement dans l'eau, le fait glisser et lui permet de remonter aussitôt à la surface de l'eau... Les bonnes actions de Léo Dandurand, ancien co-propriétaire du Canadien, ne se comptent plus. Tout récemment, il fit parvenir à un père de neuf enfants un chèque de quinze dollars.

Vous entendez souvent parler du fameux truc de la casquette ou tour du chapeau. Quand verrons-nous un joueur du Canadien réussir cet exploit enviable par tous les athlètes ? Les professionnels du hockey, du football et du soccer anglais visent tous à l'honneur de réussir le « hat trick ». En quoi consiste-t-il ? C'est le nom donné à un geste d'autrefois, sur les terrains de jeux d'Angleterre. Jadis, les joueurs de football du Royaume-Uni portaient tous une casquette semblable à celle qu'Aurèle Joliat portait, il y a plusieurs années. Elle faisait partie de leur équipement. Lorsqu'un joueur réussissait à compter trois buts consécutifs au cours du match — remarquez bien, c'est trois buts de suite qu'il faut — il allait se découvrir devant le gardien de buts malheureux du club adversaire. Ce salut, ironique, amusait les foules du temps... Tout récemment, le gouvernement finlandais a proposé un crédit de \$7.000.000 pour les travaux publics en vue des Jeux Olympiques de 1940, qui se dérouleront à Helsinki, Finlande... Le gouvernement de France vient de créer officier de la Légion d'honneur Jean Borotra, l'excellent joueur de tennis basque... Le cycliste anglais Sid Ferris, de Londres, vient de briser le record du monde sur route de 24 heures, qui appartenait au cycliste australien Hubert Opperman, ayant réalisé 461¾ milles durant une journée entière. Ferris réussit une meilleure performance en terminant les 24 heures avec 464¾...

Les amateurs de la boxe, il y a 50 ans et plus, prenaient un plaisir extrême à voir deux boxeurs s'écarter vivants. Les fervents de la boxe d'Angleterre auraient alors fait, au besoin, le tour du monde pour voir couler le sang sur le visage de leurs boxeurs. En feuilletant un vieux journal de Londres, nous avons lu un compte rendu d'un combat de boxe, qui fut disputé le 28 février 1888, sur les bords de la Tamise. Le voici, en résumé : « Nus jusqu'à la ceinture, ces deux boxeurs anglais se sont élançés l'un sur l'autre. Les coups de poing de pleuvoir, drus, formidables, assénés sur le nez, sur la face et la tête, dans la poitrine. Le sang coule, il aveugle les combattants. Un œil sort de l'orbite, une mâchoire est fracassée, les dents cassées tombent de la bouche, les plaies saignantes se multiplient. L'enthousiasme des 500 spectateurs féroces grandit. L'un des boxeurs perd l'équilibre, entraîne l'autre dans sa chute, et se sentant vaincu, mord à la cuisse le vainqueur qui pousse un hurlement de douleur. A l'issue de l'horrible combat, les parieurs se sont mis à boxer les uns les autres. A l'arrivée des agents de police, ces derniers ramassèrent sur le théâtre de la lutte trois dents, un morceau de cartilage, une poignée de cheveux et huit lambeaux de chair fumante. » Nos Florian Lebrasseur, Castilloux et autres font, certes, figure de premiers communisants assez timides à les comparer avec ces terribles boxeurs de l'ancien temps ! Nos Cy Williams et nos Wagner sont des anges aux côtés de ces deux dogues de combat d'il y a 50 ans !



trop tard. Avec un excellent instructeur à l'école, au collège ou dans les clubs amateurs, les jeunes apprennent ce qu'il faut faire et ne pas faire pour réussir au baseball. Ils sont, de plus, renseignés au sujet du régime de vie à suivre pour avoir une bonne santé. Dans notre province, beaucoup d'enfants ont, dès leur jeune âge, des programmes d'études tellement chargés qu'ils n'en arrivent pas à trouver les heures de promenades nécessaires à leur santé. Dans notre province, on place les clubs amateurs sous la direction des premiers venus. Ces derniers, la majorité du temps, ne possèdent même pas l'A B C du baseball, et avec eux on espère développer des joueurs de calibre international. Quelle fantaisie ! Vous voulez savoir pourquoi les Canadiens-Français brillaient par leur absence dans les ligues organisées du baseball, cette photo vous le dit.



" Nous deux, achève Monique, nous reprenons notre vie où elle était ce matin, à la page heureuse..."

TOI SEULE AU MONDE

ATOUT À L'HEURE, Mio !
— A tout à l'heure, ma Reine !
Il est monté dans l'auto qui l'attendait là, sagement; c'est Monique qui, d'un geste doux, très doux, referme la portière. On n'entend qu'un léger dé clic.

« Tout à l'heure », pense la jeune femme, tandis que ses mains à lui s'emparent du volant, « tout à l'heure, ce ne sera pas avant une heure de l'après-midi... Cela fait presque une demi-journée ! »

— Allons, sois raisonnable, chérie !

Mais oui, elle est raisonnable ! Elle sait très bien qu'on ne peut, après deux mois de mariage, continuer à « se regarder des journées entières dans le blanc des yeux », selon la propre expression de Mio. L'Amour — même l'Amour ! — vient après la lutte pour la vie !...

Elle sait tout cela, Monique Bernoux, elle le sait trop, et d'entendre son Mio y faire une nouvelle allusion l'énerve un peu. Elle répète machinalement, avec une imperceptible crispation aux deux coins de sa jolie bouche :

— Au revoir ! A tout à l'heure !

Par la portière, dont la vitre est baissée, il lui fait un signe tendre, du bout des doigts.

C'est fini. Il est parti, comme chaque matin depuis le début de la semaine. Et Monique, en s'en retournant à pas lents vers la claire villa, — leur nid tout fraîchement construit. — Monique se sent étreinte, au fond de la gorge, par une sorte d'angoisse et de détresse mêlées. C'est la même sensation qu'elle éprouve à chacune de ces séparations du matin : un arrachement, une amputation...

La comparaison lui manque pour lui expliquer avec exactitude cet état douloureux, lorsqu'ils se retrouvent, le soir...

— Tu comprends, mon Mio, il me semble que je ne pourrai jamais vivre ces longues, ces interminables heures, sans toi... Et toi... toi, il me semble qu'il va t'arriver quelque chose, au loin, un accident, je ne sais pas quoi !

— Chérie ! murmure-t-il alors, en penchant vers le beau visage de l'aimée son visage ému. La vie est bête, vois-tu, qui ne nous permet pas d'être ensemble nuit et jour... Mais tu verras... Cette longue croisière que nous n'avons pu faire tout au début de notre union, je te promets que nous la ferons, bientôt, le plus tôt possible !

— Crois-tu, Mio ? Tu n'es pas près d'obtenir un pareil congé...

— Peut-être si ! Je trouverai au patron un homme de confiance pour me remplacer...

Elle rit en jetant ses deux bras fermes et ronds autour de son cou.

— Ne fais pas de bêtises, ne risque pas ta situation... Je te promets d'être raisonnable... Puis, peut-être, à la longue, je m'habituerai...

Elle ne s'habitue pas, elle en a la certitude. C'est désolant, mais c'est ainsi. Elle l'aime trop, voilà !

Et lui, l'aime-t-il autant ? Jamais encore elle ne s'était posé la question et celle-ci l'absorbe tant qu'elle s'arrête pensive, devant un massif de lilas près d'éclore.

Pourquoi ne lui parle-t-il pas, lui, de ce qu'il éprouve en la quittant pour aller vers ses affaires ? Pourquoi est-ce toujours lui qui doit l'inviter à « être raisonnable » ?...

Un peu pâle, Monique arrache une branchette qu'elle dépouille, non sans brutalité, de son maigre feuillage.

Un long temps de réflexion, puis cette brusque conclusion :

— Bah ! les hommes ont plus que nous la peur de leurs sentiments. Et aussi ils possèdent une volonté plus forte, ils se maîtrisent davantage. Bien sûr, qu'il m'aime autant que je l'aime ! Je n'ai pas le droit d'en douter... Seulement, il m'aime en homme, toute la différence est là, s'il en existe une !

Elle se remet à marcher vers la petite maison neuve, riante sous ses peintures claires que le timide soleil d'avril n'a pas encore défraîchies. Au seuil du vestibule, elle crie :

— Marianne ! Je vais vous aider à étendre votre lessive, dans la cour. Vous êtes prête ?

Elle fronce ses sourcils, — de fins sourcils en arc très net — et sa bouche, un peu grande mais joliment dessinée esquisse une moue volontaire.

— Marianne, insiste-t-elle, il fait très beau, nous allons étendre dehors !

Sur les pas de la bonne femme qui la sert, elle se dirige vers l'autre extrémité du vestibule et franchit la porte qui donne sur l'étroite cour-jardin, où sont tendus des fils de fer galvanisé.

— Vous avez les épingles de bois ?

— Voici la corbeille, Madame. Mais Madame va s'abîmer les mains !

— Laissez, Marianne. Occupez-vous des grosses pièces...

Grande, élancée dans sa robe de maison toute simple, avec ses bras nus dressés, sa fine tête couronnée d'un souple rouleau d'or pâle et, dans le gracieux visage d'enfant appliquée, les yeux d'un étrange vert-bleu perdus dans une douce rêverie, Monique est tout à fait charmante. Et si son Mio la voyait ainsi...

Son Mio ! C'est encore à lui qu'elle pense, malgré l'énergique résolution qu'elle a prise l'instant d'avant.

Cette croisière vers l'Adriatique, pourront-ils vraiment la faire, cette année ? Il ne faut pas se leurrer de vains espoirs. Pierre vient d'être nommé directeur des Halls Parisiens du « Bolide », la célèbre marque nouvelle d'autos à deux places pour gens d'affaires...

Malgré la crise politique et financière, le succès de la firme a dépassé les prévisions les plus optimistes. « Ça marche et ça marchera de mieux en mieux, le Bolide, mon petit ! » affirme Mio, car il répond parfaitement aux besoins des hommes d'aujourd'hui, toujours pressés, forcés d'aller plus vite que la concurrence.

Alors, si « ça marche » de la sorte, Pierre — qui, indépendamment de ses appointements mensuels, a droit à un pourcentage sur la vente — pourra aisément « se débrouiller ». L'argent ne favorise-t-il pas toutes choses, n'aplanit-il pas toutes difficultés ?

« Une chance, tout de même, pense Monique en examinant attentivement sans la voir une combinaison de fine batiste ruisselante d'eau, une chance qu'il ait pu obtenir cette situation, à un moment où tant de ses camarades de la Faculté meurent de faim sur le pavé de Paris ! »

Car son Mio n'est pas du tout un homme d'affaires-né ! Non. Il a fait son droit et l'a même « fait » fort brillamment. Il pourrait être avocat ; la robe conviendrait merveilleusement à sa haute taille et à sa carrure d'athlète et il ne déplairait pas à sa femme qu'on dise de lui : « le maître », « maître-Bernoux ».

Seulement, pour exercer la profession d'avocat, il faut avoir de l'argent, pouvoir attendre la clientèle... Et Pierre n'avait pas d'argent. Ses parents avaient été presque totalement ruinés par la crise.

Alors, voilà... Maintenant, il vend des autos. Et, comme il est intelligent et pas mal débrouillard, il a pris son parti de la situation et l'a fait tourner à son avantage.

— Madame, on vient de sonner ! déclare Marianne, l'oreille tendue.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre ! C'est à la porte d'entrée. Je vais aller voir.

Et, tandis que la bonne femme pénètre dans la maison, Monique tend l'oreille à son tour.

A la grille d'entrée ? A cette heure matinale ? Qui ça peut-il bien être ?

Elle n'attend personne. Son cœur se serre, tout à coup. Et voici que « la boule », la fameuse boule nerveuse qui emplit sa gorge à chacune de ses séparations d'avec son Mio, cette boule remonte, du fond de sa poitrine, enflée, l'incommode si fort qu'elle entreouvre les lèvres pour mieux respirer, et demeure ainsi jusqu'au retour de Marianne.

Celle-ci apparaît enfin et jette d'un ton indifférent.

— Madame, c'est une dame qui demande après Monsieur. Je l'ai fait entrer au salon.

— J'y vais, articule sourdement Monique.

Elle ne sait pas encore ce qui lui arrive. Mais elle est certaine qu'il lui arrive quelque chose... quelque chose de mauvais...

II

A L'ENTRÉE DE MONIQUE, l'inconnue, plongée dans les profondeurs d'un confortable fauteuil, s'est levée en un souple mouvement de sportive.

Elle est moyenne de taille et d'une incroyable minceur. Un ensemble en lainage sombre épouse étroitement ses formes. Un béret de feutre confond teinte foncée avec les cheveux bruns lisses et courts.

Le regard de la maîtresse de maison a détaillé tout cela en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire et maintenant chargé d'une féminité inconsciemment hostile, il se fie sur le visage menu, mat de peau aux traits réguliers, va de la petite bouche discrètement hardie aux yeux longs et étroits où luisent des prunelles noires entre des cils brillants eux aussi.

— Qui êtes-vous, Madame, et que désirez-vous ? demande tout à coup Monique, d'un petit ton sec, péremptoire.

— Je suis... une amie de Pierre Bernoux et je désire lui parler. Il n'est pas ici ?

Monique rougit légèrement, puis pâlit. Elle fait un effort pour avaler sa salive, et dit, très vite :

— Je suis la femme de Pierre Bernoux. Il... il est absent.

Une expression d'intense contrariété, de profond découragement se lit aussitôt dans le regard de la visiteuse.

— Ah ! balbutie-t-elle, visiblement dépitée.

— Il rentrera probablement pour déjeuner... Mais assez tard... Et ses affaires le rappelleront à Paris tout l'après-midi.

— A Paris ? Il est à Paris, en ce moment ?

— Oui.

Les traits de l'inconnue se sont éclairés.

— Il a son cabinet d'avocat à Paris ? insiste-t-elle.

— Non, madame ! réplique Monique avec une impatience mal contenue. Mon mari n'est pas avocat. Il est directeur d'une maison de vente d'automobiles. Et si vous aimez à la voir immédiatement, vous le trouverez à son bureau, 43 avenue des Champs-Élysées.

Monique ne s'était pas assise. Elle ponctue son explication d'un bref signe de tête qui donne congé.

— Je... je vous remercie, murmure l'autre en se dirigeant vers la porte, mais une question prononcée derrière elle d'une bizarre voix frémissante l'arrête net.

— Vous êtes venue au Vésinet par le train ?

— Oui.

— Mon mari vous avait donc donné son adresse ici ?

— Oui... C'est-à-dire, non... Pas lui. Je l'ai apprise autrement...

La voix de la blonde jeune femme devient soudain plus vibrante encore pour ordonner presque rudement :

— Attendez mon mari ici ! Puisque vous prenez le train, vous ne pouvez regagner Paris avant une heure ou une heure et demie. Vous pourriez manquer celui que vous cherchez !

Au seuil du salon, l'inconnue reste hésitante, si absorbée par ses propres pensées qu'elle semble ne pas remarquer l'étrange attitude de son hôtesse.

— En effet, finit-elle par convenir. Il vaut mieux que je l'attende ici, si vous êtes sûre qu'il rentrera pour déjeuner.

Roman complet

par

M. de Morthone

Elle soulève les paupières et, pour la première fois depuis le début de l'entretien, prononce des paroles de politesse :

— Je ne veux tout de même pas vous importuner par cette attente... un peu longue, madame... Je vais me promener dans le pays et reviendrai... A quel moment est-il préférable que je revienne ?

— Entre treize et quatorze heures, affirme précipitamment Monique.

— C'est bien. Au revoir, madame !

— Au revoir !

... Elle est partie ! La main nerveuse de Monique a jeté violemment sur elle la grande porte d'entrée. C'est comme un soufflet qu'elle lui aurait donné pour se venger du mal qu'elle vient de lui faire.

Du mal ? Quel mal ? Elle ne sait pas. Elle a mal, voilà tout ! Oh ! très mal...

— Marianne, je monte dans ma chambre.

Là, elle sera tranquille pour voir clair en tout ceci.

« Que veut cette femme à Mio et, d'abord, qui est-elle ? »

Elle réentend la voix de l'inconnue prononcer d'un ton contraint :

— Je suis... une amie de Pierre Bernoux.

Elle a dit : « Pierre Bernoux » et non pas « M. Bernoux »... Une amie... Et comme elle s'est troublée en déclarant qu'elle avait appris « autrement que par lui » qu'il était installé au Vésinet depuis son mariage.

Savait-elle seulement, cette « amie » — étrange amie, en vérité ! — savait-elle que Bernoux était marié ?

« Elle n'a pas bronché, pense Monique, lorsque je lui ai appris que j'étais la femme de Mio. Elle n'a pas bronché, mais peut-être a-t-elle fait appel à sa volonté, pour ne point paraître surprise ? »

Les sourcils haut levés, la jeune femme s'approche de la large baie, soulève un coin de tulle qui la voile, laisse retomber le rideau, ouvre tout grands les deux battants et se penche vers le jardin ensoleillé.

— Elle est partie... De quel côté s'est-elle dirigée ?

Un geste d'agacement, un haussement d'épaules et, aussi mécontente d'elle que de cette fâcheuse visite :

— Qu'est-ce que tout cela peut me faire, après tout ? Quand Mio sera rentré, qu'il l'aura vue, il m'expliquera...

Laissant la baie ouverte, Monique va s'installer, l'air affairé, devant son petit secrétaire. Elle a des lettres à écrire... Elle s'est promis de profiter des absences de son mari pour répondre à tous ceux qui lui ont adressé à l'occasion de son mariage mieux que les vœux d'usage, qui sont toujours d'une écoeurante banalité. Hier, justement, à une sienne cousine de province qui l'aime bien, elle a écrit six longs feuillets dont une simple petite phrase pourrait merveilleusement résumer le sens : « Je suis heureuse, heureuse... »

Aujourd'hui, ce sera le tour d'une amie de pension, cette chère Etienne qui habite Alger où son père vient d'obtenir un poste important dans l'industrie fruitière.

La main de Monique attire devant elle le bloc de correspondance, dévisse le capuchon de son stylo et commence à tracer d'une haute écriture nette et régulière :

« Ma chère petite Etienne ».

« J'avais hâte de te donner de nos nouvelles, mais si tu savais comme les jours passent avec rapidité quand on s'installe dans une existence nouvelle si différente de celle qu'on a vécu jusqu'alors... »

Les doigts de la jeune femme s'immobilisent tout à coup.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, juge-t-elle, avec son habituel souci de l'exactitude. Le temps ne passe vite que lorsqu'il est là !

Elle relit les quelques lignes qu'elle vient d'écrire, demeure un moment immobile et pensive, le stylo en l'air, et puis ajoute lentement, en s'appliquant à bien former ses jambages :

« Je suis fort heureuse, car Mio est bien gentil, avec moi... »

Elle relit encore, hausse les épaules et s'écrie à mi-voix :

— C'est bête, et froid, et banal...

Hier, elle aurait été incapable de trouver des mots aussi insipides. Hier, de toute son âme débordante de passion, de joie et de confiance, elle s'écriait :

« Je suis heureuse, cousine Jeanne ! Mio et moi, nous nous aimons à en perdre la raison ! Et songez que cela va durer toute la vie, toute la vie !... »

Monique froisse brusquement le feuillet commencé et le jette dans la corbeille. Décidément, elle n'écrira pas à Etienne ce matin. Elle n'est pas en train... Mais que va-t-elle faire ?

Elle avise, posé sur le grand divan d'angle, un livre dont Mio lui a, ce matin même, tout en s'habillant, montré un passage spirituel et amusant.

— Je vais lire, décide-t-elle. Lire jusqu'à son retour.

Elle s'assied à croupetons, sur le divan, feuillette le livre, distraitemment. Ses yeux ne s'arrêtent pas. Son doigt tourne les pages, les tourne sans cesse. Et tout à coup, à voix haute, Monique s'entend prononcer :

— Qu'est-ce que c'est donc que cette femme, et que peut-elle vouloir à Mio ?

III

IL EST RENTRÉ, son Mio, un peu après midi, en avance sur l'heure habituelle et, tout de suite, avec une fébrilité dont elle ne pouvait se défendre, elle l'a mis au courant. Il l'a interrompue dès les premières paroles :

— Tu ne lui as pas demandé son nom ?

— Naturellement que si. Mais elle a feint de ne pas entendre.

— Comment est-elle ?

Le portrait est aussi rapidement que sévèrement brossé :

— Brune, petite, masculine d'allure et de mise.

— Jolie, quand même ?

— Quoi, jolie ? Qu'est-ce que ça te fait ?

Stupéfaite et choquée tout à la fois par l'interrogation goguenarde de Pierre, Monique le dévisage, presque agressive. Il rit.

— Oh rien, cela ne me fait rien... C'est pour essayer de deviner le nom de cette mystérieuse amie qui vient me relancer jusqu'ici.

Il rit derechef, mais son visage à elle reste fermé. Même une petite flamme dure vient de s'allumer dans ses beaux yeux clairs.

Elle n'a rien répliqué, cette fois, et, repoussant sa chaise, s'apprette à quitter la salle à manger.

(Lire la suite page 13)

L'Actualité à travers le Monde

LES ETATS-UNIS, PAYS HEUREUX ? ...

Rayonnant dans l'orbite de la grande république américaine, le Canada profite de ses progrès et de sa paix.

— Les Etats-Unis songent-ils à s'annexer notre pays ?

A vrai dire, l'histoire des Etats-Unis commence en 1776, lorsque treize colonies américaines se déclarèrent indépendantes de l'Angleterre.

Le nouveau pays s'agrandit peu à peu de toutes les « colonies » environnantes et même réussit à enlever au Mexique le Texas, le Nouveau-Mexique et la Californie.

Ce fut alors une ère de prospérité sans cesse croissante, grâce aux immenses ressources, si variées, du territoire, grâce aussi à l'immigration et au machinisme naissant.

Mais cette prospérité subit un temps d'arrêt en 1861 : les Etats du Sud tentèrent de se séparer des Etats du Nord qui voulaient l'abolition de l'esclavage. Ce fut alors une guerre civile de cinq années qui se termina par la victoire des Etats du Nord.

Les Etats-Unis reprirent bien vite le temps perdu. Bien que manquant de numéraire, ils réussirent à déplacer sur plusieurs marchés du monde les vieux pays européens. A la veille de 1914, ils étaient débiteurs de l'Angleterre et de la France pour des sommes formidables. La guerre de 1914-1918 renversa nettement la situation : fournisseurs, pour une bonne partie, des belligérants, les Etats-Unis devinrent les créanciers de l'Europe et presque du monde entier.

Pendant cinq ou six ans, jusqu'en 1929, les Etats-Unis connurent une prospérité sans précédent, qui semblait devoir durer éternellement ; c'est du moins ce qu'en pensaient les spéculateurs en Bourse...

Malgré la crise économique de ces dernières années, nos voisins du Sud sont probablement le peuple le plus heureux du monde, si le bonheur consiste en un confort matériel et même intellectuel basé sur les découvertes modernes.

Voici quelques faits qui aident à la démonstration de cette assertion. Aux Etats-Unis :

... le taux de la mortalité infantile est plus bas qu'en Russie et que dans la plupart des pays européens ;

... il y a une auto par quatre personnes tandis qu'en Russie il y en a une par 200 personnes ;

... il y a un lit d'hôpital par 118 personnes ; en Russie, un lit d'hôpital par 400 personnes ;

... il y a six mille bibliothèques publiques contenant plus de 100.000.000 de volumes ; à elles seules, les bibliothèques dans les institutions renferment 58.000.000 de volumes ;

... les dépôts bancaires sont en moyenne de \$425 par personne, comparativement à \$9 en Russie.

On pourrait continuer longtemps cette énumération. Cependant, malgré leur richesse, leur immense population, leurs industries, les Etats-Unis auraient-ils intérêt à s'annexer le Canada ? Leurs hommes politiques croient-ils que c'est là une possibilité prochainement réalisable ? Il serait bien difficile de répondre nettement à ces questions. Mais on ne peut nier que la canalisation du Saint-Laurent, les besoins de la défense du continent ne poussent bientôt les

par le GLOBE-TROTTER

(Spécial au "Samedi")

Etats-Unis à prendre une décision de cette importance, d'accord sans doute avec l'Angleterre.

L'ALLEMAGNE VEUT SES COLONIES EN AFRIQUE

Hitler exige le retour des anciennes colonies allemandes en Afrique : le Togo, le Cameroun, le Tanganyika et le Sud-Ouest Africain.

Dans la bible des nazis, *Mein Kampf*, Hitler affirme que l'Allemagne ne doit pas s'attacher à développer des colonies. Tout ce qu'il lui faut, dit-il, c'est une expansion en Europe même.

Mais, en homme avisé, il sait changer d'opinion quand les circonstances l'exigent. Depuis quelques mois, surtout, il parle avec lyrisme des anciennes colonies allemandes en Afrique ; mais il se garde bien d'ajouter qu'avant la guerre, ces colonies étaient plutôt un embarras pour son pays, et que les Allemands préféreraient émigrer dans les deux Amériques plutôt qu'en Afrique.

En tout cas, Hitler ne se contente pas de parler. Il a créé plusieurs écoles de coloniaux qui seront prêts à diriger les territoires rétrocédés à l'Allemagne, si toutefois les pays mandataires y consentent. On peut en douter ; l'Angleterre, la France, l'Afrique du Sud et les autres n'entendent pas se laisser déposséder des vastes régions africaines qu'ils ont su développer.

Les principales écoles coloniales allemandes sont celles de Witzenhausen et de Rendsburg. La première existait avant la guerre mais Hitler l'a complètement modernisée ; on n'y reçoit que des jeunes garçons bien

doués. A Rendsburg, la Kolonial Frauen Schule est pour les jeunes filles et les femmes. Les instructeurs sont des Allemands de grande expérience : ingénieurs, médecins, etc. Une fois les études terminées, ces jeunes gens iront se perfectionner en Amérique du Sud et ailleurs.

Comme on le voit, l'Allemagne sait se préparer scientifiquement. Elle sera d'autant plus prête à reprendre ses colonies africaines que celles-ci sont encore, en très grande partie, colonisées par des Allemands ; industries, plantations et le reste appartiennent surtout à des Allemands qui entretiennent des relations suivies avec leur pays d'origine.

L'AMBASSADE FRANÇAISE A ROME

Après plus de deux ans, la France et l'Italie reprennent leurs relations diplomatiques interrompues par Blum. — Bref historique du merveilleux palais Farnèse, siège de l'ambassade française à Rome.

Situé sur la rive gauche du Tibre, sur l'emplacement de la première enceinte de Romulus, fondateur de Rome, le palais Farnèse est l'un des plus beaux et des plus vastes de la Ville Eternelle.

Commencé en 1530 pour le cardinal Alexandre Farnèse, qui devint pape quatre ans plus tard sous le nom de Paul III, il eut quatre architectes successifs : Antonio Picconi da San Gallo qui construisit en seize années le rez-de-chaussée et le premier étage ; Michel-Ange, qui, peintre et sculpteur illustre, entreprit à soixante-douze ans le second étage et mourut presque nonagénaire sans avoir pu terminer la bâtisse ; Giacomo Barozzi da Vignola qui la continua jusqu'à sa mort en 1577 ; et enfin Giacomo della Porta qui, lui, eut la chance de



M. CAMILLIEN HOUDE

élu maire de Montréal pour la quatrième fois. Il avait comme adversaires M. Charles-Auguste Gascon et M. Candide Rochefort.

vivre assez longtemps pour pouvoir l'achever en 1589.

Le palais Farnèse appartenait en 1861 à l'ancien roi détrôné des Deux-Siciles, François II, qui le revendit bientôt. Lorsque Victor-Emmanuel II eut créé en 1870 le royaume d'Italie et choisi Rome pour capitale, le gouvernement français acheta l'immeuble et y établit son ambassade. Le premier ambassadeur français fut émerveillé des trésors d'art que ce palais contenait, et en particulier des vingt-trois fresques mythologiques ornant la grande galerie. La plupart sont d'Annibal Carrache, le meilleur maître de l'école bolonaise du XVI^e siècle. Annibal Carrache mit huit ans à exécuter ces fresques qui devaient lui assurer la gloire... mais pas la fortune !

Son client, le cardinal Agucchi, le paya très peu. Mais il faut ajouter qu'Annibal Carrache, artiste désintéressé, insouciant et content de peu, n'était pas un homme d'affaires.

Les récents incidents au sujet de la Tunisie et de la Corse ont naturellement refroidi les relations italo-françaises. Espérons qu'un accord règlera bientôt cet épineux problème.

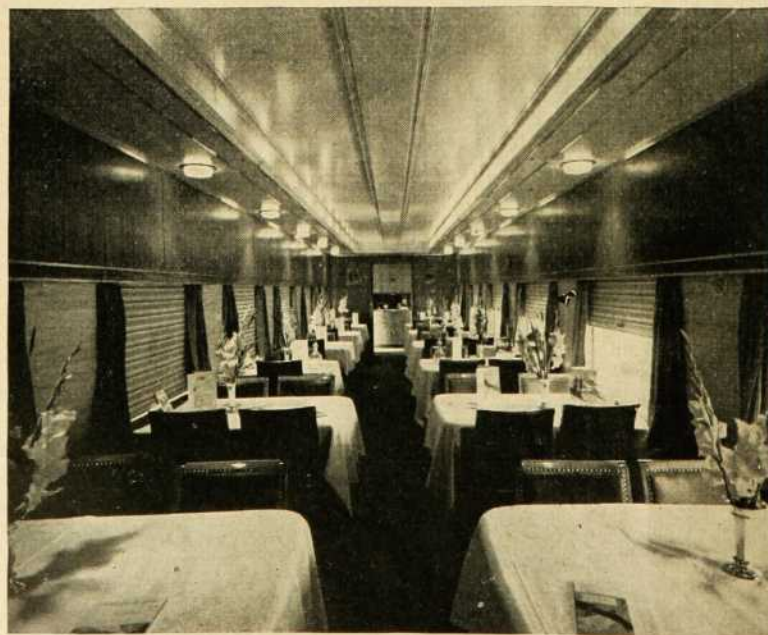
LE CENTENAIRE DE LA PHOTOGRAPHIE

Le 7 janvier 1839, le célèbre savant Arago annonça à l'Académie des Sciences la découverte du daguerréotype, marquant ainsi les débuts de la photographie dans le monde.

A l'occasion du centenaire de ce grand événement, la Société française de Photographie donnera le 7 janvier prochain une soirée dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne. En même temps que des cérémonies auront lieu aux monuments élevés à Niepce et à Daguerre, une exposition se tiendra à Paris montrant le développement de la photographie depuis sa création.

POUR LE CONFORT DES VOYAGEURS

Intérieur du nouveau wagon-restaurant climatisé que le Canadien National mettra prochainement en service entre Montréal et Halifax et entre Montréal et Toronto. La décoration, de couleur claire, a été conçue par les architectes du Réseau. Il y a place pour quarante convives.



(Suite de la page 11)

Mais, voici qu'un bras caressant la saisit aux épaules; elle veut se défendre contre la tendre pression qui fait ployer son buste.

— Serais-tu encline à la jalousie, par hasard ? demande-t-il en plantant dans les siennes ses prunelles d'un marron très doux.

— Peut-être ben qu'oui ! plaisante-t-elle.

Elle rit enfin à son tour, d'un rire de gorge dont il ne veut pas déceler la nervosité.

— Dis donc, tu as entendu ? s'écrie-t-il. On a sonné ! Si c'est ta bonne femme, nous allons être tout de suite fixés.

C'est elle. Marianne vient d'entrer pour l'annoncer.

— Attends, Mio, prie doucement Monique.

— Qu'y a-t-il, petite chérie ?

— Attends ! Une chose très importante...

Elle écoute décroître dans le couloir le pas de la domestique et c'est elle maintenant qui enserre de ses deux bras frais et potelés le cou de son mari.

— Mio... dis ?... Tu m'aimes ?

— Folle ! Petite folle aimée !

— Réponds-moi ! Tu m'aimes vraiment ? Tu m'aimes... uniquement ?

Sur les fins cheveux blonds dont il respire avec délices le léger parfum de menthe sauvage il pose dévotement ses lèvres, strictement rasées. Tout bas, en un souffle, il murmure :

— Je n'aime que toi au monde... Tu es tout mon univers... Toi seule au monde, entends-tu ? Toi seule au monde...

Monique a clos ses paupières afin de se mieux laisser pénétrer par la musique de la chère voix. Quand elle les rouvre, c'est pour envelopper d'un de ces regards d'amoureuse où toute l'âme vient se mirer, le visage adoré, le visage de son Mio : un large front d'intelligence et de noblesse; des yeux pleins de franchise et de loyauté, un nez droit, une bouche spirituelle, un menton volontaire et, répan'u sur tout cela, un air de courage d'énergie qui gagne toutes les confiances, toutes les sympathies.

— Mio... je suis heureuse... Que tu m'aimes autant que je t'aime, c'est la seule chose qui compte pour moi !

Elle a déjà oublié ses angoisses imprécises de la matinée, cette vague et sourde inquiétude assez semblable à un noir pressentiment.

A peine entend-elle cette même voix s'exclamer joyeusement au seuil du petit salon où Mio est allée rejoindre la jeune femme inconnue :

— C'était donc vous ? Par exemple ! Quelle bonne surprise !...

Monique, en attendant que Mio en ait fini avec « la bonne surprise », est allée s'installer au jardin, emportant les journaux du matin.

Les minutes coulent; une demi-heure passe, elle est passée...

C'est long ! La jeune femme soupire, se lève, revient vers la maison.

« C'est tout de même assommant, songe-t-elle, qu'on vienne harceler Mio à son domicile privé. Il a un bureau pour recevoir et s'occuper d'affaires. »

C'est égal ! N'avoir à soi que ces deux pauvres heures du déjeuner, ces deux heures absolument indispensables pour faire supporter le poids de la journée, n'avoir que ces deux heures-là et les voir rognées par des inconnus, des indifférents ?...

Mais, derrière Monique, voici qu'un pas rapide fait grincer le gravier. Une voix retentit, angoissée, suppliante.

— Madame, je viens chercher... du secours... Ma maîtresse vient d'avoir une syncope et... je suis toute seule, je n'ose la quitter pour appeler le médecin !

La jeune femme s'est retournée. Elle a vite fait de reconnaître la petite bonne de leur voisine de propriété; une vieille rentière avec qui ils ont, Mio et elle, échangé quelques paroles de politesse.

— Attendez-moi ! Je viens...

Elle pousse la porte du vestibule, entre la cuisine, en coup de vent :

— Marianne ! Courez prévenir le docteur Loronne que notre voisine vient de tomber en syncope. Pendant ce temps, je vais, moi, assister cette gamine qui perd la tête !

Deux heures ont passé, durant lesquelles la charité a presque complètement fait oublier à Monique ses préoccupations intimes.

Quand elle revient vers sa claire villa, suivie d'une Marianne qui se lamente sur le sort de la vieille dame d'à côté, elle est toute surprise de ne plus voir l'automobile de son mari sagement rangée devant la grille.

Dans la maison, un silence de mort règne. La porte du salon est grande ouverte. Et la pièce est vide.

« Mio ! Mio ! gémit-elle en tordant ses petites mains pâles. Mio ! C'est abominable ce que tu viens de faire là ! »

IV

VOYONS, il faut qu'elle le relise, ce billet.

Mais où est-il ? Elle ne sait plus... Elle a mal à la tête... Ses paupières sont rouges et gonflées. C'est qu'elle a tant pleuré, aussi !

Qu'a-t-il écrit ? Qu'a-t-il écrit ?... Il a parlé d'un « bon copain qu'il aimait bien » et à qui une chose ennuyeuse serait arrivée, en faveur de qui il allait tenter une démarche urgente en compagnie de cette Jacqueline Marchand...

Jacqueline Marchand ! Ce nom, par exemple, elle ne l'a pas oublié. La pauvre Monique ! Il s'est gravé en lettres brûlantes dans son cerveau.

« Jacqueline Marchand, une camarade du Quartier Latin... »

Quelque étudiante qui, peut-être, a flirté avec Mio, autrefois...

Une violente rougeur empourpre le visage de la jeune femme. Elle incline brusquement le front, comme si, par cette seule pensée, elle venait de se rendre coupable d'une faute.

RÉVEIL

Le sommeil s'enfuit, telle une comète
Qui m'entourerait d'ombre lumineuse,
Une étoile au front dans la nuit complète,
Au matin, nuée errante et peureuse.

Il m'avait saisie en son beau silence,
En sa paix rythmée, et je sens encore
Le balancement, la souple cadence
Dont il me berça du soir à l'aurore.

Magique réseau, treillis impalpable,
Retenant la vie aux confins du rêve
Et dans son tamis de marchand de sable
Ce qu'il faut garder du jour qui s'achève.

Quand des yeux ouverts, du front qui s'éveille,
Glisse son bandeau de pénombre douce,
Le ciel nous surprend malgré sa merveille,
Sa clarté nous vient dans une secousse;

Ainsi que Lazare extrait de sa tombe,
Ecartant le poids des voiles funèbres,
Notre esprit surgit, s'élance et retombe :
Rendez-moi l'oubli profond des ténèbres.

Mme Alphonse DAUDET

— Marianne, Marianne, vous n'avez donc pas expliqué à Monsieur ?

— Si Madame, mais il m'a à peine écoutée. Il conversait en grande animation avec la dame de ce matin et il s'en est allé avec elle, vers Paris, probablement.

— Il s'en est allé ?... Ce n'est pas possible !

C'est vrai, pourtant. Sur la petite table du salon, bien en évidence, il y a un billet, avec ces mots, griffonnés à la hâte :

« Je ne peux attendre ton retour, Monique. Jacqueline Marchand, une ancienne camarade du Quartier Latin, vient de m'apprendre une chose très grave, très pénible... concernant un bon copain que j'aime bien. Je pars avec Jacqueline pour tenter une démarche qui ne peut souffrir aucun retard. »

Et cette stupéfiante communication est signée Mio, tout simplement, tout sèchement.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Une douleur aiguë, lancinante, s'empare de l'âme de Monique.

Ah ! c'est que son Mio lui a si souvent affirmé, de sa belle voix chaude et grave, si bouleversante à certaines minutes, qu'il avait le flirt en horreur et n'avait, pour sa part, jamais flirté...

Mettre en doute la parole de Mio, c'est démolir d'un coup les assises mêmes de leur bonheur.

Alors... qui est cette femme ? Quels liens... d'amitié ou de sympathie l'unissent à elle pour que, se retrouvant en sa présence après des mois, peut-être des années d'éloignement, il n'ait pas craint de lui sacrifier le repos, la joie et la confiance de « sa petite Reine » ?...

Car, c'en est fait de tout cela, elle le sent bien ! Tant qu'il n'aura pas donné à sa fugue de raison acceptable, malgré les protestations véhémentes de son cœur si rempli de lui, elle suspectera sa bonne foi...

Ah ! qu'il vienne, vite, vite, qu'il la prenne entre ses bras, et, de sa voix berceuse, lui redise à l'oreille ces paroles qui l'ont si délicieusement émue :

« Toi seule au monde... Toi seule... »

Après qu'il les aura répétées, ces paroles, elle pourra croire tout ce qu'il lui racontera au sujet du « bon copain » et même de Jacqueline Marchand. Elle pourra...

Maintenant, elle ne peut, par ses réflexions, de plus en plus sombres, de plus en plus douloureuses, que s'enfoncer davantage, s'enfoncer jusqu'à l'enlèvement, dans le cauchemar de cette journée.

Mais il ne faut pas qu'elle reste ainsi ! Cinq heures et demie... L'heure du courrier ! Il doit être maintenant, il est certainement à son bureau car la « démarche urgente », si démarche il y a, doit être accomplie. Si elle lui téléphonait ?

Son orgueil se cabre. Ce n'est pas à elle à faire des avances. Il s'est mis dans son tort en profitant de son absence pour filer vers Paris avec cette inconnue. Il aurait dû... Qu'aurait-il dû faire ?

Oh ! Monique le sait très bien !

« A sa place, moi, j'aurais couru vers le salon et crié à la camarade du Quartier Latin : « Reprenez votre train ! Ma femme, ma petite Reine chérie passe avant les démarches urgentes que nous devons faire ensemble ! Je n'ai jamais encore quitté ma femme depuis notre mariage, sans la serrer tendrement dans mes bras et sans que nous ayons échangé une multitude d'au-revoir. Nous sommes des nouveaux mariés heureux et insoucients, nous ! Et nous nous moquons bien de tout ce qui peut se passer hors des murs de cette maison. »

Au lieu de cela, ce billet glacé qui a voulu être explicite et n'a fait que désoler la pauvrette.

En manteau, coiffée d'un chapeau printanier, elle est sur le chemin qui mène au centre de la petite ville; et elle entre au bureau de poste.

— Allô ! monsieur le Directeur est-il là ?... Je vous demande si votre directeur... M. Bernoux, oui... Non, il n'est pas question d'autos ! C'est personnel... Il n'est pas là ?... Comment pas vu depuis midi ?... Et... il n'a pas téléphoné ?... Vous êtes sûre, mademoiselle ?... Bon !... Merci.

Monique raccroche lentement le récepteur, sort de la cabine, se fait rappeler par l'employée à qui elle oublie de payer la communication, quitte la poste enfin d'un pas d'automate.

Ainsi, il n'est pas rentré à son bureau... Où est-il ?

— Où est-il ? crie la jeune femme tout haut.

Au son de sa propre voix, elle se retourne, honteuse, avec la crainte d'avoir été entendue. Mais les passants sont rares dans la paisible rue où le hasard l'a fait s'engager.

Elle marche, marche, le cerveau vide soudain, attentive seulement à considérer le ciel si bleu tout à l'heure que de gros nuages parcourent à présent.

— Il va pleuvoir, songe-t-elle mélancoliquement. Mon chapeau va être abîmé.

Et, machinalement, elle reprend le chemin de la villa.

De plus loin qu'elle l'aperçoit, Marianne se précipite au-devant d'elle :

— Madame ! Madame ! Vous venez de la poste, n'est-ce pas ? Vous en étiez à peine sortie, paraît-il, que ce télégramme est arrivé pour vous !

— Un télégramme ? Donnez !

Un télégramme ? Pourquoi un télégramme ? Un long frémissement parcourt Monique de la tête aux pieds. Ses doigts tremblent en décachant le pli. Et voici ce qu'elle lit :

(Lire la suite page 15)

1939

et ses élégances

Simplicity 2919

Simplicity 2945

Simplicity 2887

Simplicity 2948

Simplicity 2944

2887 — Charmante toilette, gr. 12 à 20. Pour un 12 : $6\frac{3}{8}$ v. de 35", $5\frac{7}{8}$ v. de 39" ou $5\frac{1}{2}$ v. de 44". $2\frac{1}{4}$ v. de dentelle de $1\frac{3}{4}$ " ou $4\frac{1}{2}$ v. de $\frac{3}{4}$ " pour l'encolure et les bouts de manches. $2\frac{1}{4}$ v. de ruban de $\frac{1}{2}$ ". 2 v. de ruban de $1\frac{1}{2}$ " pour le ceinturon. Fermeture-éclair de 9". 25 cents.

2945 — Robe et bouffants de fillette, gr. 2 à 8 ans. Pour un 4 : $2\frac{3}{8}$ v. de 35" ou 2 v. de 39". $1\frac{1}{2}$ v. de froncé de 1". $2\frac{1}{8}$ v. de ruban de $\frac{1}{2}$ " plié en biais. $\frac{3}{4}$ v. de 35" ou $\frac{5}{8}$ v. de 39" pour les bouffants. Fermeture-éclair de 6". 20 cents.

2919 — Robe pour dame et jeune fille, gr. 14 à 42. Pour un 18 : $3\frac{1}{2}$ v. de 35", $3\frac{1}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{1}{4}$ v. de 54". La boucle : $\frac{5}{8}$ v. de ruban de $\frac{3}{4}$ ". $\frac{1}{8}$ v. de canevas de 24", de taffetas de 39" ou d'organdi de 44". Fermeture-éclair de 9". 25 cents.

2944 — Robe d'une belle simplicité, gr. 12 à 20. Pour un 16 : $3\frac{1}{2}$ v. de 39" ou $2\frac{5}{8}$ v. de 54". Fermeture-éclair de 9". 25 cents.

2948 — Robe simple et distinguée, gr. 12 à 20. Pour un 14 : $3\frac{1}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{1}{4}$ v. de 54". $1\frac{3}{8}$ v. de ruban $\frac{1}{2}$ ". $\frac{1}{4}$ v. de taffetas de 39" ou d'organdi de 44" pour les manches. Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9". 20 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante :
 Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 489 College Street, Toronto, Ont.

(Suite de la page 13)

Ne pourrai rentrer avant dix heures. Ne t'inquiète pas, ma chérie. Tendresse de ton Mio.

Elle a lu. Elle relit et relit encore, comme si elle n'arrivait pas à comprendre. Et, tout à coup, lui apparaît un nom de ville dont les lettres dansent sous ses yeux en une chevauchée éperdue : « Amiens ! » Le télégramme est parti d'Amiens !

Que fait Mio à Amiens ? Ou plutôt « que font-ils » là-bas ? Car la visiteuse de ce matin y est sûrement avec lui... Les fameuses démarches...

Dans ses doigts crispés, le télégramme n'est déjà plus qu'une boule informe. Mais, voici qu'en petits gestes, pleins de fébrilité, elle défroisse le papier...

« Ne t'inquiète pas, ma chérie. Tendresses de ton Mio. »

Tout de même c'est gentil d'avoir abandonné le style télégraphique pour lui dire cela... Ses larges yeux clairs, trop brillants s'attardent sur les mots de tendresses et chérie ! Et puis, plus longuement, sur le pronom de la fin : ton... ton Mio !

Oui, c'est gentil, d'avoir voulu effacer par ces deux phrases la sécheresse du billet griffonné pour elle au départ.

... Que fait-il à Amiens, en compagnie de cette femme ?

Elle s'attendrissait, mais la torturante question revient tout à coup tout brouiller sous ses tempes où une atroce migraine commence à battre la charge.

Les premières lignes du texte se détachent nettement : « Ne pourrai rentrer avant dix heures... »

Dix heures ! Mais c'est insensé ! Dix heures ?... Jamais elle ne pourra attendre jusque là.

Il aurait dû comprendre, avoir pitié d'elle... Ah ! s'il l'aimait vraiment, s'il l'aimait comme il le prétend, il lui aurait évité cette souffrance, la première !...

Du charmant visage, l'expression gracieuse et enfantine qui lui est habituelle a disparu pour faire place à une crispation des traits, à une pâleur qui effraient la brave Marianne.

— Madame n'est pas bien ? s'informe-t-elle.

— Non, pas bien du tout. La tête me fait mal.

— Madame ferait bien de s'étendre un peu dans son lit avant le retour de Monsieur.

— Mon mari ne rentrera pas avant dix heures, ce soir ! réplique vivement Monique. Dix heures ! Il vient de m'en prévenir !

La jeune femme n'aurait pas annoncé autrement une effroyable catastrophe. Marianne réprime un sourire tout à la fois attendri et indulgent et, aussitôt, s'informe :

— En ce cas, Madame ne l'attendra pas pour dîner ?

— Si... C'est-à-dire, non ! Je ne dînerai pas ici, moi non plus. Je vais sortir.

— Je me permets de faire remarquer à Madame que ce n'est pas très prudent, avec sa migraine... et puis l'orage...

— Tant pis, prononce Monique butée.

Elle va à la fenêtre. Un éclair l'aveugle.

— Tant pis, répète-t-elle. Je sors. Je vais à Paris.

Cette idée lui est venue de sa conversation avec Marianne. Le besoin de tuer hors d'ici ces longues heures d'attente s'est emparé d'elle, brusquement.

V

TOI, MONIQUE ? A cette heure-ci ? Et sans ton mari ? Que se passe-t-il ?

— Il ne se passe rien, affirme Monique d'un ton mal assuré.

— Comme tu es pâlotte... Entre... Ne mens pas ! Qu'y a-t-il ?

Mlle d'Ambérieux assujettit sur son nez ses lunettes d'écaïlle. Elle secoue les boucles châtain de sa perruque dissimulant de rares cheveux grisonnants.

— Assieds-toi là... Tu as diné ?

— Non, pas encore. Je venais m'inviter... si je ne vous dérange pas !

— Me déranger, toi, chère enfant ?

Mlle d'Ambérieux, après force protestations tendres à cette fille de sa meilleure amie de jeunesse, s'en va, en trotinant, donner des ordres multiples à sa cuisinière.

— Ne changez rien au menu, Bérieux ! — elle l'appelle ainsi depuis sa petite enfance. — Je n'ai pas très faim... Et puis j'ai mal.

— Pauvre chou ! L'orage sans doute...

— Oui, certainement...

Moniqueousse pour affirmer sa voix et se hâte d'ajouter :

— Mio a été appelé à Amiens pour une affaire urgente.

— A Amiens ? Tiens, tiens !... Sa maison a peut-être une agence là-bas ?...

Monique ébauche silencieusement un geste évasif.

— Et combien de temps va-t-il demeurer absent, ce cher Pierre ?

— Combien de temps ?

La jeune femme a sursauté. Elle va répondre : « Jusqu'à dix heures », mais, en hâte, balbutie, la tête légèrement détournée :

— Oh !... un jour seulement...

Oui... un jour... Il revient demain...

Elle a menti. Pourquoi ? Elle serait totalement incapable de l'expliquer. Mais Mlle d'Ambérieux jubile.

— Comme tu es gentille, ma chérie, d'avoir pensé à donner cette journée à la vieille solitaire que je suis...

La demoiselle à perruque châtain retire ses lunettes d'un geste triomphant, attendant le : « Vous n'êtes pas vieille du tout ! » auquel l'ont habituée tous ses intimes. Mais rien ne vient et, après une légère pause, elle enchaîne, un peu déçue :

— Car... je te garde jusqu'à demain soir, n'est-ce pas ? Je vais faire préparer ton lit au salon, comme autrefois, quand tu étais petite... Tu sais, le divan rouge ?

— Non, Bérieux, non... Je n'ai fait que passer... vous embrasser... vous demander à dîner... et... m'en retourner aussitôt !

— Dans ta maison vide ? Jamais de la vie !

— Il y a Marianne... à qui... j'ai promis de rentrer...

— Ça n'a pas d'importance !

— A Mio aussi, j'ai promis...

— Laisse-moi donc tranquille avec tes promesses ! Je t'ai, je te garde ! Et sur ce, à table ! Viens vite, ta migraine se dissipera en mangeant.

— Bérieux, c'est impossible que je reste... Impossible... parce que...

— Parce que quoi ?

La pâleur de Monique, ses larges yeux mouillés de biche traquée, en disent plus long à la vieille demoiselle que les paroles que prononce sa petite amie. Sur le seuil de la salle à manger, elle la retient par la main.

— Parce que quoi ? Allons, dis vite !

— Je vous ai trompée, Bérieux ! Je ne sais pas où est Mio ! Ou plutôt, si, je sais qu'il est à Amiens. Mais j'ignore ce qu'il y fait et qui est la femme qui l'accompagne.

De surprise, son interlocutrice manque de laisser choir ses lunettes.

— Que me chantes-tu là ? Quelle femme ?

— Ecoutez, Bérieux... Je vais tout vous dire...

Et elle dit tout. Elle raconte, un à un, les étranges événements de cette

SURPLUS DE STOCK D'AIRCRAFT



SE PORTENT COMME DES VERRERES

Pas de fatigue des bras. Très légères et confortables. Ces lunettes binoculaires ont un foyer indépendant — le même principe que l'on trouve dans les coûteuses binoculaires prismatiques se vendant \$40.00. Leur grossissement excellent les rend idéales pour toute distance. Pour la marine, les sports, le théâtre, etc. Nous ne pourrions répéter cette offre. Envoyez \$1.00 aujourd'hui. Etui résistant en cuir grenu, 40c de plus. AIRCRAFT PRODUCTS LTD (Dépt. B. L. S.) New Oxford St. Londres, W. C. 2, Angleterre.

ONDULATIONS DURABLES SUR TOUTE LA CHEVELURE

GRÂCE À CE NOUVEL ONDULATEUR & FIXATEUR



L'occasion de votre vie de réduire vos déboursés au chapitre des "permanentes" et de la "fixation" et d'avoir une chevelure aux ondulations magnifiques et naturelles. Ce fameux onduleur fixe les cheveux de façon naturelle, scientifique et durable, en des ondulations de la profondeur désirée. IL NE PEUT ECHOUEUR même si vos cheveux sont tout à fait droits, à condition que vous suiviez le mode d'emploi. Pas de fers chauds, d'électricité, de danger d'ennuis — vous permet d'obtenir, chez vous, de belles ondulations en une demi-heure ! D'usage agréable, lavable, il durera des années et vous fera épargner beaucoup d'argent. Un nombre limité seulement est offert au prix grandement réduit de 50c.

AIRCRAFT PRODUCTS LTD.
Dépt. W. L. S., New Oxford St., Londres,
W.C.1., Angleterre

L'arrière-grand-père:

C'EST LE MÊME BON VIEUX "DE KUYPER" QUE JE SERVais POUR LES FÊTES IL Y A PLUS DE CENT ANS !



Gin DE KUYPER

40 onces	26 onces	10 onces
\$2.80	\$2.00	90¢

283 F

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN DE KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695

NE MANQUEZ PAS D'ACHETER

LE FILM

Magazine de cinéma, qui en plus renferme un roman complet.

En vente dans tous les dépôts de journaux

10 cents

LA McLAUGHLIN-BUICK

PARAISSANT plus long et plus bas, grâce à ses lignes plus fuyantes, le McLaughlin-Buick frappe une note nouvelle dans le style automobile. La grille du radiateur d'une frappante originalité fixe le style de toute la carrosserie, tandis que les progrès mécaniques comprennent le nouveau levier de changement de vitesses sur la colonne de direction, le commutateur d'allumage de sûreté, l'indicateur de direction à l'arrière et l'accélérateur « sans fatigue ».

Le style frappant de l'extérieur n'a rien sacrifié de la simplicité. Un point important du profilage général se trouve dans le nouveau principe de refroidissement par bavolets. On s'est inspiré ici d'un développement des autos de course européens qui ont leurs grilles aux contours attrayants dans la section basse du devant de l'auto. Toute la surface d'admission de l'air de refroidissement est ainsi abaissée, donnant une meilleure visibilité au conducteur et une plus grande efficacité au système de refroidissement.

La ligne 1939 comprend quatre modèles de châssis huit cylindres : La série Spécial 44, sur 120 pouces d'empattement ; la série Century 46, sur 126 pouces d'empattement ; la série Roadmaster, sur 133 pouces d'empattement, et la série Limited 49, sur empattement de 140 pouces.

Tous les modèles ont maintenant comme équipement régulier le nouveau changement de vitesses McLaughlin-Buick sur la colonne de direction qu'on appelle « commande au volant ». Placée sur la colonne de direction, juste au-dessous du volant, cette commande désencombre le plancher. D'autres particularités viennent encore accroître le confort et la commodité du conducteur ; ce sont le nouveau tableau de bord de forme légèrement convexe et dont les instruments sont extraordinairement faciles à lire ; l'allumeur automatique et le frein d'urgence sous le tablier. L'indicateur électrique de direction, dont la commande est sur le levier de changement de vitesses, indique, à l'arrière de l'auto, quand le conducteur va tourner.

Tous les autos ont été l'objet d'une étude approfondie en vue de la suppression du bruit. On y fait un plus grand usage de caoutchouc et de composés caoutchoutés à des points stratégiques afin de prévenir le bruit et d'en éviter la transmission dans la mesure du possible.

Parmi les améliorations de la carrosserie, citons : portières arrière 1½ pouce plus hautes ; portières avant plus larges ; portières arrière plus larges ; sièges avant 2 pouces plus larges ; sièges arrière 1 pouce plus large ; plus d'espace pour la tête, avant et arrière, et plus d'espace pour les jambes en arrière. Citons encore : accoudoirs dans tous les modèles ; nouveaux capitonnages ; poches sur toutes les portes arrière des séries 48 et 49 ; nouvelle ferronnerie ; tous les boutons en nouveau plastique rubis ; et nouvelle serrure intérieure pour les ventilateurs des fenêtres avant.

Les moteurs 8 en ligne à soupapes en tête ont reçu de nombreux perfectionnements. Celui de la série 44 développe 107 chevaux. Les séries 46, 48 et 49 ont un moteur de 141 c.v. Les grands perfectionnements se trouvent dans tous les moteurs et sont : un nouveau conditionneur d'essence et carburateur ; étrangleur, épurateur d'air et tubulure améliorés ; coussinets de pompe à eau « scellés en permanence », et nouveaux montants de moteur.

journee, commencée comme les autres journées heureuses, si heureuses, malgré les courtes séparations qu'exigeaient les occupations de son Mio. Elle parle, parle, parle, visant son pauvre coeur si lourd depuis le début de cet après-midi. Mais elle a l'impression qu'en se vidant de ce grand poids, son coeur n'est nullement allégé.

Tout au contraire, lui semble-t-il lorsque enfin elle se tait, à bout de souffle, pour interroger du regard, anxieusement, les traits figés, de sa vieille amie. Celle-ci a l'air en proie à une intense stupéfaction.

— Béieux, supplie Monique. Que pensez-vous de tout cela ? Dites-moi que j'ai tort de m'alarmer, que Mio...

— Hélas ! ma pauvre petite, entend-elle à travers le brouillard de son mauvais songe, hélas ! on n'a jamais tort de s'alarmer en des cas semblables... Ton mari parti en voiture avec une femme inconnue, qui vient le relancer à ton propre foyer, parti sans te donner d'explication... après deux mois de mariage.

— Pardon, pardon, proteste Monique dont les prunelles vert-bleu se dilatent un peu plus, il m'a donné une explication, un peu vague, il est vrai, mais il n'avait pas le temps d'en dire plus...

— Il t'a donné une explication ? Quelle explication ?

— Il m'a laissé un billet où il était question d'un de ses camarades, dans l'ennui.

— Pffft ! lance Mlle d'Ambérieux en décochant à la petite un regard de pitié. Tu appelles cela une explication, naïve enfant ?

— Enfin, plaide la pauvre Monique d'une voix humble et plaintive.

Mio m'aime, il n'aime que moi, je dois le croire, je dois...

— Crois-le ! interrompt sévèrement son interlocutrice. Mais toutefois ne te laisse pas grossièrement bernier ! Je ne sais rien de plus ridicule qu'une femme chez qui l'amour tue l'amour-propre et qui devient aveugle volontairement !

— Béieux ! s'exclama Monique, tout à fait affolée. Béieux ! que voulez-vous dire ?

— Simplement, ceci, mon petit : que je ne me suis jamais mariée parce que je n'avais pas assez de confiance en la parole des hommes... Les hommes, vois-tu, les hommes... Tu connais le dicton : le meilleur d'entre eux ne vaut rien !

— Il est absurde, le dicton, Béieux ! Moi, j'ai confiance en Mio ! Rien ne m'empêchera d'avoir confiance en lui !

Elle ferme les paupières et répète avec une ardeur contenue :

— J'ai confiance en lui...

Elle ne voit pas le sourire de pitié ironique qui se dessine sur les lèvres desséchées de son interlocutrice. Mais elle entend les paroles qui lui giflent l'âme littéralement.

— Alors, si tu as confiance en lui, pourquoi n'as-tu pas attendu son retour, tranquillement, chez toi, au Vésinet ? Pourquoi as-tu pleuré à t'en rendre malade ?

— Parce que je suis folle ! s'écrie-t-elle exaspérée. Mais c'est fini. Je vais rentrer...

Elle halète un peu, fait un effort inouï pour retrouver son calme, n'y parvient pas et, inclinant d'un geste brusque son buste harmonieux, elle affleure d'un rapide baiser les joues ridées de la vieille fille, s'enfuit de cette maison où elle n'est venue

qu'aggraver son mal, avec cette pensée unique, être dans la rue, dans le train, dans la claire villa du Vésinet, attentive au bruit que fera l'auto de Mio en s'arrêtant derrière la grille...

VI

A LA STATION DU VÉSINET, une pluie torrentielle accueille Monique. « Je vais prendre un taxi », songe-t-elle.

Elle n'a pas l'habitude d'user du chemin de fer ; sans quoi, elle saurait que les taxis ne stationnent guère, surtout à cette heure-là, dans les cours des petites gares banlieusardes. Elle constate la chose, navrée.

Que va-t-elle faire ? Attendre que la pluie cesse ?...

Non. Elle a trop hâte d'être là-bas. Tête baissée, elle se lance en avant. La voilà maintenant qui court presque sur le chemin. Elle n'a même pas pensé à prendre un parapluie au départ ; pourtant, l'orage menaçait.

Un vent brutal jette par paquets sur son visage la pluie glacée. Elle patauge dans de grandes flaques d'eau. La boue gicle jusque sur sa jupe... Sa toilette sera complètement perdue, mais qu'importe ! Une seule chose compte : c'est qu'elle arrive chez elle... qu'elle soit là pour recevoir Mio, que le cauchemar se dissipe !

Soudain, elle se sent aveuglée par une violente lumière. Une auto vient dans sa direction, qui braque sur elle ses deux phares puissants. Monique se jette sur le côté de la route, mais les deux yeux de lumière crue continuent à la fixer. Elle protège sa figure de son coude levé.

— Monique ! C'est toi !

L'auto a stoppé à trois pas d'elle. Un bras l'enlace brusquement, l'enlève de terre, l'entraîne, l'emporte. petite chose ruisselante et transie...

Mio ! C'est lui ! Son Mio...

Elle se laisse aller en une sorte de demi-évanouissement, plein de délices...

Il l'a installée sur les coussins de la petite voiture. Le pimpant chapeau qui faisait si bien ressortir la douce blondeur de ses boucles n'est plus qu'une lamentable loque. Il le lui retire avec d'innies précautions, écarte aussi, d'un geste adorablement maladroit, les cheveux mouillés qui collent aux joues. Il s'empare de petites mains inertes qu'il tente de réchauffer contre sa bouche.

— Chérie ! Ma Reine, ma Reine aimée...

Le souffle chaud du jeune homme glisse à présent sur les lèvres violettes qui remuent un peu.

— Mio...

— Oui, c'est moi, ton Mio ! Je me faisais une fête de rentrer en avance sur l'heure de mon télégramme... Tout s'était très bien passé à Amiens. j'étais content... et voilà que Marianne, en arrivant...

La main de Monique s'est dressée et vivement posée sur la bouche inconsciente.

— Tu étais content, Mio, articule-t-elle plaintivement. Moi... je n'étais pas contente... j'avais peur, j'avais mal... J'ai encore si mal !...

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? fait-il avec un étonnement sincère. Parce que je ne t'ai pas attendue pour partir, tout à l'heure ?

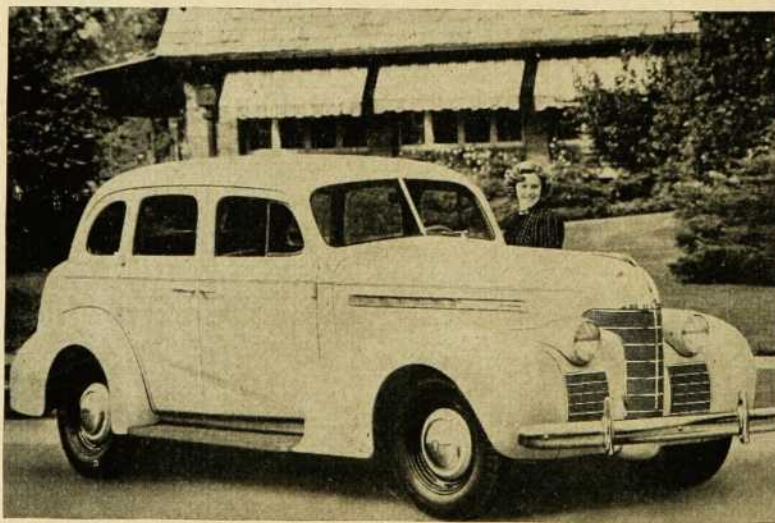
Elle fait oui, de la tête. Il reprend, tout en la berçant comme une enfant :

— Petite enfant, ma petite enfant à moi...

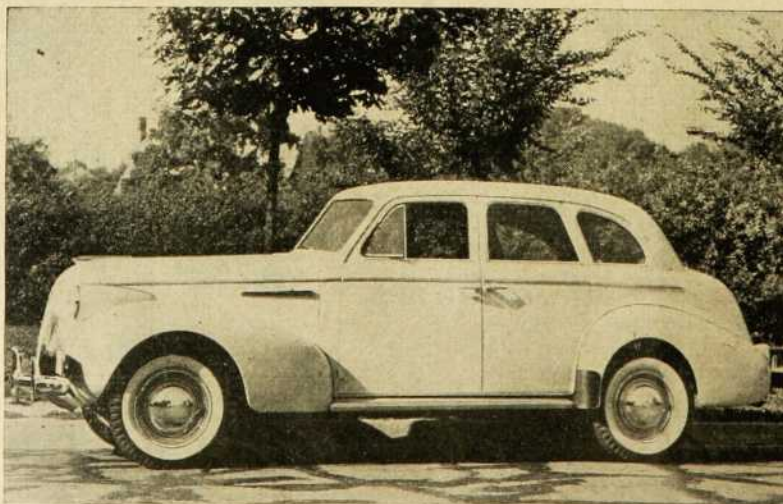
Elle s'est arrachée à son étreinte d'un souple mouvement de reins.

— Explique-moi ce que cette femme te voulait, pourquoi tu l'as suivie, pourquoi...

L'ANNEE 1939 SERA CELLE DE L'INDUSTRIE AUTOMOBILE



Une des Oldsmobile 1939, le modèle sedan à quatre portes. Six cylindres.



La McLaughlin-Buick de la série 44. Modèle sedan à cinq places. Quatre portes. Huit cylindres.

— Ah! bon! Je comprends... C'est Jacqueline Marchand qui te préoccupe?... Eh bien, je vais tout te dire... Mais tu crois que nous ne serions pas mieux à la maison pour bavarder? Tu es trempée comme une soupe, tu vas prendre un gros rhume.

Ils sont blottis l'un contre l'autre, dans la petite auto que tourmentent extérieurement la pluie et le vent déchainés. Monique ferme ses paupières lasses et puis se presse plus fortement contre la poitrine de son mari.

— Non, murmure-t-elle gravement. Dis vite... Ne perds pas une minute.

— Eh bien... commence Mio.

Mais il s'interrompt aussitôt pour demander en simulant le ton d'un juge d'instruction :

— Mais, d'abord, madame, dites vous-même d'où vous venez, à cette heure nocturne, par un temps pareil et sans la tutelle de votre époux?

— Je viens de chez Béieux, avoue assez piteusement Monique. Tu sais, Béieux, cette amie de maman qui...

Un éclat de rire l'interrompt.

— Et qu'es-tu allée faire, grand Dieu, chez cette vieille folle?

Monique essaie de protester, quoi- qu'elle convienne au fond d'elle, que l'épithète va merveilleusement à Béieux.

— Figure-toi, Mio, qu'elle m'en a dit, sur les hommes, elle m'en a dit!... Et qu'ils étaient fourbes, infidèles, inconstants... Et qu'elle ne s'était pas mariée parce qu'elle n'avait pu donner sa confiance à aucun d'eux...

— Ouais! gouailla Mio. Mieux vaut la croire sur parole que d'aller y voir... En bref, si j'en crois ma petite jugeote, tu ne les avais pas volées, ces sornettes?... Tu t'es plainte de moi à elle, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas que je me sois plainte, balbutie Monique dans un large soupir.

Elle est assez honteuse de ce qu'elle a fait là. Aussi ajoute-t-elle, très vite, autant pour faire diversion que pour calmer son impatience :

— A toi, maintenant... Délivre-moi tout à fait de l'horrible cauchemar dans lequel je me débats depuis ce matin!... Qu'es-tu allé faire exactement à Amiens, avec cette Jacqueline Marchand?

— Nous sommes partis au secours de son fiancé, mon meilleur ami de la Faculté : Jean Auriol. Tu sais bien, Jean Auriol? Il est venu à notre mariage!

— Jean Auriol... répète-t-elle. Cette Jacqueline est sa fiancée?... — Oui, quoique encore officieusement. Et c'est pourquoi elle ne s'est pas fait autrement connaître à toi, ce matin. Mais j'étais au courant de leur idylle... Cela date de nos études : Jacqueline et lui étaient déjà inséparables, de ce temps.

— Oh!

Monique rit tout haut, d'un rire heureux. Son cœur allégé saute de joie dans sa poitrine.

— Tu l'entends, mon cœur, Mio chéri? Tu l'entends? Mais continue... Alors?

— Alors, Jacqueline est venue m'apprendre que son Jean, injustement compromis dans une sale affaire d'escroquerie, était sous le coup d'une arrestation imminente. La pauvre petite était dans un état indescriptible... Elle m'a indiqué ce qu'il y avait à faire pour disculper, pour laver son fiancé : une démarche qu'elle ne pouvait elle-même tenter...

Monique rit de plus en plus fort.

— Et cela vous a conduits jusqu'à Amiens?

— Et tu as réussi à innocenter Auriol, le le vois à ta tête!

— Mais oui, j'ai réussi. Ce n'était pas si difficile... Le pauvre diable

était lui-même la première victime d'une fripouille de banquier qui essayait de l'entraîner dans sa chute et qui...

— Assez, Mio! Assez, mon amour... supplie Monique en se bouchant les oreilles. Je n'en veux pas savoir davantage... Je viens de m'apercevoir que j'étais encore plus folle que je ne pensais lorsque j'ai laissé deviner à «la vieille folle», comme tu

appelles cette pauvre Béieux, que j'étais jalouse. Jalouse de la fiancée de Jean Auriol!... Mais j'y pense! je l'ai très mal reçue, ce matin. Comment va-t-elle me juger?

— Toi? Oh! sois tranquille. Ce n'est pas toi ni moi qu'elle voyait en nous parlant...

— FIN —

Le Coup du Chewing-Gum

(Suite de la page 7)

M. Gasnier était pâle comme un mort. Par contre, M. Auguste Lappe n'avait rien perdu de son calme. Nul ne pouvait supposer qu'il tenait le jeune homme à sa merci.

— Je comprends l'affaire, dit-il. Vous aimez Mme Chardon. Si vous avouez votre demi-pauvreté, vous ne conserverez pas longtemps l'affection de cette personne. Elle n'est pas méchante, mais elle pense surtout à elle et ne peut se passer de luxe. Vous ne pouvez pas lui donner de l'argent, mais le cadeau d'un diamant est tout à fait normal s'il est fait par un joaillier.

«Malheureusement vous n'avez pas réfléchi aux suites. Vous n'avez même pas songé que si les journaux relaient le vol commis chez M. Barmelin fils jeune, Mme Chardon pourrait avoir quelques soupçons. Vous êtes trop impulsif, monsieur le vendeur. Et trop ingénieux aussi...

«Le coup du chewing-gum devait logiquement m'entraîner sur une fausse piste. Dès mon entrée chez votre patron, j'ai su comment le vol avait été commis. Je ne vous suspectais pas. Mais pendant que je faisais l'idiot, vous avez esquissé un petit sourire de satisfaction qui m'a mis sur mes gardes.

«Cela ne suffisait pas pour me convaincre de votre culpabilité... Je parlai avec insistance des mains de vos deux clientes... Vous avez fini par vous rappeler que la dame de compagnie les tenait sur ses genoux au moment de la disparition de la bague. De cette façon, vous suggériez qu'il fallait regarder sous la table. C'est ce que j'ai fait aussitôt. Vous, vous avez été un peu plus ma-

lin qu'il ne fallait, et moi je n'ai pas été tout à fait aussi naïf que vous le pensiez...

— Ecoute, Mio, tu sais son adresse? Je vais l'inviter...

— Attends qu'ils soient mariés. Cela ne tardera guère... D'ici là, nous deux...

— Nous deux, achève Monique, nous reprenons notre vie où elle était ce matin, à la page heureuse... Il ne s'est rien passé... rien... C'est faux... Je t'aime, Mio, mon Mio!

— Je t'aime, ma petite Reine chérie... La pluie vient de cesser brusquement. Et, sur la route noire et luisante, l'auto se met à glisser en un ronronnement doux qui couvre un autre bruit, très doux aussi, de baisers et d'amoureux propos.

— FIN —



L'appel des PISTES DE SKI

LES LAURENTIDES

La région de ski par excellence au Canada. Plus de 1,000 milles de pistes. Descentes rapides pour les experts, pentes faciles pour les débutants, tremplins de saut, pistes de slalom et "monte-pentes". Nombreux "trains de neige" en fin de semaine pour Shawbridge, Piedmont, Mont-Rolland, Sainte-Marguerite, Val-Morin, Val-David, Ste-Agathe et St-Jovite — les stations les plus populaires du Nord. Tous jours de la neige en abondance!

LAC BEAUPORT

Visitez cet hiver le fameux centre de ski de Québec, dont l'aménagement a été complètement mis au point. Vous pouvez louer au Chalet Frontenac. Service d'autobus pour le lac Beauport.

LA GATINEAU, ST-GABRIEL-DE- BRANDON, TROIS-RIVIERES, LES CANTONS DE L'EST

Ces diverses régions offrent aussi pour le ski des pentes admirables; d'importants travaux d'aménagement y ont été exécutés. Les trains du Pacifique Canadien y conduisent confortablement et rapidement.

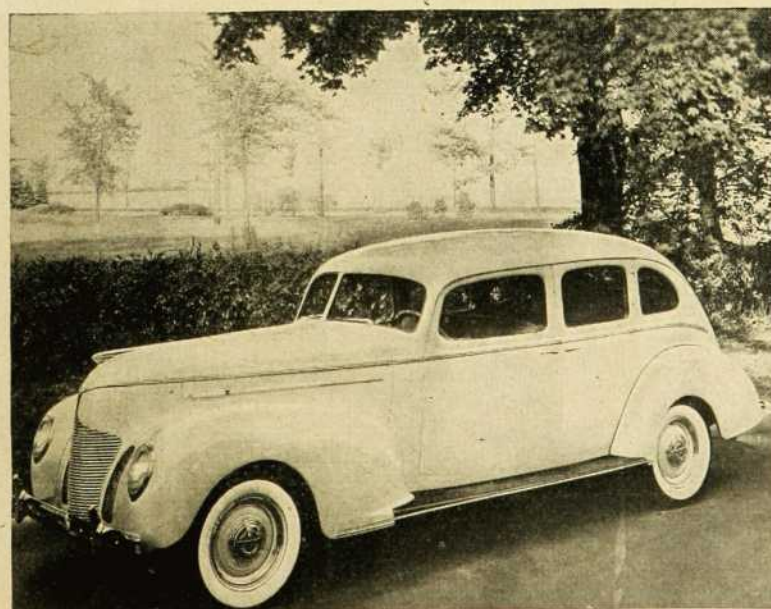
LES MONTAGNES ROCHEUSES

La terre promise des skieurs de grande classe! Banff, le mont Norquay, la vallée Sunshine, Skoki, le lac Louise, le mont Assiniboine sont les principaux endroits de cette grandiose contrée, où l'hiver se prolonge jusqu'en avril.

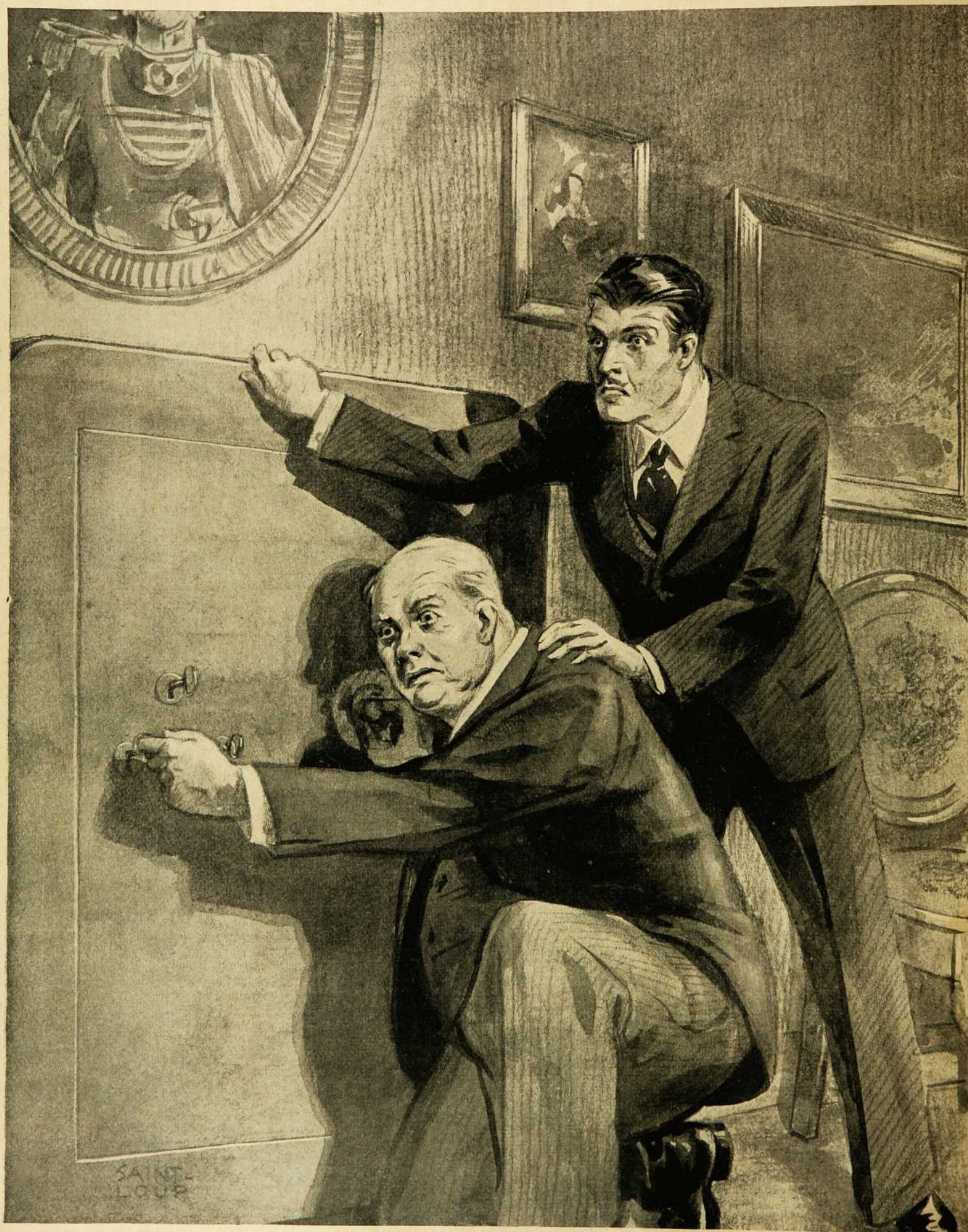
POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS,
CONSULTEZ LES AGENTS DU

Pacifique
Canadien

CARTES DE SKI — Amateurs de "cross-country", qui aimez à explorer les coins les moins fréquentés des Laurentides, achetez les cartes de ski du Pacifique Canadien aux kiosques de journaux des gares ou dans les trains de skieurs.



Une nouvelle Hudson à six places, le modèle "Country Club Custom Sedan".
Huit cylindres, 122 chevaux-vapeur sur empattement de 129 pouces.



"Vous entendez, monsieur Rabiot ? sauvons-nous !"

LES AMOURS DE CLAIRE

PAR EMILE RICHEBOURG

Dessin de SAINT-LOUP

RESUME DU CHAPITRE PRECEDENT

M. Joramie a fait fortune en Amérique, une fortune colossale se chiffant à des millions. Personne ne le sait avec exactitude. Après la mort du riche bonhomme, ses héritiers, des parents de province, dirigés par un dénommé Rabirot, attendent, ainsi que des oiseaux de proie, que soit lu le testament et que soient levés les scellés.

L'E JUGE DE PAIX fit un signe aux trois hommes qui l'accompagnaient et aussitôt l'opération commença. La besogne faite en conscience, ne dura pas moins de deux heures.

Toutes les pièces dans lesquelles il n'était pas absolument nécessaire d'entrer furent closes, ainsi que la magnifique galerie artistique.

Dans les autres pièces, sur tous les meubles ayant portes ou tiroirs, le grand cachet de cire rouge fut appliqué.

L'apposition des scellés terminée, le juge de paix laissa un de ses hommes avec le titre de gardien des scellés, qui fut également conféré à Clément Baudoin.

Joseph Rabirot en avait déjà beaucoup rabattu; il n'était plus aussi arrogant, ne se donnait plus ses grands airs de maître.

— C'est ce maudit domestique qui nous a joué un tour de sa façon, pensait-il, j'en mettrais ma main au feu. Oh ! il y a quelque chose là-dessous. Décidément, non, je ne suis pas tranquille.

Quand il rentra dans le cabinet de M. Joramie, qui avait été laissé à la disposition du secrétaire, il jeta un regard fauve sur le coffre-fort. Trois cachets rouges bouchaient hermétiquement les trous des serrures.

Les scellés ayant été apposés sur les portes de la chambre qui avait été autrefois celle de Mme Joramie, Joseph Rabirot dut, comme ses cousins et ses cousines, se contenter d'un cabinet à l'étage supérieur, faisant suite aux chambres des domestiques.

Il pouvait s'en aller chez lui, mais il tenait à rester là. Il lui semblait que, s'il passait une nuit hors de l'hôtel, il n'y pourrait plus rentrer.

Le surlendemain eurent lieu, avec une grande pompe, les obsèques du célèbre banquier.

Plus de trois mille personnes suivirent le char funèbre traîné par six chevaux magnifiquement harnachés et caparaçonnés.

Les trois cousins conduisaient le deuil. Derrière eux, Mme Parizot et Mlle Anastasie pleuraient comme des Madeleines, mais avec tant d'affection qu'on ne pouvait guère croire leurs larmes sincères.

Venaient ensuite les domestiques du défunt, tous en grand deuil.

A l'église, dans l'assistance, on avait pu voir Georges Ramel, le peintre, un jeune maître, et sa charmante jeune femme, qu'on appelait encore, trois ans auparavant, la petite Mionne; Alexis Mollin, le poète; Etienne Renaudin, ingénieur civil, entrepreneur de travaux publics; M. le Comte Gaston de Soleure; M. Ambroise Mourillon, beau vieillard toujours vert; Lucien Morel, un fort joli garçon de vingt ans, l'ami et l'élève chéri de Georges Ramel.

Des personnes que nous venons de nommer, seul le comte de Soleure accompagna le cercueil de M. Joramie jusqu'au cimetière du Père-Lachaise.

Ce n'est pas M. Joseph Rabirot qui, en sa qualité d'héritier, avait ordonné les magnifiques funérailles de son

cousin. Clément Baudoin avait tout fait.

Rabirot s'était étonné de voir le valet de chambre se substituer à lui en cette circonstance et agir avec une autorité qui était un empiètement audacieux sur les droits qu'il croyait avoir.

— Pourriez-vous me dire qui vous commande ? demanda-t-il au vieux serviteur.

— J'exécute les ordres de mon maître, répondit froidement Clément.

— Hein, vous dites ?

— Je dis et je répète : j'exécute les ordres que mon maître m'a donnés avant de mourir.

Et, tirant un papier de sa poche, le domestique ajouta :

— Les instructions de M. Joramie concernant ses obsèques sont là, écrites de sa main.

— Et tout cet argent que vous dépensez, où le prenez-vous ?

— Mon maître m'a remis à cet effet quinze mille francs et, en même temps, cinquante mille francs pour être distribués aux familles pauvres de l'arrondissement. J'ai versé les cinquante mille francs dans la caisse de la mairie et j'en ai le reçu. Quant aux quinze mille francs des obsèques, comme je ne dépenserai pas tout, probablement, je tiendrai compte de la différence aux héritiers.

D'ailleurs, monsieur Rabirot, on trouvera ces deux sommes, comme celle de vingt mille francs, dernière provision remise au maître d'hôtel, inscrites par M. Joramie sur le livre des dépenses courantes de la maison.

Joseph Rabirot n'avait plus rien à dire. Aussi resta-t-il bouche close. Mais il n'était pas content. Tout cela, de même que l'apposition des scellés, lui donnait beaucoup à réfléchir.

Il gardait pour lui ses pressentiments, ses doutes, ses perplexités, ses angoisses, n'en soufflant mot aux cousines qui, ne voulant point laisser Rabirot seul dans la maison, s'étaient décidés à prolonger leur séjour à Paris, dussent-ils attendre un mois.

N'ayant point les craintes de Joseph Rabirot, leur quiétude était parfaite. Fort tranquillement, ils laissaient passer le temps, mangeant et buvant bien, dormant, se promenant, visitant les monuments, les musées, courant les grands magasins comme le Bon Marché, le Louvre, le Printemps, où ils n'achetaient rien, mais jetaient d'avance leur dévolu sur les belles choses dont on ferait emplette quand on aurait palpé les premiers millions de l'héritage.

Un jour, le sixième après les obsèques de M. Joramie, Joseph Rabirot

se décida à aller trouver son notaire afin de lui demander conseil. Naturellement, il commença par lui faire connaître la situation dans laquelle lui et ses cousins se trouvaient.

— Mon cher client, répondit le notaire, ce que vous venez de me dire me paraît fort singulier, et comme vous je ne comprends pas.

— Croyez-vous qu'il y ait un testament ?

— Je n'en serais nullement étonné; mais je ne saurais me prononcer pour l'affirmative.

— Enfin, que dois-je faire ? Que me conseillez-vous ?

Le notaire resta un moment silencieux, réfléchissant.

— Connaissez-vous le notaire de M. Joramie ? demanda-t-il.

— De nom seulement.

— Quel est ce nom ?

— M^e Siméon.

— Je le connais; c'est un homme dont l'honorabilité est parfaite et le savoir profond. L'étude de M^e Siméon est peut-être la meilleure de Paris. Eh bien, mon cher client, je vous conseille de voir d'abord, et avant toute autre démarche, M^e Siméon.

Faire une visite à M^e Siméon était chose facile pour un honnête homme n'ayant rien sur la conscience; mais Joseph Rabirot n'était point cet homme-là; les honnêtes gens lui faisaient peur.

Il lui semblait que ce notaire, dont on lui vantait le rare mérite, allait lire au fond de sa vilaine âme.

Assurément, la démarche pouvait paraître naturelle à M^e Siméon; mais il adresserait certainement quelques questions à son visiteur et il y avait à craindre qu'il ne devinât ses arrière-pensées.

Rabirot n'était pas seul héritier. Pourquoi se présentait-il seul ? Avait-il pouvoir pour cela ?

Un instant, le cousin eut la pensée de consulter ses parents; mais ses instincts de fausseté le firent changer d'avis.

Il surmonta ses appréhensions et se décida à suivre le conseil qui venait de lui être donné.

Donc après avoir suffisamment réfléchi, Rabirot se rendit chez le notaire de M. Joramie.

L'avide héritier avait raison de se défier de M^e Siméon et de sa perspicacité. Observateur et physiologiste expérimenté, M^e Siméon ne hasardait jamais une parole sans avoir sérieusement étudié son interlocuteur; et comme il avait l'esprit vif, le jugement prompt, il ne lui fallait pas

grand temps pour découvrir à quelle espèce d'individu il avait affaire.

M^e Siméon était un homme de haute stature, un peu maigre, portant des lunettes à branches d'or, invariablement vêtu de noir et cravaté de blanc.

Bien qu'il eût l'abord très froid, il était d'une politesse exquise.

Très sobre de paroles, il laissait parler ses clients et les écoutait. Il ne donnait que des conseils loyaux, mais il ne les donnait qu'une fois.

Quand on lui annonça la visite de Joseph Rabirot, M^e Siméon eut un léger sourire. Evidemment, il connaissait l'homme, au moins de nom.

Rabirot fit son entrée en saluant obséquieusement et en faisant valoir sa qualité de cousin de M. Joramie pour justifier sa visite.

M^e Siméon invita le cousin à s'asseoir et le laissa parler aussi longtemps qu'il le voulut, sans l'interrompre, l'écoutant avec la plus grande attention.

Quand Rabirot fut, comme on dit, arrivé au bout de son rouleau, M^e Siméon lui dit :

— Mon cher monsieur, c'est aujourd'hui vendredi, 26 mars; lundi prochain, 29, aura lieu la levée des scellés, dans la matinée, entre neuf et dix heures; immédiatement après, il sera procédé à l'inventaire, qui durera probablement toute la semaine; j'ajoute que je suis le notaire désigné à cet effet. Je n'ai pas autre chose à vous répondre. A lundi, mon cher monsieur, à lundi !

Et avec une politesse exquise, M^e Siméon congédia Joseph Rabirot.

L'accueil plut médiocrement à l'héritier.

— Il ne me va pas du tout, ce notaire, se dit-il; je le soupçonne fort de ne pas être favorablement disposé pour moi. Mais enfin c'est déjà quelque chose de savoir que dans quatre jours nous saurons à quoi nous en tenir.

Il ne me reste plus qu'à prévenir mes cousins; il est bon qu'ils sachent que je me suis occupé de nos intérêts communs.

Le soir même il informa ses cousins et cousines que la levée des scellés serait faite le lundi suivant.

Des exclamations joyeuses accueillirent la bonne nouvelle.

Inutile d'ajouter que le groupe des héritiers attendit le lundi avec une vive impatience.

Cependant, il y avait à l'hôtel Joramie un homme qui déplaisait souverainement à Rabirot. C'était Clément Baudoin, le vieux valet de chambre.

Ah ! comme l'héritier aurait eu du plaisir à mettre à la porte ce serviteur dont la présence lui était pénible.

— Pourquoi ce domestique reste-t-il ici ? dit-il un matin à Henri Cordier; on n'a plus besoin de ses services.

— C'est vrai, car personne ne songe à se faire habiller par lui.

— Je le pourrais, si je voulais ! Au fait, pourquoi pas ?

— Je ne vous conseille pas d'essayer.

— La raison ?

— Clément vous refuserait net et vous en seriez pour votre affront.

— Pourtant, je suis le maître ici et c'est moi qui le paye.

— Monsieur Rabirot, permettez-moi de vous faire observer, avec tout

tout le respect que je vous dois, que vos droits n'ont pas encore été reconnus et que vos cousins ont les mêmes que vous.

— Oh ! la bonne plaisanterie ! Ce serait drôle, ma foi, de voir Parizot ayant un valet de chambre.

— Si je vous comprends bien, monsieur Rabiot, vous voudriez renvoyer Clément.

— Eh bien, oui.

— Seulement, vous ne le pouvez pas.

— Je ne peux pas renvoyer un domestique ?

— Celui-là, surtout.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que Clément Baudoin, vous l'avez oublié sans doute, est gardien des scellés.

— Ah ! c'est vrai !... Deux gardiens des scellés ! S'il est permis de gaspiller l'argent ainsi ! Car ça se paye !

— Certainement, monsieur Rabiot.

— Enfin, dans deux jours tout sera terminé, et je prendrai ma revanche.

— Vous aurez raison, parfaitement raison, monsieur Rabiot.

VI

LE MANUSCRIT

IL ÉTAIT SEPT HEURES du soir lorsque le comte de Soleure apprit la mort de M. Joramie par la dépêche de Clément Baudoin. Des armes lui vinrent aux yeux. C'est un ami qu'il perdait.

Ayant du monde à dîner, le comte remit au lendemain l'ouverture du pli cacheté de cire blanche que lui avait remis M. Joramie, en le priant de ne prendre connaissance de l'écrit qu'après sa mort.

Les amis du comte de Soleure le virent triste et s'inquiétèrent. Alors, n'ayant pas à leur cacher la cause de sa peine, le comte leur apprit la mort du célèbre financier, dont il venait d'être informé.

On dina, mais peu après, par convenance, les convives se retirèrent.

Avant de rentrer dans sa chambre, le comte dit à Ambroise Mourillon, qui avait passé l'hiver à l'hôtel de Soleure et n'était pas encore retourné à sa villa de Villeneuve-Saint-Georges :

— Mon cher Mourillon, je vous prie de ne pas sortir demain matin, je vous demande votre matinée.

— Je suis entièrement à la disposition de monsieur le comte.

— Merci ! En me remettant ce manuscrit dont je vous ai parlé, M. Joramie m'a fait comprendre qu'il s'agissait de certaines recherches à faire, et quelque chose me dit que je vais avoir besoin de vous en cette circonstance.

— Ma vie est à vous, monsieur le comte ; ce serait un grand bonheur pour moi si je pouvais encore faire quelque chose qui vous soit agréable.

— Eh bien, mon cher Mourillon, demain matin nous lirons ensemble le manuscrit de M. Joramie. Nous saurons alors ce qui m'est demandé, de quelle importante mission je vais être chargé. Quelles qu'elles soient, je me conformerai aux dernières volontés de mon pauvre ami. On ne fait pas défaut à la confiance d'un mort.

Le lendemain, à neuf heures, Mourillon entra dans le cabinet du comte, qui l'avait fait appeler.

M. de Soleure était assis à son bureau ; il avait retiré d'un tiroir le pli mystérieux qui était devant lui, montrant son large cachet intact.

Le comte fit signe à Mourillon de prendre place dans un fauteuil, puis dit :

— Le manuscrit est dans cette enveloppe ; comme vous le voyez, je

n'ai pas voulu rompre ce cachet avant que vous fussiez près de moi. Maintenant, nous allons lire.

Le comte déchira l'enveloppe et déplia le manuscrit qui, commençant par ces mots : « Monsieur le comte », se présentait sous la forme d'une lettre.

M. de Soleure lut :

« Monsieur le comte,

« C'est à l'ami et plus encore à l'homme de cœur bienfaisant par excellence et qui a beaucoup souffert que je m'adresse.

« Je me hâte, car je sens que bientôt je ne serai plus. La mort est près de moi et c'est elle qui me crie : Dépêche-toi ! Ne me laisse pas te prendre sans avoir entièrement tranquillisé ta conscience, sans avoir accompli ton dernier devoir.

« Vous avez souffert, monsieur le comte ; pendant des années vous avez pleuré un enfant que vous aviez perdu, qu'on vous avait pris ; mais vous avez retrouvé votre enfant ; Dieu a séché vos larmes.

« Moi aussi j'ai un enfant, monsieur le comte, un enfant perdu sur la terre ; je l'ai cherché, cherché longtemps, partout ; mais, hélas ! moins heureux que vous, je ne l'ai pas retrouvé.

« C'est une histoire triste que je vais vous raconter, c'est une confession que vous allez entendre.

« Je suis né à Beaugency, où mon père, employé des contributions indirectes, s'était marié. Je n'avais pas encore huit ans lorsque ma mère mourut. Mon père était alors en résidence à Nevers. Grâce à l'appui de quelques hauts fonctionnaires dont mon père était bien vu, et peut-être un peu aussi à mon intelligence et à mes aptitudes, j'entrai demi-boursier au lycée de Nevers, où je fis des études suffisantes pour obtenir le diplôme de bachelier ès lettres.

« Depuis deux, mon père, nommé receveur, habitait la petite ville de Bourgneuf, dans la Charente-Inférieure. Il me fit venir près de lui ; mais, comme il ne me plaisait guère de faire partie de cette compagnie

d'employés qu'on a malicieusement surnommés « rats de cave », mon père, ne pouvant me garder longtemps à rien faire, me plaça chez l'unique notaire de la ville en qualité de petit saute-ruisseau.

« Avec le temps, — cinq années, — j'arrivai à gagner à peu près assez pour me suffire à moi-même ; mille francs par an. Il est vrai que mille francs, à cette époque, pouvaient bien compter pour le double aujourd'hui. Aussi ma position était-elle assez belle, relativement.

« Il était temps que je fusse mis en situation de ne plus compter sur mon père, car, peu de temps après, il mourut pauvre comme il avait toujours vécu.

« Mon patron avait eu à cœur de récompenser mon travail et les services que je rendais à l'étude, car j'avais acquis assez rapidement les connaissances nécessaires pour suppléer le premier clerc et, au besoin, répondre à la place du notaire.

« J'avais rencontré un jour, dans une des rues de la ville, une jeune fille dont la beauté, l'air modeste et le regard d'une douceur exquise avaient produit en moi une impression très vive.

« Ne la connaissant point, car je venais de la voir pour la première fois, je voulus savoir qui elle était. Je m'informai et j'appris que ma belle jeune fille se nommait Claire Guérin, demeurait chez ses parents au petit village de Bourgeoisin, tout près de la ville, où elle venait travailler tous les jours chez une couturière.

« Dès lors je ne pensai plus qu'à Mlle Claire et je cherchai le moyen de la revoir, ce qui était facile, puisque je n'avais qu'à me trouver sur son chemin, le matin, quand elle arrivait à la ville, le soir quand elle retournait au village.

« Je la revis ainsi plusieurs fois, et un soir, devenant plus hardi, je lui parlai. Elle n'avait pas été sans m'avoir remarqué déjà, et je devinai son émotion à la rougeur qui colora subitement ses joues et son front.

« Elle m'écouta fort troublée, un peu tremblante, mais sans colère, essayant au contraire de sourire.

« Que lui dis-je ? Ce que peut dire à une jeune fille un amoureux de vingt-deux ans.

« Et elle me répondit de même avec la naïveté et la candeur de ses dix-huit ans.

« Je l'accompagnai un bout de chemin, serrai la main qu'elle mit dans la mienne, et nous nous quittâmes en nous disant : « A demain ! »

« Nous nous revîmes presque tous les jours, souvent le matin et le soir, et quelque fois même dans la journée, quand elle pouvait sortir de l'atelier de couture, et que moi-même je parvenais à m'échapper de l'étude.

« Que vous dirai-je, monsieur le comte, j'étais amoureux fou de ma jolie couturière. L'amour sollicite l'amour. J'aimais Claire ; elle m'aima.

« Je lui promis tout ce qu'un jeune amoureux, qui ne songe pas au lendemain, peut promettre : de l'aimer toute ma vie, de l'épouser, de la rendre heureuse. Et nous bâtions, en Espagne, des palais enchantés. Oh ! qu'ils font de beaux serments et de beaux rêves, les enfants !

« Claire avait en moi la plus entière confiance, tout ce que je lui disais elle le croyait. Elle m'aimait ! Elle était sans inquiétude, sans crainte ; elle aurait tout bravé pour venir se jeter dans mes bras, l'avenir s'ouvrait devant elle ensoleillé, superbe.

« Une affaire de l'étude qui n'avait été spécialement confiée me mit en rapport avec le directeur d'une maison de banque de New-York. Ce directeur, M. Debruyère, était un Français.

« Ma signature « Paul Joramie » au bas des lettres que je lui adressais le frappa.

« Il m'écrivit une lettre personnelle, me demandant si j'étais le fils de Valentin Joramie, employé des contributions indirectes, qu'il avait beaucoup connu autrefois et avec lequel il était lié d'amitié.

« Je lui répondis affirmativement, lui apprenant en même temps que j'étais orphelin et lui faisant connaître ma situation.

« Peu de temps après, je reçus une nouvelle lettre de M. Debruyère. Il me disait :

« J'étais l'ami de votre père et j'ai aussi connu votre mère, car j'ai assisté à son mariage. Je vous ai vu naître, pour ainsi dire, et je vous ai embrassé bien des fois ; c'est vous dire combien je m'intéresse à vous et à votre avenir.

« Depuis que les hasards de la fortune m'ont amené ici, à New-York, je n'ai pas oublié la France, et je me suis rappelé le bambin que je faisais sauter sur mes genoux à Nevers.

« Nos lettres m'ont révélé vos aptitudes pour les affaires, et vous pouvez, je crois, faire mieux que ce que vous faites. Si je ne me trompe, vous avez devant vous un brillant avenir. Mais, dans votre étude, vous êtes dans une impasse. Sans fortune, la carrière du notariat vous est fermée ; votre avenir est donc limité, si vous ne prenez pas dès maintenant une résolution digne de vous et des talents que je vous reconnais.

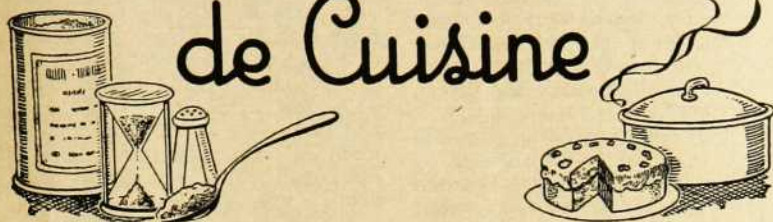
« Je vous conseille de laisser à un autre la place que vous occupez chez le notaire de Bourgneuf.

« Venez près de moi ; je vous offre dès à présent une position que vous ne sauriez trouver en France, et je vous promets de m'occuper de votre avenir.

« J'étais ambitieux, et l'offre qui m'était faite me paraissait trop belle et répondait trop bien à mes secrètes
(Lire la suite page 22)



Mes Recettes de Cuisine



Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

DINDE FARCIE AUX CHAMPIGNONS

Bien préparer une dinde, la barder de fines tranches de lard, la placer sur un gril, la poitrine en bas dans un four de 500° jusqu'à ce qu'elle soit dorée. Baisser le four à 400° puis à 350° et laisser cuire environ 3 heures pour une dinde de 12 livres.

Farce :

- 2 oignons moyens
- 1/2 livre de champignons
- 1/2 livre de beurre
- 2 œufs
- Sel, poivre et fines herbes
- Un peu d'eau, si nécessaire

Hacher les oignons finement et les faire revenir dans 2 c. à table de beurre. Couper les champignons en tranches et les faire revenir aussi dans le beurre. Faire fondre le reste du beurre, le verser sur le pain légèrement doré au four, humecter avec un peu d'eau si nécessaire; ajouter oignons et champignons. Bien triturer le mélange pour en faire une pâte. Lier avec 2 œufs, bien assaisonner et en remplir la dinde. Coudre. Brider.

PLUM PUDDING

- 1 1/2 tasse de farine
- 1/2 tasse d'amandes émondées en filets
- 4 œufs
- 1 tasse de sucre
- 2 c. à thé de poudre
- 1 tasse de raisins de Corinthe
- 1/2 tasse de dattes
- 1 tasse de raisins Muscat hachés fin
- 1/2 tasse d'amandes émondées en filets
- 1/4 tasse d'écorces de fruits hachées
- 1/2 tasse de cerises confites
- 1/2 tasse de lait
- 1/4 tasse de jus de citron et d'orange
- 1 cuillerée à thé de sel
- 1/2 c. à thé de muscade râpée
- 1/2 c. à thé de chacune des épices suivantes: cannelle, clou, gingembre, macis

Battre les œufs avec le sucre, le lait et le suif. Ajouter la farine tamisée avec les épices. Verser dans moule bien beurré et fariné et cuire dans l'eau bouillante durant 3 ou 4 heures.

BUCHE DE NOEL

- 4 œufs
- 3 tasses de farine
- 1 tasse de lait
- 1 1/2 tasse de sucre
- 1 c. à thé de vanille
- 4 c. à thé de poudre
- 3/4 tasse de beurre
- 1/4 c. à thé de sel

Défaire le beurre en crème et y ajouter 1/2 tasse de sucre. Séparer les œufs, battre les blancs jusqu'à ce qu'ils soient fermes et y ajouter encore 1/2 tasse de sucre. Mettre de côté. Battre les jaunes avec le reste du sucre et les ajouter au beurre. Quand le mélange est bien léger, y tamiser les ingrédients secs, alternant avec le lait. Incorporer délicatement les blancs avec la pâte, aromatiser et déposer dans des moules ronds bien beurrés, ayant 6 pouces de diamètre par 3 de hauteur. Cuire à 350° pendant une heure. Laisser reposer dix minutes avant de démouler. Refroidir tout à fait et séparer les gâteaux en deux. On aura alors 4 rangs de gâteaux que l'on superposera avec de la Crème Moka.

CREME AU BEURRE MOKA

- 1/2 tasse de café fort
- 1 tasse de sucre
- 3 jaunes d'œufs
- 1 tasse de beurre

Pour obtenir 1/2 tasse de café fort, il faut 1 tasse d'eau froide et 1/4 de tasse de café fraîchement moulu. Placer dans une casserole sur feu doux et au premier bouillon, retirer du feu. Couler, ajouter le sucre, bouillir jusqu'à 240°. Verser lentement sur les jaunes d'œufs bien battus. Quand le mélange a la consistance d'une crème épaisse, refroidir, et y incorporer à l'aide d'un mousoir le beurre défat en crème. Couvrir les rangs du gâteau avec la moitié de la crème et ajouter 2 carrés de chocolat fondu à l'autre moitié. Couvrir l'extérieur du gâteau avec cette crème. Décorer de glace verte et de cerises.

LES RECETTES CHOISIES DU "SAMEDI"

GATEAU DE NOEL

- 1 tasse de beurre
- 1 tasse de sucre granulé fin
- 2 tasses de farine à pâtisserie
- 5 œufs
- 1/4 cuillerée à thé de sel
- 1 cuillerée à thé de poudre à pâte

Préparer d'après la méthode habituelle et cuire dans un four de 350°, dans 2 moules carrés doublés de papier brun bien beurré et placer entre les 2 gâteaux la garniture suivante: 1/2 tasse de cerises confites coupées en filets, 1/4 tasse de belle Angélique, 1/2 tasse d'ananas confit, 1/4 tasse d'amandes émondées et hachées fin, 2 c. à thé de zeste d'orange râpé, 2 c. à table de miel ou de sirop de maïs, 2 c. à table de jus d'orange. Bien mêler le tout et en garnir le gâteau. Recouvrir d'une glace fondante et décorer le dessus avec de la noix de coco râpée et teintée en vert avec une pâte colorante. Décorer de façon à imiter l'arbre de Noël. On peut imiter le tronc avec du chocolat fondu.

SUCREZ VOTRE SOUPANE avec du Sirop BEE HIVE

Achetez une boîte de 2, 5 ou 10 livres de Sirop Bee Hive. Employez-le, le matin, pour sucrer votre soupane ou autres céréales. Vous remarquerez deux choses. Premièrement, le Sirop Bee Hive vous donnera plus d'énergie et, deuxièmement, le Bee Hive



aide la digestion en activant la sécrétion des sucs digestifs de l'estomac. Le Bee Hive, dont le goût est exquis, est aussi bon pour la santé qu'il est bon à manger—vous vous sentirez mieux, si vous mangez du Sirop Bee Hive.

NOUVELLE EDITION
PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau.
Traitement de ses maladies.

175 illustrations Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur



ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P.Q.

UNE REVUE DONT TOUT LE MONDE PARLE LA REVUE DE CINEMA LA PLUS REPANDUE AU CANADA FRANÇAIS

La vogue du FILM est si grande que son tirage a doublé depuis deux ans. Le nombre de ses lecteurs et lectrices augmente régulièrement de 1500 à 2000 par mois. Ses magnifiques photos; ses nouvelles inédites transmises par ses correspondants exclusifs de Paris et de Hollywood; ses romans d'amour complets, etc., en font une des revues canadiennes françaises les plus agréables et les mieux documentées.



coupon d'abonnement

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma
LE FILM. \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

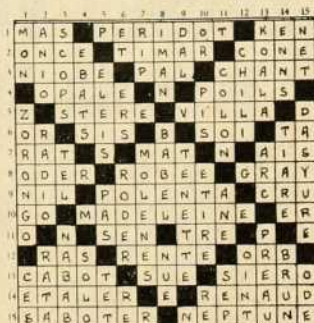
POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

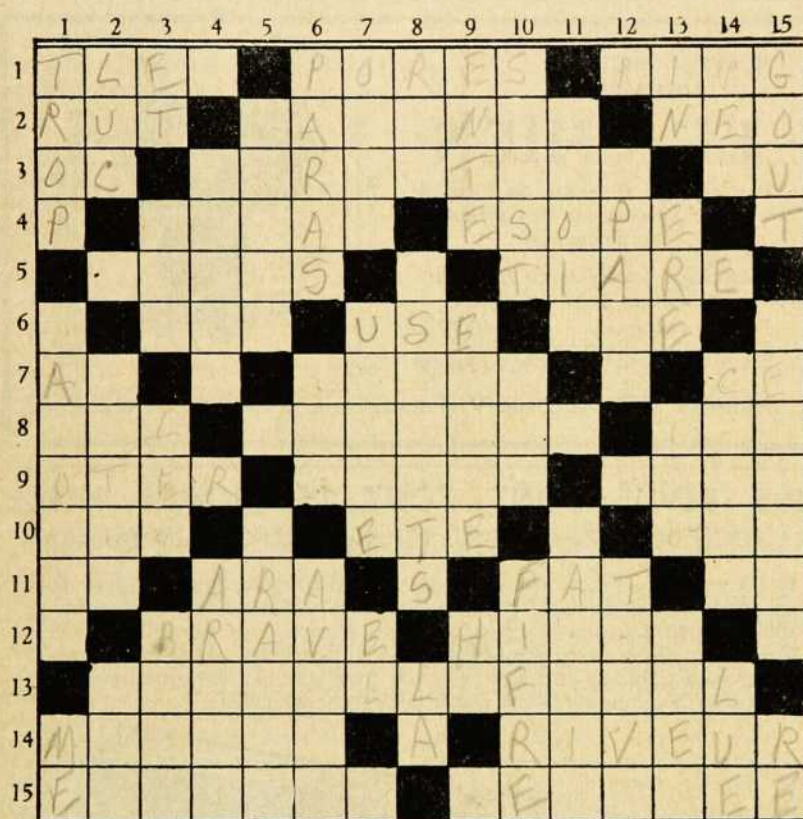
Problème No 365

Mlle M. Deslauriers, 2402, rue Déglise (Sainte-Cunégonde), Montréal, P. Q.; Mme E. Petit-clerc, 2176, rue Joffre, Montréal, P. Q.; Mlle Florence Moquin, 281 ouest, rue Craig, Montréal, P. Q.; M. Jean-Baptiste Bergevin, 73, rue de la Reine (St-Roch), Québec, P. Q.; Mme Alph. Giguère, 445, rue du Roi, Québec, P. Q.; Mlle Lucienne Ouimet, Rivière-du-Loup, comté de Témiscouata, P. Q.; Mme Roméo Lemay, St-Agapt, comté de Lotbinière, P. Q.; Mlle Madeleine Dubois, St-Ferdinand, comté de Mégantic, P. Q.; Mlle Simone Bessette, rue de l'Eglise, Chambly Canton, P. Q.; Mme Claude Gingras, 1, rue De Guise, Plessisville, comté de Mégantic, P. Q.

Solution du problème No 366



LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 367



Nom

Adresse

Ville Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Chacun des tours d'un câble enroulé sur lui-même. — Interstices qui séparent les molécules des corps. — Disque de métal dont on tire des vibrations retentissantes.
- Etat physiologique des animaux. — Poésie en l'honneur de la Vierge. — Nouveau.
- Particule provençale. — Edifice entouré de colonnes isolées. — Pronom.
- Bouquet de fleurs disposées de manière à exprimer une pensée. — Fabuliste grec.
- Liens d'osier ou de bois tordu. — Mitre du pape.
- Du verbe aller. — Fatigué. — Préfixe.
- Préposition latine. — Nœud de ruban de cheveux. — Démonstratif.
- Fleuve côtier de la Vendée. — Trous dans lesquels on réunit plusieurs graines de semences. — Conjonction.
- Ravir. — Royaume de l'Europe. — L'armée complète.
- Possessif. — Saison. — Adverbe de quantité.
- Qui indique l'espèce. — Gros perroquet. — Plat personnage. — Article espagnol.
- Courageux. — Voleur au jeu.
- Se dit des éruptions qui ressemblent à la rougeole.
- Du verbe qui signifie mettre en œuvre. — Ouvrier qui fait des rivets.
- Rendre hostile. — Se dit des graminées qui servent de nourriture.

VERTICALEMENT

- Beaucoup (vx). — Protochlorure de mercure. — A moi.
- Évangéliste. — Petit objet de forme cylindrique. — Autrement qu'il ne convient.
- Sert à lier les parties du discours. — Singe dit aussi *capucin*. — Monnaie japonaise. — Tout bénéfice.
- Mur en pierre sèche d'une tranchée. — Dame romaine qui se suicida pour donner l'exemple du courage à son mari.
- Petit bouclier thrace. — Hallebardier dans les armées suisses.
- Évitas. — Ile de la mer Egée. — Averti.
- Mot latin qui signifie autrefois. — Maladie des abeilles. — Article étranger.
- Opéra-comique de Planquette. — Petits cuivres de bois. — En cet endroit.
- Manche d'un pinceau. — Pays scandinave. — Interjection.
- Ville d'Allemagne. — Du verbe être. — Petite flûte en bois d'un son aigu.
- Perpendiculaire à l'horizon. — Lieu où l'on sèche le chanvre.
- Barre servant à fermer une porte. — Regard de travers et menaçant.
- Pronom indéfini. — Époque. — Tête. — Fleuve de Suède.
- Exempt de charges. — Pierre fine de couleur sculptée en relief. — Parcourue des yeux (inv.).
- Appétence des aliments. — Genre d'annélides. — Note.

(Suite de la page 20)

aspirations pour que je pusse hésiter longtemps. Claire seule aurait pu me retenir. Mais quand elle eut compris qu'il s'agissait de mon avenir, de ma fortune, quand je lui eus juré que je ne l'oublierais jamais, que je l'aimerais toujours et que je reviendrais bientôt pour lui donner mon nom, elle sécha ses larmes et me dit en m'embrassant :

« — Pars, je t'attendrai. En ton absence, je vivrai de mon amour.

« Nos relations n'étaient connues de personne, tellement nous avions pris nos mesures pour les cacher. Afin de ne point risquer de nous trahir, Claire décida elle-même que nous ne nous écrivions point.

« — Je crois en toi, me dit-elle; il me suffira de savoir que tu penses à moi sans cesse et de garder ton cher souvenir dans mon cœur.

« Je partis.

« Vous savez ce que je fis à New-York, monsieur le comte; je me trouvai là dans mon élément; j'étais né financier. Je fus un sujet d'étonnement pour M. Debruyère lui-même qui, enthousiasmé, tint toutes les promesses qu'il m'avait faites. Au bout de quatre ans, j'étais intéressé dans les affaires de la banque avec le titre d'associé. Je pouvais considérer ma fortune comme faite.

« Alors je demandai et obtins facilement l'autorisation d'aller passer un ou deux mois en France.

« La traversée me parut longue, le temps me durait. J'allais revoir ma bien-aimée Claire ! Elle m'avait aimé pauvre et je revenais près d'elle, comme je lui avais promis, l'aimant avec la même ardeur et lui apportant ma richesse présente, toutes les espérances de mon avenir.

« Bien avant d'arriver au Havre, mon projet était arrêté. Je me rendais à Bourgneuf, descendais dans un hôtel et, immédiatement, je prenais le chemin de Bourgeoisin. Je me présentais chez le père de Claire et, nettement, ne pouvant compter que sur son bon accueil, je lui demandais la main de sa fille.

« A peine débarqué au Havre, je me mis en route; mais je n'avais pas songé aux difficultés des moyens de transport. En ce temps-là, nous n'avions pas la France sillonnée de chemins de fer. Il était nuit noire quand, le lendemain, j'arrivai à Bourgneuf.

« Je ne pouvais décemment me présenter la nuit chez le père de Claire : en dépit de mon impatience, je devais remettre ma visite au lendemain.

« Mon hôte, une bonne grosse réjouie, me servit à souper et crut devoir me tenir compagnie, afin, peut-être, d'exciter mon appétit.

« Voyant qu'elle ne demandait qu'à causer :

« — Ma chère dame, lui dis-je, connaissez-vous M. Guérin, de Bourgeoisin ?

« — Mais je connais tout le monde à Bourgeoisin; le village est si près de la ville qu'il est comme son faubourg. Seulement, il y a plusieurs Guérin à Bourgeoisin. Quel est celui dont vous parlez ?

« — Il a une fille appelée Claire, ballutai-je.

« L'hôte me regarda avec un air ahuri, ouvrant de grands yeux.

« — Ah ça ! fit-elle, vous ne savez donc pas...

« — Quoi ? demandai-je, éprouvant un horrible malaise.

« — Ce qui est arrivé ?

« — Je ne sais rien.

« — Mlle Claire Guérin était une très jolie et très gracieuse jeune fille. Est-ce que vous l'avez connue ?

« — Quand elle était enfant. Mais vos paroles m'effrayent; est-ce qu'elle est morte ?

« — On n'en sait rien, monsieur, ni son père ni personne.

« — Mais qu'est-il donc arrivé ?

« — Comme je vous le disais, Claire était une jeune fille ravissante, une beauté, quoi. Mais vous ne pouvez vous faire une idée de ce qu'elle était à dix-huit, dix-neuf ans, puisque vous ne l'avez vue qu'enfant.

« La pauvre petite eut le malheur de se laisser conter fleurette par un godelureau de la ville ou des environs, — on ne sait pas, — car elle n'a jamais voulu dire à son père le nom de son amoureux.

« Je fis un bond sur mon siège.

« — Mon Dieu, oui, monsieur. Le mal pouvait être réparé, ce que voulait le père Guérin; mais Claire refusa d'une façon absolue de nommer son séducteur; ah ! elle avait de la volonté; un couteau sur la poitrine, on ne lui aurait pas fait prononcer ce nom. Par exemple, rien n'explique l'entêtement de Claire; c'est à croire qu'elle avait fait un serment.

« Dans le village on riait, on claudait et cela échauffait les oreilles du charron, — c'était le métier du père Guérin, — le mettait en fureur. Il y a comme ça des gens qui ne trouvent leur joie que dans le malheur des autres.

« Bref, un soir, il y eut entre le père et la fille une scène des plus violentes. Poussé à bout, ne se connaissant plus, le charron frappa Claire et la chassa de sa demeure comme la dernière des dernières.

« La pauvre petite ramassa ses effets, prit un peu de linge et s'en alla, pleurant sans doute tout le long de son chemin.

« J'avais baissé la tête, monsieur le comte, et je tenais ma main sur mes yeux pour cacher mes larmes.

« — Depuis, acheva la femme, on n'a plus entendu parler de Claire Guérin, on ne sait pas ce qu'elle est devenue.

« Je parvins à me rendre maître de mon émotion et interrogeai de nouveau l'obligeante hôtesse.

« — A quelle époque les faits que vous venez de me raconter se sont-ils passés ? demandai-je.

« — Il y a de cela près de quatre ans, monsieur; Claire Guérin avait alors plus de dix-huit ans; si elle n'est pas morte, la pauvre, elle est maintenant dans sa vingt-troisième année.

« J'étais fixé : le séducteur de Claire c'était moi. J'avais causé la honte d'une famille honorable, le malheur d'une malheureuse jeune fille coupable de m'avoir trop aimé.

« Je passai une très mauvaise nuit, sans sommeil, en proie à de lugubres pensées, versant des larmes amères.

« Je ne comprenais point que Claire ne m'eût pas écrit pour me faire savoir dans quelle douloureuse situation elle se trouvait. Elle ignorait mon adresse, mais elle me savait à New-York, et, à tout hasard, elle pouvait tenter de me faire parvenir une lettre.

« J'avais cette horrible idée que ma pauvre Claire était morte et que, peut-être, elle s'était suicidée. Mais je la repoussais, ne voulant point admettre un malheur aussi épouvantable.

« Je quittai Bourgneuf le lendemain, espérant obtenir quelques renseignements, un indice quelconque; hélas ! je ne pus rien apprendre : Claire n'avait laissé nulle part trace de son passage.

« Le mois écoulé, je quittai la France pour me lancer avec plus d'ardeur que jamais à travers les périls des opérations financières.

« J'avais une activité dévorante; j'avais besoin de me remuer sans cesse. Je cherchais à oublier, mais c'était impossible : le passé était toujours là, présent à ma pensée.

« De très beaux mariages me furent proposés, que je refusai nettement. Je ne m'éloignais pas de la femme de parti pris; mais après avoir aimé Claire, l'aimant toujours, il me répugnait d'enchaîner ma liberté. Le mariage n'était pas dans mes idées. J'aurais dû ne jamais changer.

« J'étais à New-York l'homme du moment; je menais à bien les entreprises les plus difficiles, les plus hardies; tout me réussissait. J'aidai mes associés à faire une immense fortune, et, me trouvant moi-même à la tête de quelques millions, je provoquai une liquidation et revins en France.

« Je n'ai pas à vous dire ce que j'ai fait dans mon pays et pour mon pays, monsieur le comte, vous le savez. Grâce à l'importante maison de banque que je créai tout en arrivant à Paris et qui rayonna dans le monde entier, j'eus le bonheur, plus que tout autre, je crois, de mettre en mouvement, à leur début, la plupart de nos grandes industries aujourd'hui si florissantes.

« La multiplicité des affaires, le travail continu, une activité constante ne me faisaient cependant pas oublier la pauvre Claire et son enfant. Plus ma richesse augmentait, plus je voyais le vide se creuser devant moi. Et je me disais tristement :

« — Si je les avais près de moi, je ne serais plus seul. C'est pour eux que je travaillerais.

« Oh ! monsieur le comte, posséder des millions et penser sans cesse qu'un être qui vous appartient, et né de vous, n'a peut-être pas de pain à manger, c'est épouvantable, c'est une torture de tous les instants.

« Retrouver la mère et l'enfant était mon idée fixe. Je mis en campagne de nombreux agents qui allèrent dans toutes les provinces, partout, et cela pendant des années. Rien... Toutes mes recherches furent inutiles. Il est vrai que bien des années s'étaient écoulées depuis que Claire avait été chassée du domicile paternel. Guérin, le charbon, n'existait plus; il était mort six mois après mon passage à Bourgneuf, peut-être avec le remords d'avoir été sans pitié pour sa malheureuse fille !...

« Des années s'écoulèrent encore, et j'arrive à ce jour maudit où je rencontrai Raymonde Duchemin. Séduit par sa beauté rayonnante, son esprit, sa grâce enchanteresse, j'aimai pour la seconde fois. Après l'amour du jeune homme, l'amour du vieillard.

« Insensiblement, avec son art de charmeuse, qu'elle possédait comme pas une autre femme, sans que je visse ses manœuvres habiles, elle m'amena à lui offrir mon nom et ma fortune.

« J'étais seul, je voulais me créer un intérieur vivant, une famille; la situation d'esprit dans laquelle je me trouvais a rendu facile le triomphe de Raymonde.

« Dès le premier mois qui suivit la mort de Raymonde, je sentis les premières atteintes du mal dont je vais mourir. C'est le souvenir de la première femme aimée, de l'enfant dont je suis le père, c'est l'infamie de Raymonde, ce sont les regrets qui me tuent. Je n'ai plus à me faire illusion, ma fin est prochaine.

« Après tant de recherches infructueuses que j'ai faites, j'avais voulu me persuader que Claire et son enfant n'existaient plus; aujourd'hui, monsieur le comte, — est-ce une clarté nouvelle que Dieu met en moi ? — je me rattache avec énergie à cette pensée que les deux êtres qui me sont si chers n'ont point cessé de vivre. Si je revenais à la santé, je me mettrais de nouveau à leur recherche; mais je ne peux plus avoir cet espoir.

« Je vous en prie, je vous en supplie, monsieur le comte, au nom de

notre amitié, acceptez la mission qu'un mourant se permet de vous confier. Reprenez les recherches, continuez mon oeuvre. Quelque chose me dit, — et cette pensée est consolante, — que vous serez plus heureux que moi.

« Claire Guérin n'est plus jeune, hélas ! Elle a soixante-trois ans, et son fils ou sa fille quarante-cinq; mais qu'importent les âges quand il s'agit d'une réparation même tardive...

« Oh ! vous accepterez, monsieur le comte, j'en ai la conviction, car du bien à faire, une grande oeuvre à accomplir, est, ce que vous cherchez sans cesse. Vous ne vous effrayez pas des difficultés de la tâche. La Providence, qui vous a déjà si merveilleusement servi, vous viendra encore en aide. Oui, avec le secours de cette Providence qui n'a rien voulu faire pour moi, mais qui est avec vous, vous réussirez.

« Cette pensée me rassure, me console. Mon agonie sera moins cruelle, ma mort sera douce.

« Merci, monsieur le comte, merci.

« Ma main, déjà froide, serre votre main amie.

« PAUL JORAMIE »

VII

TRENTE-CINQ MILLIONS

UN ASSEZ LONG SILENCE succéda à la lecture du manuscrit.

Ambroise Mourillon attendait que M. de Soleure prit la parole.

— Eh bien, mon vieil ami, demanda le comte, que dites-vous de cela ?

— Je suis tout attristé, monsieur le comte; voilà une navrante histoire.

— M. Joramie était un brave homme et un grand coeur.

— Il vous en a donné plus d'une fois la preuve.

— Que de secrets et de sombres drames dans la vie ! murmura M. de Soleure, comme se parlant à lui-même; et presque toujours ce sont ceux dont le sort paraît le plus enviable qui ont les plus vives douleurs.

Il hocha tristement la tête et reprit :

— M. Joramie me charge d'une mission bien difficile.

— C'est vrai, monsieur le comte.

— Mais je l'accepte, ou plutôt nous l'acceptons, car je compte sur vous, mon cher ami.

Les yeux du vieillard étincelèrent.

— Je vais donc avoir quelque chose à faire, dit-il; cela va me rajeunir de quinze ans, monsieur le comte.

M. de Soleure répondit en souriant :

— A votre âge, cependant, on est heureux de se reposer.

— Monsieur le comte, je trouve qu'un trop long repos use les forces, paralyse l'intelligence. Vous avez fait de moi un propriétaire, un rentier; mais, voyez-vous, quand on a été toute sa vie un homme d'action, un coureur d'aventures, on ne s'accommode pas facilement d'une existence, calme, paisible. Aussi je ne serai point fâché de me dégourdir un peu et de sortir de ma paresse.

— L'occasion me paraît excellente.

— Comme si je l'avais choisie.

— Oui, mais réussirons-nous ?

— Pourquoi pas, monsieur le comte ?

— Songez donc, Mourillon, que quarante-cinq ans ont passé sur ce drame.

— En effet, depuis ce temps bien des choses sont oubliées et bien des gens sont morts.

— Et cela me fait douter du succès.

— Je le comprends, monsieur le comte.

— Mais vous ne devez pas oublier, comme M. Joramie l'a écrit, que la Providence est avec vous.

— Alors, mon brave Mourillon, comptons sur la Providence beaucoup plus que sur nos propres forces.

— Elle nous guidera, monsieur le comte, soyez-en sûr.

— Dieu le veuille ! puisque c'est à lui qu'elle appartient.

— Quand nous mettrons-nous à l'oeuvre ?

— Mais le plus tôt possible.

— Je me mettrai en route dès ce soir, si monsieur le comte le désire.

— Non. Avant de rien faire, nous attendions, dix ou douze jours; j'ai des raisons pour cela. Pendant ce temps, vous vous préparerez à loisir. Nous aurons de fréquents entretiens et nous chercherons ensemble les meilleures voies et moyens d'arriver à un résultat. Bien que M. Joramie n'ait pas négligé, sans doute, de s'informer à Bourgneuf et à Bourgois, il sera bon, je crois de commencer par là nos investigations. Enfin, nous verrons, nous déciderons. Les journaux, maintenant répandus partout, jusque dans les hameaux, nous seront probablement d'un puissant secours.

— M. Joramie a dû déjà se servir de la publicité de la presse.

— Sans aucun doute; mais alors on lisait peu, ou point dans les campagnes et vous-même en avez fait l'expérience, Mourillon. Aujourd'hui, le goût de la lecture a gagné toutes les classes. En cela, le journal de petit format, ne coûtant que cinq centimes, mis ainsi à la portée de tous, a rendu et rend toujours d'immenses services au pays. Il pénètre partout, on le lit à la ville, au village, dans les châteaux, les usines, les ateliers. Pour n'en citer qu'un le *Petit Journal*, avec son tirage quotidien de neuf cent mille exemplaires, n'a pas moins de quatre millions de lecteurs.

Dans le journal à un sou le roman-feuilleton est avidement recherché. Il y a des gens, me disait-on dernièrement, qui se priveraient de déjeuner pour lire le matin leur feuilleton.

Enfin, mon cher Mourillon, du moment que nous acceptons une mission, nous ferons de notre mieux pour la remplir.

— Une question, monsieur le comte.

— Je vous écoute.

— Que ferez-vous si, comme nous devons l'espérer, vous retrouvez Claire Guérin ? Cela, M. Joramie ne le dit point.

— Nous devons supposer qu'un autre écrit du défunt nous fera connaître ses intentions.

— C'est juste. Evidemment M. Joramie a pris ses dispositions en conséquence.

— Bientôt, je pense, nous serons fixés à ce sujet.

Sur ces mots, M. de Soleure congédia Mourillon.

Ce n'était pas une tâche légère que le comte de Soleure venait d'accepter. De plus, il s'imposait un grand sacrifice.

En effet, comme le disait le manuscrit de M. Joramie, le comte avait passé des années à chercher sa fille.

Ayant eu le bonheur de retrouver cette enfant, dont il était fou, il s'était bien promis de lui consacrer sa vie entière.

Il l'avait mariée selon son coeur et le spectacle de son bonheur était tout pour lui.

Et voilà que, tout à coup, quand il avait enfin trouvé le repos, il lui fallut se livrer à des fatigues nouvelles. C'est que chez les natures d'élite le sentiment du devoir prime tous les autres.

Un mourant dont il avait pu apprécier le grand coeur, qui avait eu avec lui comme une parenté, la parenté du malheur, lui demandait un service suprême. Pouvait-il refuser ? Non.



VOYEZ LE CÔTÉ ENSOLEILLÉ !

dit Grand-papa Kruschen

La vie est ce que votre estomac vous la fait. Comment voulez-vous être bien portant et souriant quand la constipation empoisonne votre organisme — quand votre foie paresseux ne secrète pas la quantité de bile requise par les organes digestifs — quand vos reins sont trop lents à expulser les poisons de votre corps ?

Voyez plutôt Grand-papa ! Il est toujours gai, plein d'entrain — toujours jeune malgré les années. Pourquoi cela ? Parce qu'il veille à la régularité et au bon fonctionnement de son estomac, de son foie et de ses reins.

Comment fait-il ? C'est facile : chaque matin, dans votre tasse de café, prenez une "petite dose quotidienne" de Kruschen. La triple action de ces sels renforcera et régularisera vos reins, vos intestins et votre foie. Les éléments apéritifs ont pour effet de nettoyer l'estomac et de le garder propre : les éléments hépatiques stimulent la sécrétion de la bile par le foie, tandis que les éléments diurétiques aident aux reins à expulser les poisons du sang. Vous pouvez ensuite dire adieu à la lassitude et à la mauvaise humeur du matin. A la place, vous éprouvez la fameuse "sensation Kruschen". Vous achetez Kruschen dans les pharmacies à 25¢, 45¢ ou 75¢ la bouteille.

ANTALGINE
Soulage
MAUX de TÊTE
Douleurs périodiques

MAINTENANT 15 COMPRIMÉS
AU MEME BAS PRIX
VOUS ÉPARGNEZ
20% et
SOULAGEZ PROMPTEMENT

LES RHUMES

LA GRIPPE — NÉVRITE — NÉURALGIE —
DOULEURS RHUMATISMALES OU
PÉRIODIQUES — MAUX DE TÊTE, ETC.

Dès les premiers indices
ayez recours aux —

COMPRIMÉS ANTI-DOULEURS

di-so-ma

AUSI EN FORMAT ÉCONOMIQUE DE 100 COMPRIMÉS

Avez-vous des cadeaux à faire...



Ne cherchez pas plus longtemps.
Abonnez vos parents et amis aux
3 grands magazines : *Le Samedi*,
La Revue Populaire et *Le Film*.

REMPLISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Comme M^e Siméon l'avait dit à Joseph Rabirot, le juge de paix reparut à l'hôtel Joramie le lundi matin, à neuf heures, pour faire la levée des scellés.

Le notaire, accompagné de deux de ses clercs et de deux experts, arriva quelques minutes après le juge de paix.

Les héritiers étaient présents. Rabirot très anxieux, les autres de fort joyeuse humeur.

Enfin, on allait en finir.

Le notaire laissa le juge de paix procéder à l'enlèvement des cachets de cire et s'installa avec ses hommes dans le cabinet de M. Joramie.

A dix heures et demie, ayant terminé son opération, le juge de paix se retira après avoir serré la main du notaire.

Alors M^e Siméon fit appeler Joseph Rabirot et les autres, puis tous les serviteurs de M. Joramie, y compris Henri Cordier.

Sur l'ordre du notaire, le fidèle Clément avait fait porter des sièges dans le cabinet, de sorte que tout le monde put s'asseoir.

— Cette fois, je n'en peux plus douter, pensait Rabirot, il y a un testament. Il est capable d'avoir donné la moitié de sa fortune à des étrangers.

L'aimable cousin était pâle et son cœur battait fort.

Les Parizot et les Fourel attendaient tranquillement, le père souriant à sa fille, la femme à son mari.

Le notaire et ses clercs étaient assis devant le grand bureau de bois d'ébène incrusté d'argent, ayant chacun sa serviette devant lui.

Quand tout le monde eut fait silence, le notaire dressa la tête, promena son regard sur l'assemblée et dit, s'adressant au valet de chambre :

— Est-ce vous, monsieur, qui avez les clefs du coffre-fort ?

— Non, monsieur.

— Où sont-elles ?

— Probablement dans la poche de M. Joseph Rabirot.

— Comment, fit le notaire avec surprise, de quel droit monsieur est-il en possession de ces clefs ? Qui les lui a remises ? N'est-ce pas vous, Clément Baudoin, qui en aviez la garde ?

— Oui, monsieur, répondit Clément d'un ton ironique ; mais M. Rabirot me les a demandées d'une telle façon que je n'ai pu les lui refuser.

— Pourtant, c'est ce que vous deviez faire.

— M. Cordier était présent quand la chose s'est passée ; il peut vous dire qu'il n'a pas dépendu de moi qu'il en fût autrement.

— Ah ! fit M. Siméon en regardant le secrétaire.

Si Rabirot avait tenu Clément sous ses pieds il l'aurait écrasé. Un tremblement nerveux le secouait, en dépit des efforts qu'il faisait pour paraître calme.

Si le valet de chambre allait tout dire, comment, lui, héritier expliquerait-il ses violences ?

Heureusement M^e Siméon coupa court à l'incident se contentant d'envelopper le cousin d'un regard singulier et de lui dire sèchement en tendant la main :

— Donnez les clefs, monsieur Joseph Rabirot.

Celui-ci, tout confus sous les regards soupçonneux de ses cousins, tira les clefs de sa poche et les mit dans la main du notaire.

Celui-ci reprit :

— Mesdames et messieurs, c'est pour me conformer à la volonté du défunt que nous allons d'abord ouvrir le coffre-fort, où des livres qui y sont enfermés nous feront connaître immédiatement le chiffre de la fortune de M. Joramie ; c'est également en exécution de la volonté de M. Jora-

mie que je me présente ici aujourd'hui, le douzième jour après son décès.

Le notaire se leva et s'approcha du coffre-fort.

— Ah ! fit-il, il y a un mot à connaître.

Et du regard il interrogea Rabirot.

— Je ne sais pas, répondit hardiment le cousin.

— Oui donc ici connaît ce mot ?

— Moi, répondit le vieux valet de chambre.

— Ah !...

Et ce mot est ?

— Claire... c, l, a, i, r, e.

Joseph Rabirot et Eugène Cordier échangèrent un regard rapide.

En un instant le coffre-fort fut ouvert et l'on put voir sur les tablettes de métal, formant rayons d'énormes liasses de billets de banque, des sacs d'or empilés, des valeurs mobilières entassées.

Les héritiers écarquillaient les yeux. Immobiles, haletants, respirant à peine, ils avaient l'air d'autant de statues de la convoitise basse et cynique.

— Ah ! qu'il était loin déjà le souvenir du bienfaisant cousin Joramie !

Les misérables ne voyaient que l'or et les billets de banque ; ils se sentaient attirés vers ce trésor comme les fauves sont attirés par la chair du voyageur perdu dans le désert.

M^e Siméon ne les perdait pas de vue ; il eut un haussement d'épaules et un sourire de mépris.

Il prit un livre dans le coffre-fort, l'ouvrit sur le bureau et lui.

— Avez-vous pris les chiffres, monsieur ? demanda le notaire à son premier clerc.

— Oui, monsieur.

— Faites l'addition.

Ce ne fut pas long : l'addition donna un total de trente-cinq millions deux cent dix mille francs. Les cousins se regardaient tout ahuris. Les cousines faisaient mine de se pâmer.

Trente-cinq millions !

Ce chiffre flamboyait à leurs yeux. C'était un véritable éblouissement.

Tous répétèrent :

— Trente-cinq millions !

Si grandes qu'eussent été leurs espérances, si brillants qu'eussent été leurs rêves, jamais ils n'avaient été jusque-là. Ils tombaient dans la féerie, dans le fantastique.

Après avoir joui un instant de leur ahurissement, M^e Siméon leur dit :

— Il est à remarquer que M. Joramie, en établissant lui-même le chiffre de sa fortune, a omis, peut-être volontairement, de faire mention de son riche mobilier dont la valeur, après estimation et inventaire, viendra s'ajouter au chiffre que nous avons déjà.

Certes, ajouta-t-il, ayant l'air de s'adresser aux cousins, voilà une superbe fortune, un magnifique héritage.

— Oh ! notre pauvre cousin ! soupira Mme Parizot.

Et elle fit semblant de pleurnicher.

Mlle Anastasie tira son mouchoir et voulut faire croire qu'elle essayait des larmes.

Le notaire ouvrit sa serviette d'où il tira une grande enveloppe dont le cachet de cire blanche avait été rompu par le président de la première chambre du tribunal civil de la Seine.

M. Siméon fit voir le pli à tout le monde, et, sur l'enveloppe, chacun put lire ces mots :

Ceci est mon testament.

Le tonnelier eut un haut-le-corps.

— Ah ben, fit Parizot, en voilà d'une autre !

— Ainsi, il y a un testament, dit Fourel d'une voix étranglée ; pourtant, cousin, vous nous aviez assuré...

— Laissez-moi donc tranquille, riposta Rabirot d'un ton bourru.

Il y avait un testament ; c'était un premier et rude coup porté aux convoitises des héritiers.

Néanmoins, Joseph Rabirot fit bonne contenance ; mais il y a eut au fond de son cœur un accès de rage d'autant plus grand qu'il lui fallait le dissimuler. Mais qu'allait dire ce testament ?

Quelle était la part de sa fortune faite par M. Joramie à ses parents ?

M^e Siméon reprit la parole.

— Messieurs, dit-il, je vous prie de garder le silence, de rester chacun à votre place et d'écouter la lecture que je vais faire du testament olographe de M. Joramie.

M^e Siméon jeta un rapide coup d'oeil sur l'assistance, s'assura que ses lunettes étaient daplomb sur son nez, sortit le testament de son enveloppe et débuta par un chut accentué.

Le silence devint solennel. On aurait entendu courir une mouche sur les vitres des croisées.

— Mesdames et messieurs, reprit le notaire, veuillez écouter avec la plus grande attention. Je commence :

— Allez-y, dit Parizot, qui se renversa sur son fauteuil et mit une de ses jambes à cheval sur l'autre.

— Il n'en finira pas, ce notaire, pensait Fourel, on voit bien qu'on lui paye tant par heure.

Joseph Rabirot, très sanguin, deserrait sa cravate.

VIII

LE TESTAMENT

AUJOURD'HUI vingt-six février mil neuf cent vingt-trois, moi, Abel-Paul Joramie, malade de corps, mais sain d'esprit, et dans toute la plénitude de ma raison et de ma volonté, j'écris mon testament, que M^e Siméon, mon notaire, lira devant tous les intéressés, si faire se peut, le douzième jour après ma mort.

Cousins et cousines, les yeux étincelants, dressèrent la tête, allongeant le cou.

« ARTICLE PREMIER — J'institue pour ma légataire universelle... »

Ici, M^e Siméon s'arrêta pour tousser et rajuster ses lunettes.

Cela dura dix secondes, peut-être ; mais ces dix secondes parurent bien longues aux héritiers.

Le notaire reprit :

« J'institue, pour ma légataire universelle, la nommée Claire Guérin... »

Du côté des parents, il y eut une triple exclamation.



— Claire Guérin ! dit Fourel, n'est-ce que c'est que Claire Guérin ? Où est-elle cette légataire universelle dont nous n'avons jamais entendu parler ?

— Ah ça, fit Parizot, on se moque de nous ici !

— Notre cousin Joramie n'avait plus sa tête à lui quand il a écrit cela, reprit Fourel; nous attaquerons, nous ferons casser ce testament inique.

— Vous ferez ce qu'il vous plaira, répliqua froidement le notaire; en attendant, je vous prie d'écouter.

— Pour entendre des absurdités ?

— C'est une infamie ! prononça Mlle Anastasie, les mains jointes.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit Parizot en se levant; nous n'avons plus qu'à nous en aller; mais on m'a fait perdre mon temps; il faudra qu'on me le paye, mon temps; je réclamerai des dommages et intérêts.

— Vous pouvez vous retirer si cela vous convient, monsieur, répondit le notaire; je vous conseille cependant de rester et d'écouter la teneur du testament, si vous voulez avoir connaissance, dès maintenant, de l'article qui vous concerne tous trois.

— Ah ! il y a un article pour nous ? fit Parizot retombant sur son siège.

Joseph Rabirot ne soufflait mot, il suffoquait.

— Claire Guérin, Claire Guérin ! marmottait la fermière; mais je connais ce nom-là.

Les dernières paroles de M^e Siméon produisirent instantanément leur effet. L'apaisement se fit. Voyant le calme à peu près rétabli, le notaire reprit sa lecture.

« ARTICLE PREMIER. — J'institue pour ma légataire universelle la nommée Claire Guérin, née au village de Bourgoisin, près Bourgneuf (Charente-Inférieure), ou, dans le cas où Claire Guérin n'existerait plus, le fils ou la fille qui pourrait être né d'elle dans le courant de l'année 1878 déclarant que Claire Guérin a été mon amie et reconnaissant que l'enfant qu'elle a mis au monde dans ladite année 1878 est le mien.

— Claire Guérin ! répétait Mme Parizot dans sa pensée; ah ! il faut que je me souviennne !

Le notaire continua :

« Claire Guérin ou ses ayants droit en ligne directe seront recherchés par tous les moyens possible, et, aussitôt retrouvés, mis en possession de tous mes biens, meubles, immeubles, valeurs de toute nature, et sans qu'il puisse y avoir contestation, sauf les dons et legs désignés ci-après, lesquels seront délivrés, dans les deux mois qui suivront mon décès, par les soins de mon exécuteur testamentaire, assisté de M^e Siméon, mon notaire.

« ART. II. — Je lègue à mes bons et fidèles serviteurs la somme de deux cent vingt-huit mille francs à partager entre eux, proportionnellement à leurs années de services près de moi, soit deux mille francs pour chaque année de service.

« Ainsi, Clément Baudoin, mon vieux valet de chambre, à mon service depuis trente-cinq ans, recevra soixante-dix mille francs, tandis que Jules Blomain, le moins ancien de mes domestiques, à mon service depuis quatre ans, n'aura à recevoir que huit mille francs.

« ART. III. — Je lègue à la ville de Paris la somme de deux millions pour les écoles communales des deux sexes.

« ART. IV. — Je lègue à l'Assistance publique :

« 1^o Cinq cent mille francs pour les pauvres.

« 2^o Cinq cent mille francs pour les hôpitaux et hospices.

« 3^o Un million pour l'oeuvre des enfants assistés.

« ART. V. — Je lègue au lycée de Nevers, où j'ai fait mes études, la somme de cent cinquante mille francs pour constituer une rente perpétuelle, qui sera effectuée à trois bourses entières avec trousseaux.

« ART. VI. — Si au bout de dix années de recherches, à partir du jour de ma mort, Claire Guérin ou ses ayants droit en ligne directe n'étaient pas retrouvés, mon héritage, alors, reviendrait à mes petits-cousins : Joseph Rabirot, propriétaire à Paris; Ludovic Fourel, tonnelier à Beaugency; Auguste Parizot, cultivateur, actuellement fermier à la ferme de Grandval (Loir-et-Cher).

« ART. VIII. — Si avant l'expiration des dix années de recherches il est constaté, sans qu'il puisse y avoir de doute à cet égard, que Claire Guérin et l'enfant né d'elle en 1878 sont décédés, celui-ci sans postérité, mes petits-cousins seraient mis immédiatement en possession de mon héritage.

« ART. VIII. — Je nomme M. le comte Gaston de Soleure mon exécuteur testamentaire.

« Paris, 26 février 1923.

« ABEL-PAUL JORAMIE »

M^e Siméon avait lu le testament posément, appuyant sur les chiffres comme pour les faire pénétrer, ainsi que des aiguillons, jusqu'au coeur des cousins.

— Par exemple, voilà un drôle de testament, dit le tonnelier; j'ai bien entendu qu'il est parlé de nous : mais, vraiment, je ne comprends guère : nous ne sommes pas héritiers, nous le sommes... Eh bien, pour moi, tout cela n'est pas clair du tout.

— Notre cousin Joramie, reprit Parizot, a eu, dans le temps, il y a quarante-cinq ou quarante-six ans, une amie. Un péché de jeunesse ! Je vous demande un peu s'il y avait là raison de faire un pareil testament. Il ne sait même pas si cette Claire Guérin ou l'autre est encore en vie. Eh bien, vrai, c'est drôle.

Je suis de l'avis du cousin Fourel, je crois bien que la raison du pauvre homme déménageait... Dame, la vieillesse...

Depuis que le notaire avait achevé la lecture du testament, Mme Parizot était restée pensive, la tête dans ses mains.

Soudain elle se redressa brusquement, et un double éclair sillonna son regard.

— Oui, oui, murmura-t-elle, c'est bien cela : je me rappelle maintenant. Le notaire se rapprocha du bureau et dit :

— Mesdames et messieurs, la séance est levée. Je vais commencer l'inventaire.

Il est bien entendu que si j'avais quelque chose à vous communiquer j'aurais l'honneur de vous écrire. De votre côté, si, par hasard, vous appreniez quelque chose concernant la personne que M. Joramie désigne dans son testament, vous voudriez bien m'en prévenir.

Il ferma le coffre-fort, mit les clefs dans sa poche, puis, suivi de ses clercs et des experts, il descendit dans le grand salon du rez-de-chaussée.

Les domestiques se retirèrent tous ensemble, et il ne resta plus dans le cabinet que les trois cousins, les deux cousines et le secrétaire.

— Je monte dans ma chambre, dit Mme Parizot, je vais préparer notre malle.

Mystérieusement, elle s'approcha de Ludovic Fourel et lui chuchota à l'oreille :

— Je vous attends dans notre chambre avec la cousine...

De Fourel elle passa à Joseph Rabirot en lui dit, également à voix basse :

— Débarrassez-vous vite de ce M. Cordier et venez nous retrouver là-haut dans un instant.

Puis à haute voix, s'adressant à son mari :

— Viens, mon homme, viens; nous partons ce soir. Ah ! j'en ai assez de Paris et de cette maison.

Tous deux sortirent, puis, un instant après, le tonnelier et sa fille.

Rabirot resta seul avec le secrétaire.

— Eh bien, cher monsieur Cordier, dit-il, appuyant sa grosse main sur l'épaule du secrétaire, en voilà une déception... Ah ! pour une veste, c'est une belle veste ! Décidément, il ne faut jamais compter sur la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Ainsi finissent tous les beaux rêves.

Hé, hé ! vous êtes plus heureux que nous, ma foi; vous aurez vos quatre mille francs, puisqu'il y a deux ans que vous êtes ici.

— M. Joramie n'a pensé qu'à ses domestiques, et je ne suis pas...

— Il n'a point fait de distinction, il vous a compris dans le nombre...

Est-ce que cela vous blesse, cher monsieur Cordier ?

— Oh ! nullement.

— Vous aurez vos quatre mille francs.

— Ce n'est pas sûr.

— Il y a une note annexée au testament sur laquelle plusieurs noms sont écrits; je n'ai pu lire que le premier, en tête, celui de Clément Baudoin, mais, pour moi, vous y êtes. Du reste, le notaire saura bien vous le dire...

— Dans tous les cas, monsieur Rabirot, ce ne serait qu'une indemnité; il me semble que je méritais mieux.

— Sans doute, sans doute.

— Monsieur Rabirot, je compte toujours sur votre bonne promesse.

— Certainement, fit Rabirot en se grattant l'oreille; nous reparlerons de cela, cher monsieur Cordier; vous viendrez me voir chez moi, un de ces jours et... nous aviserons. Rien ne presse, n'est-ce pas ? Mes cousins vont partir ce soir; moi, dans une heure, j'aurai décampé. A bientôt, monsieur Cordier, à bientôt ! Au revoir !

Sans attendre la réplique du secrétaire, Rabirot sortit du cabinet et s'empressa de monter à l'étage supérieur.

Henri Cordier resta penaud.

En se conformant aux désirs, aux ordres même de Rabirot, le jeune et ambitieux secrétaire avait cru qu'il se concilierait les bonnes grâces de l'héritier; de plus, il s'était bercé de l'espoir qu'en assistant à ses tentatives de vol il le tiendrait sous sa dépendance.

Et voilà que M. Joseph Rabirot ne se préoccupait pas plus de lui que de n'importe quel passant inconnu.

C'était une déconvenue et en même temps une humiliation.

— Toi, se dit Cordier avec colère, si jamais tu as besoin de moi, je te ferai payer cher ton ingratitude.

Joseph Rabirot trouva les membres de sa famille réunis et l'attendant avec impatience, car Mme Parizot n'avait point voulu parler sans que le cousin Joseph Rabirot fût présent.

— Voyons, dit ce dernier, après avoir soigneusement fermé la porte, pourquoi tant de mystère ? Est-ce qu'il s'agit d'une conspiration ?

— Peut-être bien, cousin.

— Ah !

— Mais approchez-vous et prenez cette chaise tout près de nous; nous devons causer tout bas, car ce que nous allons dire ne doit pas être entendu par d'autres oreilles.

— Alors, le mystère continue ?

— Oui, cousin, et la chose en vaut la peine : d'ailleurs, vous en jugerez.



LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A»

CORRESPONDANCE STRICTEMENT
CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU
Le samedi, de 3 heures à 6 heures

Mme CLAIRE LUCE

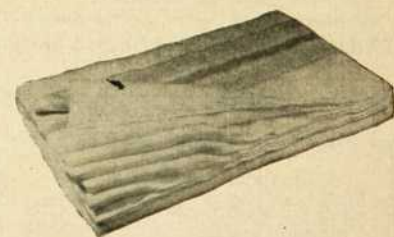
LES PRODUITS SANO ENRG
5920 Ave Durocher

Casler Postal, 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom _____

Votre adresse _____



Tout s'offre comme étrennes au Jour de l'An, les choses les plus frivoles ou passagères comme les plus pratiques et durables. Que diriez-vous, par exemple, d'une belle couverture de laine ? Un pareil cadeau fera la joie de toutes celles qui le recevront. Choisissez de préférence les couvertures de laine Porritts & Spencer.

Souffrez-vous d'Indigestion ?



Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de coeur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas ? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour \$1.00 ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.

5920, Avenue Durocher
Montréal, P. Q.

Heures de bureau :

Le samedi, de 3 heures à 6 heures p.m.
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

Coupon d'abonnement

LES TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée,
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Rabiot s'assit, le groupe se resserra encore et tous les yeux se fixèrent sur le visage de la fermière.

Ainsi groupés, les cousins et cousines ressemblaient assez à des malfaiteurs qui complotent une mauvaise action ou à des conspirateurs vulgaires qui attendent un mot d'ordre.

— D'abord, dit Mme Parizot, il faut que vous sachiez qu'il y a chez nous, à la ferme de Grandval, une femme étrange, vieille, dont les cheveux grisonnent, mais qui, à en juger par ce qu'elle est encore, a dû être une très belle fille dans sa jeunesse.

— Ah ! tu veux parler de Beau-Soupir, fit le fermier.

— Cette femme s'appelle Beau-Soupir ? Un drôle de nom, dit Fourrel.

— Laissez donc parler la cousine, grogna Rabiot.

— Vous comprenez bien que Beau-Soupir n'est pas son vrai nom, reprit Mme Parizot : c'est un sobriquet qu'on lui a donné quand elle est entrée à la ferme, il y a de cela longtemps. Elle était jeune alors, guère plus de vingt ans, et maintenant elle a passé la soixantaine. Il paraît qu'en ce temps-là, à tout bout de champ, elle poussait de gros soupis, — un chagrin, sans doute, — et comme elle ne voulait dire à personne ni qui elle était, ni d'où elle venait, ni même son nom, pour en finir on l'appela Beau-Soupir. Le sobriquet lui est si bien resté qu'on ne l'appelle jamais autrement à Grandval et qu'elle n'est connue que sous ce nom dans le pays.

Les cousins écoutaient de leur mieux, mais en se demandant à quoi tendaient tous ses détails.

Seul, Rabiot sentait que la communication de la cousine Parizot avait une grande importance.

Aussi, quand Mlle Anastasie crut devoir dire avec impatience :

— Mais qu'est-ce que cela nous fait, à nous ?

Il l'arrêta du geste et dit à la fermière :

— Continuez, cousine Gervaise.

— Ah ! ça vous intéresse ?

— Beaucoup. Allez !

La fermière poursuivit :

— Nous l'avons trouvée à la ferme quand nous y sommes entrés, il y a six ans ; elle n'avait pas voulu s'en aller, comme les autres domestiques, avec les fermiers d'avant nous, ses maîtres, afin de chercher à se louer ailleurs.

Il y a des gens qui, comme le chat, s'attachent moins à leur maître qu'à la maison où ils sont habitués.

— Madame, me dit-elle, vous êtes la nouvelle fermière ; je suis ici depuis de longues années, j'y suis entrée jeune et j'y ai vieilli ; c'est vous dire que je connais la ferme et l'ouvrage qu'il y a à faire. Je n'aime pas le changement et je me plais à Grandval ; voulez-vous me garder comme servante ?

— On n'a jamais trop de bons bras dans une ferme, répondis-je, et si vos conditions me conviennent...

— Oh ! je ne suis pas bien exigeante : vous me laisserez ma petite chambre, vous me donnerez la nourriture et, quand j'en aurai besoin, vous m'achèterez des effets, du linge. Je ne demande pas de gages, je n'ai nul besoin d'argent.

A vrai dire, je fus très surprise.

— C'est bien, lui dis-je, je vous garde ; si je suis contente de vous, vous resterez à la ferme tout le temps que vous voudrez.

Elle me remercia presque en pleurant.

Alors je l'interrogeai.

— Quel âge avez-vous ?

— Je ne saurais vous le dire au juste, mais je crois avoir plus de cinquante ans.

— Avez-vous été mariée ?

— Non.

— Comment vous appelez-vous ?

— J'ai oublié mon nom. A Ninville et aux alentours tout le monde m'appelle Beau-Soupir.

— Etes-vous de Loir-et-Cher ?

— Je ne sais pas.

Je lui fis encore d'autres questions, mais je n'appris rien de plus. C'était un parti pris, et je vis très bien qu'il y avait quelque mystère dans sa vie, et qu'elle ne voulait point dire qui elle était.

Rabiot, qui s'était d'abord intéressé au récit de Mme Parizot, commençait à donner des marques d'impatience.

Il allait prendre, la parole quand Parizot se crut obligé de donner son opinion.

— Quand Gervaise me raconta, le soir, que la servante restait avec nous et ne demandait pas de gages, dit-il, je me sentis en défiance. Bien sûr, pensai-je, cette femme ne nous rendra aucun service, ce sera une bouche inutile. Gervaise aurait mieux fait de lui dire tout de suite de faire son paquet. Mais nous verrons cela.

Au bout de huit jours, j'avais complètement changé d'avis au sujet de Beau-Soupir. Ma femme avait eu la chance de trouver, presque pour rien, une servante qui n'a peut-être pas sa pareille. Toujours levée la première, allant, venant, l'oeil à tout, faisant le ménage, soignant les bêtes, c'était un cheval à la besogne.

— Une servante modèle, dit aigrement Anastasie, que tout éloges décerné à une femme avait le don d'exaspérer.

— Comme vous le dites, cousine, fit Parizot.

— Je me disais ; une si belle ardeur se passera. Mais point du tout : l'activité, le travail, c'est dans les habitudes de Beau-Soupir. Elle ne peut rester un instant sans rien faire ; il faut qu'elle aille. Au champ comme à la maison, elle abat l'ouvrage ainsi qu'un homme.

Mme Parizot fit un signe à son mari, qui se tut, en époux bien élevé, et elle reprit en ces termes :

— Toute vieille qu'elle est, elle est forte et surtout courageuse, et, comme vient de vous le dire Parizot, elle est bonne à tout et ne recule devant rien.

Très adroite de ses mains, maniant l'aiguille comme une vraie couturière, c'est elle qui raccommode et reprise tout le linge de la ferme, les chaussettes, les culottes, lave, repasse, fait mes robes, les siennes et celles de de notre autre servante.

— Tout cela est fort bien, dit Rabiot ; mais enfin ou voulez-vous en venir ? Concluez.

— Ne vous impatientez pas, cousin Rabiot : laissez-moi finir.

— Oui, c'est cela, cousine, finissez.

— Par exemple, continua la fermière, il ne faut pas parler à Beau-Soupir de son passé. D'ailleurs, quoi qu'on puisse lui dire ou lui demander, elle ne répond pas. Elle est quelquefois pendant des quinze jours sans qu'on entende une parole sortir de sa bouche. Avec cela elle a des allures bizarres, fuit les étrangers, ne prend part à aucun plaisir, n'est ni bien ni mal avec personne, à l'exception de la jeune servante que nous avons depuis deux ans et qu'elle a prise en amitié.

Tout le monde croit qu'elle a le cerveau un peu fêlé ; elle en a l'air ; mais elle n'est ni idiote ni folle. C'est un genre qu'elle s'est donné. Elle veut paraître étrange. Elle y réussit.

Un vieux berger du pays, qui l'a connue lors de son entrée à la ferme, m'a dit qu'il l'avait toujours vue ainsi ; que même, dans les premières années, elle ne parlait jamais, de sorte que beaucoup de gens la croyaient muette.

— Cousine, interrompit le tonnelier, votre histoire peut être fort intéressante, mais à quel propos nous racontez-vous cela ?

— Au fait, c'est vrai, dit Parizot, à quel propos ? Qu'est-ce que ça fait aux cousins et à la cousine que Beau-Soupir soit comme ci ou comme ça ? Je ne comprends pas.

— Ni moi, mon cousin, appuya Mlle Anastasie d'un ton langoureux.

— Voyons, cousine, dit Joseph Rabiot, nous voilà édifiés sur le compte de votre vieille servante Beau-Soupir ; dites-nous donc maintenant où vous voulez en venir.

— Ainsi, vous ne devinez pas ?

— Que diable voulez-vous que nous devinions ?

— Cette vieille femme qui a été très jolie, qui cache son nom, son passé mystérieux, ne dit à personne qui elle est, où elle est née...

— Eh bien ?

— Cousin Rabiot, je vous croyais plus perspicace.

— Ah ça ! cousine Gervaise, voudriez-vous nous faire croire que votre servante...

— Achevez, cousin.

— Que votre servante est l'ancienne amie du cousin Joramie, cette Claire Guérin dont il a fait sa légataire universelle ?

— Nous y voilà !

— Inouï, épatant ! exclama le tonnelier, se tenant à quatre pour ne pas pouffer de rire.

— Femme, tu es folle ! dit Parizot d'un ton superbe.

Joseph Rabiot haussait les épaules. La dévote avait pris son attitude penchée et fermait béatement les yeux.

Mme Parizot reprit :

— Eh bien, oui, comme vous le dites, cousin Fourrel, c'est inouï, incroyable ; mais je ne suis pas folle, comme le dit Parizot ; et vous n'avez pas à hausser les épaules, cousin Rabiot ; l'héritière de M. Joramie est notre servante, la vieille Beau-Soupir n'est autre que Claire Guérin.

Malgré cette affirmation, les trois hommes restaient fort incrédules.

IX

CONCILIABULE

TOUT LE MONDE gardait le silence. Rabiot était subitement devenu sérieux.

Le coude sur les genoux et la tête dans sa main, il méditait.

Parizot, un doigt sur sa bouche, regardait le tonnelier comme pour lui recommander de ne pas troubler les méditations de celui qu'ils considéraient tous comme une forte tête, c'est-à-dire le plus capable de tirer parti d'une situation.

Mlle Anastasie semblait plongée dans le recueillement.

Quant à Gervaise, sa physionomie avait un petit air de triomphe qu'elle ne prenait pas la peine de dissimuler.

Enfin, Joseph Rabiot reprit la parole.

— Si la chose est, cousine, dit-il, il faut reconnaître qu'en cette circonstance le hasard a été un grand maître. Mais il serait bon, avant tout, de savoir sur qui, sur quoi vous basez votre affirmation.

— Oui, oui, voilà ce qu'il faut savoir, appuya Fourrel.

— Je vais vous le dire : Un jour, peu de temps après notre entrée à la ferme, en nettoyant un placard, je trouvai sur la planche du haut un tas de vieux papiers jaunés, sales de poussière et de toiles d'araignées, oubliés là depuis plus de trente ans, peut-être.

Je jetai le tout au feu sauf un petit livre, une espèce de carnet que je retrouverai certainement dans quel-

que coin, car je me souviens que je l'ai conservé.

Sur ce petit livre, la fermière tenait un compte de ses petites dépenses personnelles : Achat d'une broche en or, payé pour un mantelet, peigne en écaillé, dépensé pour un voyage à la ville, etc., etc.

Cela m'amusa un instant de feuilleter le carnet. Sur une des pages, je lus ceci écrit de la main de la fermière.

« Claire Guérin, âgée de vingt et un ans, est entrée chez nous le... »

Je ne me rappelle pas la date inscrite sur le petit livre.

On avait écouté avec un redoublement d'attention.

Tous les fronts se redressèrent. Toutes les figures rayonnèrent.

— Oh ! oh ! fit Rabiot dont les yeux pétillèrent, voilà qui devient sérieux.

— Tout à fait sérieux, amplifia le tonnelier.

Parizot était muet de stupéfaction.

— Mais, cousine Gervaise, reprit Rabiot, c'est par là qu'il fallait commencer, dit Fourrel.

— Mais oui, mais oui, approuva le fermier.

— Parizot, tais-toi, dit Gervaise.

Mlle Anastasie, en extase, avait l'air d'écouter la voix des anges.

La fermière poursuivit :

— Le jour même ou le lendemain je dis à Beau-Soupir :

« Vous m'avez dit avoir oublié votre vrai nom : mais ne vous appelleriez-vous par Claire Guérin ? »

Elle me regarda fixement, secoua la tête et continua son travail tranquillement.

Assurément elle tenait à ne pas se faire connaître.

— Peut-être aussi n'est-elle pas Claire Guérin, opina Rabiot. Il n'y a pas eu qu'une servante à la ferme de Grandval.

— C'est vrai ; mais je serai facilement fixée sur ce point : le vieux berger dont je vous ai parlé a une excellente mémoire et, à un mois près, il se rappellera l'époque où Beau-Soupir est entrée à la ferme.

— Quoi qu'il en soit, il est certain, d'après ce que vous venez de nous dire, que la demoiselle Claire Guérin a demeuré à la ferme de Grandval.

— Je ne pensais plus à la découverte que j'avais faite, par hasard ; le chose m'intéressait médiocrement alors, et j'avais complètement oublié le nom de Claire Guérin lorsque le notaire me le remit en mémoire en lisant le testament.

Jugez de ma surprise. D'abord je ne pensai point au petit livre de la fermière ; ce ne fut qu'après un bon moment, et quand j'eus interrogé mes souvenirs, que la mémoire me revint tout à fait.

Si, comme j'en suis convaincue, moi, Beau-Soupir n'est autre que Claire Guérin, la légataire universelle, convenez que la chose est drôle.

— Très drôle, cousine, dit Fourrel.

— Drôle, drôle ! murmura Joseph Rabiot en faisant une grimace énigmatique.

— Hein, vous ne trouvez pas que c'est drôle ? fit Fourrel.

— Singulier plutôt.

— Oh ! drôle, singulier, pour moi c'est la même chose.

— Si vous voulez, cousin ; mais laissez-moi réfléchir un peu.

— Vous ne faites que cela, cousin Rabiot.

— Vous, c'est le contraire, riposta la fermière ; tournez donc votre langue sept fois avant de parler.

— Ma femme a raison, cousin Fourrel.

Rabiot, le front plissé, réfléchissait profondément.

Au bout d'un instant il laissa tomber de ses lèvres ces mots peu prometteurs :

— Hum, hum, faudra voir !

— Qu'est-ce qu'il faudra voir, cousin ? demanda Mme Parizot.

— Je vous dirai cela quand le moment sera venu. Jusqu'à présent nous nous trouvons en face d'une hypothèse seulement ; or, il nous faut une certitude.

— Enfin, vous ne voulez pas croire...

— Je ne dis pas cela.

— Vous n'avez pas confiance en moi.

— Si, cousine, si ; mais nous devons être sûrs. On ne se jette pas en pleine mer, dans une barque, sans savoir où l'on va. Votre premier soin, en arrivant à votre ferme, sera d'éclaircir cette affaire. Surtout, de la prudence, beaucoup de prudence.

— Là-dessus, cousin Rabiot, vous pouvez être tranquille.

— Il ne faut rien dire ni rien faire qui puisse nous gêner plus tard, car si votre servante est réellement Claire Guérin, nous n'aurons pas à rester les bras croisés. Je ne vous dis pas ce que nous ferons, je ne le sais pas encore ; mais nous devons être les maîtres de la situation.

Les millions de M. Joramie ne sont pas perdus pour nous ; nous serions des imbéciles si nous ne faisons rien pour mettre la main sur l'héritage. Allons donc, est-ce qu'on doit jamais jeter le manche après la cognée ?

Il ne faut pas que nous songions à attaquer le testament ; ce serait la pire des sottises, car nous en serions pour nos frais. Nous aurons mieux à faire, je crois. L'héritage de notre cousin Joramie mérite bien qu'on se donne un peu de mal pour qu'il n'aille point je ne sais où : n'est-ce pas votre avis ?

— Certainement.

— Donc, il n'y a pas à s'endormir, mais à se tenir prêts à profiter des circonstances qui se présenteront. Il nous faut les millions et nous les aurons.

Tous écoutaient Rabiot attentive, avec une sorte d'admiration, comme s'il eût été un oracle et les visages bilieux exprimaient tour à tour la convoitise, la vénalité, l'espoir et le doute.

« Il nous faut les millions, et nous les aurons ! »

Ces mots, prononcés par Rabiot, avaient fait tressaillir les cousins et les cousines.

— Oui, oui, il nous faut les millions, grommela Parizot.

— Et nous les aurons, dit la fermière.

— Coûte que coûte, ajouta le tonnelier.

— Que le ciel nous aide ! marmotta dévotement Anastasie.

— Calculons, continua le superbe cousin : la fortune de Joramie se monte à trente-cinq millions ; il faut d'abord en déduire ce qu'il a donné à tort et à travers par son testament. Disons cinq millions. Quand les domaines, l'enregistrement, le notaire, ceux-ci et ceux-là, enfin toute la clique à papiers timbrés aura mis la main dans le sac, il y aura bien encore cinq ou six millions en moins. Dame, vous savez, nous ne sommes que des petits-cousins ; on paye à l'enregistrement suivant le degré de parenté.

— C'est un vol qu'on fait aux héritiers, c'est une infamie ! s'écria Parizot ; n'est-ce pas, ma femme ?

— Oui, cousin, vous avez raison et je proteste, dit Fourrel.

— Et après ? répliqua Rabiot en haussant les épaules. Le fisc se moque pas mal qu'on proteste ou non.

— Mais...

— Mais taisez-vous donc, cousin Fourrel, vous nous faites perdre un

temps précieux. Continuez, cousin Rabiot, nous vous écoutons.

— Qui de trente-cinq paye onze, reste vingt-quatre. C'est donc, les immeubles, compris, vingt-quatre beaux millions que nous aurons à partager, soit chacun huit millions.

— Tout juste, cousin, tout juste, dit Parizot.

— Le cousin Joseph Rabot cause très bien, fit le tonnelier, on peut dire qu'il parle d'or : mais voilà, le testament est là et...

— Quoi !

— Nous ne sommes pas absolument déshérités, mais c'est tout comme.

— Sans doute le testament est là, reprit Rabiot ; mais vous savez ce qu'il dit, puisque comme moi vous en avez entendu la lecture. Nous sommes héritiers si, au bout de dix années, Claire Guérin n'a pas été retrouvée.

— Oui, si elle n'est pas retrouvée ; seulement, d'après ce que vient de nous dire la cousine Gervaise...

— Eh ! quand même la vieille servante serait Claire Guérin, elle a le temps de mourir avant que l'exécuteur testamentaire et le notaire songent à l'aller chercher à la ferme de Grandval.

— D'ici dix ans, cousin, nous avons le temps, nous aussi, de tourner de l'oeil.

— Le testament dit encore qu'au cas où l'on aurait la certitude du décès de la légataire universelle, nous serions mis immédiatement en possession de l'héritage.

— Seulement, dit Parizot, si Beau-Soupir est Claire Guérin, elle ne songe pas du tout à s'en aller dans l'autre monde.

Joseph Rabiot jeta autour de lui un coup d'oeil rapide, puis d'une voix sourde :

— On peut l'y aider, murmura-t-il.

Ces terribles paroles furent comprises, car pendant un instant tous restèrent silencieux, se regardant.

Aucun ne protesta, même intérieurement.

La convoitise les dominait tellement que, sans éveiller au fond de leur conscience le moindre scrupule, la pensée d'un crime leur était venue à tous.

Rabiot comprit bien vite qu'il n'avait pas d'opposition sérieuse à redouter.

Baissant de plus en plus la voix, il reprit :

— Le testament est contre nous, eh bien, il faut nous arranger de façon à le faire tourner en notre faveur. Mais songez-y donc, il s'agit de vingt-quatre millions, huit millions pour chacun de nous. Nous laisser frustrer, jamais ! Est-ce que nous connaissons Claire Guérin, nous ? Si elle nous gêne, tant pis pour elle !

Et il eut un geste farouche.

Fourrel, agité, se tapotait le menton.

Gervaise n'était pas précisément effrayée par l'idée du crime, mais elle songeait aux conséquences qu'il pouvait avoir ; et puis elle voulait montrer un semblant de scrupule.

— Je sais bien, dit-elle, que ce serait dur de nous voir enlever cette merveilleuse fortune, et, comme le dit le cousin Rabiot, nous ne devons pas nous tenir les bras croisés. Claire Guérin, — toujours si c'est Beau-soupir, — ne songe nullement à devenir riche, elle n'aime pas l'argent, et la preuve en est que, servante, elle ne demande pas de gages. Elle est héritière, mais nous pourrions l'obliger à renoncer à l'héritage.

— Non, non, pas de ça, répliqua vivement Rabiot ; il y a l'exécuteur testamentaire et le notaire, et même dans le cas où la femme renoncerait, — ce qui n'est pas sûr du tout, — il



Paresse du Foie

Teint blême, biliosité, indigestion, irritabilité, résultent de l'action paresseuse du foie. Vous pouvez stimuler cet organe avec les Pilules du Dr. Chase pour les Reins et le Foie. Elles vous remettront vite sur pied, en vous procurant bonne digestion, teint clair et joyeux entrain.

Les Pilules du Dr. Chase Pour les Reins et le Foie

NE NÉGLIGEZ PAS DYSPEPSIE

INDIGESTION—ACIDITÉ
BRÛLEMENTS D'ESTOMAC
ET AUTRES TROUBLES DIGESTIFS

Prenez

POUDRE OUMENTHES DIGESTIVES

di-so-ma

Avez-vous des cadeaux à faire...



Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : **Le Samedi**, **La Revue Populaire** et **Le Film**.

REMPLISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Une initiative d'une grande portée sociale

Nous apprenons que la compagnie Johns-Manville vient de prendre une initiative, qui a une grande portée sociale. Elle montre, en effet, un réel souci du bien-être de ses employés.

La compagnie Canadian Johns-Manville a entrepris de faciliter à ses employés travaillant à l'heure l'achat de polices d'assurance-maladie et d'assurance-accident. On sait que tous les employés sont protégés durant le travail par la loi qu'administre la Commission des Accidents du Travail. De plus, la Compagnie met à la disposition de tous ses employés l'assurance-vie en groupe qui leur donnera la protection indispensable en dehors de leurs heures de travail.

C'est là un mouvement très intéressant en ce qu'il assure aux familles des employés de Johns-Manville et la sécurité et un meilleur confort. Par l'assurance-groupe, les employés pourront ainsi s'assurer à des taux beaucoup plus bas que s'ils le faisaient individuellement.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353, Place d'Armes
Montréal, P.Q.

Oi-Inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____



coupon d'abonnement

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou
\$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis :
\$1.75 pour 1 an ou \$2.50
pour 2 ans) d'abonnement à
La Revue Populaire.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Lr's.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

ya mille à parier que les autres n'accepteraient point. Croyez-moi, non seulement il ne faut pas instruire Claire Guérin de ce qui se passe, mais l'empêcher, au contraire, par tous les moyens possibles, de connaître sa qualité d'héritière. Nous ne pouvons être maîtres de la situation qu'à cette condition.

— C'est absolument mon avis, dit Fourrel, et nous serions bien niais de ne pas mettre toutes les chances de notre côté.

— D'ailleurs, ajouta Anastasie, nous ne faisons que défendre notre bien; car, enfin, nous sommes les héritiers légitimes.

Rabiot reprit :

— Le soin que Claire Guérin a mis à se cacher, à s'entourer de mystère, nous sert en cette circonstance; gardons-nous bien de laisser l'attention s'arrêter sur elle. On va la chercher activement, il y aura certainement des annonces dans les journaux. Votre servante sait-elle lire ?

— Oui.

— Eh bien, il faut éviter avec soin qu'un journal ne tombe entre ses mains, et recevoir avec une extrême prudence toute personne étrangère qui pourrait se présenter à la ferme sous un prétexte quelconque. Me comprenez-vous ?

— Oui, cousin.

— Il faut que Claire Guérin ignore tout, et que, quoi qu'on fasse, on ne puisse pas la retrouver.

Un silence significatif prouva au misérable Rabiot que ses dignes parents avaient parfaitement compris.

— Tout cela est très bien, dit le tonnelier de Beaugency; mais il n'est pas parlé seulement de Claire Guérin dans le testament. Le cousin Rabiot a l'air d'avoir oublié l'enfant de Claire.

C'est bien de s'occuper de Claire Guérin, de l'empêcher de rien savoir et de s'arranger de façon à ce qu'on ne puisse la retrouver; mais il y a l'enfant que Joramie reconnaît pour le sien. Où est-il ? Nous ne le savons pas. On peut le retrouver, lui.

— S'il existe, fit Rabiot.

— Sans doute, s'il existe.

Mais rien ne prouve qu'il n'a pas vécu.

— Comme rien ne prouve le contraire.

— C'est vrai, cousin Rabiot, mais nous n'en sommes pas moins joliment embarrassés.

— A mon avis, répliqua Rabiot, l'enfant est mort au moment de sa naissance ou un peu plus tard; autrement comment expliquer que, depuis quarante-cinq ans, on n'ait pas entendu parler de lui, et que notre cousin Joramie lui-même ait eu à se poser cette question : Existe-t-il ?

Ce raisonnement n'était pas dépourvu de vraisemblance, et les héritiers l'acceptèrent d'autant plus volontiers que l'hypothèse était conforme à leurs désirs.

Gervaise appuya l'opinion de son cousin par un argument tout de sentiment, mais qui avait sa valeur.

— Et Claire Guérin, la mère, dit-elle, comprenez-vous qu'elle ait pu vivre aussi tranquillement à la ferme de Grandval, si elle avait eu son enfant quelque part ?

— Une mère doit toujours penser à son enfant, murmura Anastasie d'un ton langoureux. Ah ! si j'avais été mère !...

— Je crois, moi aussi, que le cousin Rabiot a raison, dit Fourrel; l'enfant est mort.

— Assurément, reprit Rabiot, je ne peux pas affirmer qu'il n'existe plus, mais il y a plus d'une raison de le supposer.

Dans tous les cas, si l'exécuteur testamentaire cherche et fait chercher, nous chercherons aussi.

Résumons : la chose principale, la plus importante pour le moment, est de savoir si la servante Beau-Soupir est ou n'est pas Claire Guérin. Ça, cousine Gervaise, c'est votre affaire.

— Je m'en charge.

— Une fois fixée sur ce point, si vous avez l'héritière pour servante, il faudra la traiter avec douceur, la cajoler, l'amadouer, afin de conquérir son amitié.

— Nous sommes tout à fait bien ensemble.

— Tant mieux, votre rôle en sera plus facile. Il faudra donc vous familiariser avec elle et manoeuvrer de façon à obtenir d'elle ce que nous avons intérêt à savoir.

L'amitié attire la confiance.

Si Claire Guérin vous donne sincèrement son amitié, elle n'aura plus rien de caché pour vous.

Il arrive toujours un moment où la femme, quelle qu'elle soit, éprouve le besoin de s'épancher.

Vous serez pour Claire Guérin, ce qui lui a manqué jusqu'à ce jour, une confidente.

Enfin, vous comprenez, il faut qu'elle vous dise ce que nous avons besoin de connaître.

— Ce sera bien difficile, cousin Rabiot.

— Qui sait ?

— Dans tous les cas, j'essayerai.

— Vous réussirez, j'en suis certain; vous êtes intelligente, adroite, rusée...

Je vous connais assez, cousine Gervaise, pour ne point douter du succès.

Mme Parizot crut devoir baisser les yeux modestement.

— Décidément, cousin Rabiot, vous êtes un malin, dit le fermier; on voit bien que vous êtes devenu un homme de la ville.

— On est ce qu'on est, répondit Rabiot.

Mais le temps passe et voici bientôt une heure que nous sommes ensemble.

Il va falloir nous séparer.

— Quand nous reverrons-nous ? demanda Parizot.

— Le plus tôt possible.

— Vous viendrez à Grandval ?

— Dès que ma présence y pourra être nécessaire.

— On vous attendra, cousin.

— Il est bien entendu que nous nous unissons tous pour défendre nos intérêts communs ?

— Oui, oui, oui.

— Par tous les moyens possibles ?

— Naturellement.

— Quels qu'ils soient ?

Les cousins et les cousines baisèrent la tête en signe d'acquiescement.

— J'ai une proposition à faire, dit Fourrel.

— Voyons.

— C'est que nous reconnaissons notre cousin Joseph Rabiot comme chef de la famille.

— Bravo ! approuvé !

— Et c'est le cousin Rabiot, continua Fourrel, qui aura la haute main dans nos affaires; il dirigera, ordonnera, et nous lui obéirons.

— Oui.

— Soit, dit Rabiot avec une certaine importance, j'accepte le mandat de confiance que vous me donnez. Maintenant, touchez là, c'est un pacte que nous signons ensemble.

Les cousins et les cousines aussi mirent leur main dans celle de Rabiot.

Une heure après, les parents de M. Joramie avaient tous quitté l'hôtel de l'avenue de Wagram.

— Bon voyage ! murmura Clément Baudoin en voyant la grille se refermer derrière eux.

C'était, en effet, un pacte que les parents de M. Joramie venaient de conclure, un pacte odieux, criminel, un pacte de meurtre !

Les complices ne devaient se laisser arrêter par rien. Si l'un d'eux venait à faiblir, Rabiot serait là pour lui faire comprendre qu'il était trop tard.

— Ah ! ah ! mes chers cousins, se disait le misérable en prenant le chemin de sa demeure, vous m'avez nommé votre chef; c'est parfait et je vous remercie... Maintenant, quoi que je veuille, vous m'obéirez, je vous le jure !...

Et il ajoutait :

— Comme chef de l'entreprise, j'entends avoir la grosse part du gâteau !

X

SCÈNES D'ATELIER

LE COMTE DE SOLEURE avait donné à son gendre, le peintre Georges Ramel, l'aile droite de son hôtel de la rue Saint-Dominique pour y installer ses ateliers.

Nous disons ses ateliers, parce que, faisant suite à la vaste salle où travaillaient les élèves, le maître avait son atelier particulier où, dans le silence, le repos de l'esprit et de la pensée, il peignait seul et souvent en présence de sa jeune femme, qui aimait à lui tenir compagnie, quand l'entrée de l'atelier ne lui était pas interdite par la pose des modèles.

Lucien Morel seul était autorisé à pénétrer dans l'atelier du maître sans y être appelé.

Mais Lucien était l'ami de Georges Ramel en même temps que son élève.

Du reste, les élèves du jeune maître n'étaient pas nombreux : dix en comptant Lucien Morel.

Certes, les demandes ne manquaient point, pas plus que le vif désir, chez les postulants, d'avoir Georges Ramel pour maître. Mais Georges était difficile, il ne voulait avoir que des élèves de choix, et il les choisissait avec un soin particulier.

Il était parvenu ainsi à former un groupe de jeunes gens de dix-sept à vingt-quatre ans, de bonne compagnie, intelligents, ayant l'ardeur du travail, aimant les arts pour eux-mêmes.

Ils étaient disciplinés, avaient l'esprit d'égalité, de solidarité. Entre eux, parfait accord. Point de sottise vanité, de faux amour-propre, de jalousie mesquine, de l'émulation et le vif désir de bien faire afin de contenter le maître.

Georges Ramel voulait cela.

Il avait d'autant plus d'autorité sur ses élèves, qu'il était bon, juste, ni fier, ni trop familier, et excellent professeur. Ces jeunes gens, d'ailleurs, savaient que travailler sous les yeux du jeune maître était une faveur très enviée. Ajoutons que Georges Ramel, devenu riche par suite de son mariage avec la fille unique du comte de Soleure, ne se faisait point payer par ses élèves.

Un matin, après avoir examiné le travail des élèves et donné à chacun les conseils nécessaires, Georges Ramel était sorti, disant qu'il ne rentrerait probablement pas avant trois heures de l'après-midi.

Le maître parti, les élèves s'étaient remis au travail.

Tout à coup, une réflexion drôle de l'un d'eux vint troubler le silence qui régnait dans l'atelier.

Toutes les têtes se dressaient.

On se mit à rire, et brosses, crayons ou fusains restèrent au repos.

Le maître n'étant pas là, on pouvait bien s'amuser un peu.

A ce moment, une main peu hardie frappa deux petits coups à la porte de l'atelier.

— Tiens, une visite, dit un élève, coupant son éclat de rire.

Un autre, prenant un air très grave, ce qui augmenta l'hilarité de ses

camarades, marcha vers la porte et l'ouvrit.

Une jeune fille pauvrement, mais proprement vêtue, parut sur le seuil. Elle ne paraissait pas avoir plus de dix-sept ans et elle était admirablement jolie. Traits fins, délicats, d'une régularité parfaite. Front large, légèrement bombé, couronné de magnifiques cheveux châtain foncé. Sourcils bien marqués. Nez droit, d'un charmant modelé. Oreilles petites, délicieusement bordées. Bouche moyenne, lèvres vermeilles, dents superbes.

Ses grands yeux bien fendus, d'un bleu sombre, velouté, avec de longs cils, avaient une expression de douceur exquise.

Le regard était triste, langoureux ou plutôt rêveur, mais profond et clair.

Le teint était pâle et accusait, comme les joues un peu creuses et l'ensemble de la physionomie, les privations, l'inquiétude, la souffrance.

Plutôt grande que petite, souple, se tenant droite sans raideur, portant bien sa tête, il y avait dans tous ses mouvements de l'aisance, une grâce parfaite.

Son attitude était humble, modeste, timide, embarrassée. Elle était tremblante, la pauvre, et son cœur devait battre bien fort.

Les élèves furent frappés de son éclatante beauté, mais ne remarquèrent point, tout d'abord, son embarras, son air triste, l'expression douloureuse de sa physionomie.

— Encore une qui vient se proposer pour modèle, dit l'un d'eux; si cela continue... Deux hier et déjà une ce matin. Diable, diable! Mais c'est qu'elle est jolie, celle-ci...

— Ravissante.

— Une merveille.

— La tête, le corps, elle a tout. Vraiment, on l'aimerait mieux pour autre chose que pour modèle.

Ces messieurs venaient de rire, de plaisanter et ne demandaient qu'à se laisser aller à leur joyeuse humeur.

Celui qui venait d'ouvrir la porte, se donnant un air grotesque, s'inclina profondément devant la jeune fille, comme il l'eût fait pour une duchesse, et dit :

— Soyez la bienvenue, madame; vous voyez des jeunes gens enchantés de vous recevoir avec tous les honneurs dus à votre beauté de princesse.

LA CIRE PEUT SERVIR A PLUS DE 100 USAGES

En pâte ou en liquide, la cire s'emploie aujourd'hui à de nombreux usages, plus d'une centaine. Grâce à l'obligance des fabricants de la cire Johnson, nous vous indiquons ici quelques-uns des objets que vous auriez avantage à recouvrir de cire pour les protéger contre la poussière, l'humidité, l'usure :

Automobiles	Tous objets en cuir
Bicyclettes	Linoléums
Embarcations	Pianos
Bibliothèques	Abat-jour
Appui-livres	Encadrements
Appareils en cuivre	Radios
Armoires	Réfrigérateurs
Tables à cartes	Bottes de ski
Coffrets	Machines à coudre
Chaises	Skis
Jouets	Toboggans
Buffets	Trainaux
Pupitres	Raquettes
Tables	Boiseries
Cannes à pêche	Téléphones
Parquets	Cadres de porte
Bâtons de golf	Lessiveuses
Fusils	Tuiles
Etc., etc.	

Ces paroles furent le signal d'un nouvel accès de rire, qui acheva de troubler la jeune fille.

Son front se couvrit d'une vive rougeur pendant que s'effaçait le carmin de ses lèvres.

Lui faisant face, les élèves s'étaient groupés au milieu de l'atelier.

— Approchez-vous, mademoiselle, dit l'un, et ne craignez pas de tomber au milieu de lous affamés.

— Bien qu'on puisse avoir le vif désir de vous croquer, ajouta un autre.

— Oh! sur le papier, mademoiselle, sur le papier.

Et ils riaient, les jeunes fous.

— Allons, reprit un des anciens, ne soyez pas peureuse; vous devez savoir que, quand on entre dans un atelier de peinture, on laisse la peur à la porte.

— Voyons, belle enfant, dites-nous ce que vous voulez : est-ce un mari que vous venez chercher ici? Eh bien, nous sommes tous à marier; voyez, regardez, faites votre choix.

— Mademoiselle, prenez-moi, j'ai le cœur tendre.

— Non, non, pas lui, il est trop jeune; moi, c'est différent, j'ai vingt-quatre ans, et j'ai fait mon service militaire.

La jeune fille, tout interdite, n'avait pas prononcé un mot.

Confuse, honteuse, effrayée, elle fit deux pas en arrière avec l'intention de s'esquiver au plus vite. Mais l'élève qui était près d'elle lui ferma le passage.

— Oh! monsieur, monsieur! fit-elle avec un intraduisible accent de reproche et d'indigne angoisse.

Son visage, maintenant, était d'une pâleur de cire et elle tremblait à faire pitié.

De grosses larmes prêtes à jaillir roulèrent dans ses yeux et elle laissa échapper un gros soupir.

— Mais vous pleurez, mademoiselle, vous pleurez! s'écria le jeune homme; ah! pardon, pardon!

Aussitôt le rire s'envola des lèvres et tous les visages devinrent sérieux.

Les élèves s'aperçurent alors qu'ils n'avaient point devant eux une de ces pauvres filles qui ont l'habitude de fréquenter les ateliers des peintres. Evidemment, ils s'étaient trompés. Quoi, ils avaient été inconvenants envers cette enfant, ils faisaient pleurer cette belle jeune fille qui, ils le sentaient maintenant, avait droit à leur respect!

Disons-le dans aucune circonstance on ne doit manquer de courtoisie envers une femme, et à plus forte raison n'est-il pas permis, de but en blanc, sans motif, sans la connaître, d'insulter une jeune fille.

Mais la jeunesse est ainsi : le besoin de railler la tourmente sans cesse et elle agit sans réflexion.

Habités à rire de tout, sacrifiant tout au plaisir de lancer une épigramme, un bon mot, les jeunes gens sont trop souvent sans retenue.

Tant pis si le bon mot est un outrage, si l'épigramme blesse cruellement.

Le repentir vient vite, heureusement.

Mécontents d'eux-mêmes, honteux de leur conduite, les élèves baissaient la tête.

Cependant le plus âgé s'approcha de la tremblante jeune fille et lui dit :

— Mademoiselle, nous avons manqué de politesse, nous nous sommes permis d'assez sottes plaisanteries, je vous en exprime tous nos regrets et je vous prie de vouloir bien recevoir nos excuses.

— Merci, monsieur, répondit la jeune fille, en essayant vivement ses yeux.

— Maintenant, mademoiselle, veuillez nous faire connaître l'objet de votre visite.

— Je voudrais parler à M. Georges Ramel.

— Malheureusement, mademoiselle, le maître est absent et je ne crois pas que vous puissiez le voir aujourd'hui; mais demain, avant midi...

— J'aurais pourtant bien voulu lui parler aujourd'hui même, fit tristement la jeune fille.

— Il s'agit donc d'une affaire bien pressée?

— Oui, bien pressée, soupira la jeune fille.

— S'il n'est pas absolument nécessaire que vous voyiez M. Georges Ramel lui-même, vous pourriez parler à M. Lucien Morel.

— M. Lucien Morel?

— Il est comme nous élève du maître et en même temps son ami. M. Lucien Morel a toute la confiance de M. Georges Ramel et en l'absence du maître, c'est ordinairement M. Lucien qui le remplace et répond pour lui.

— Je ne sais pas si je dois...

— Soyez sûre, mademoiselle, que ce que vous diriez à M. Lucien Morel serait rapporté fidèlement à M. Ramel.

La jeune fille était hésitante et peut-être allait-elle prendre le parti de se retirer, remettant sa visite au lendemain, lorsque Lucien Morel parut, sortant de l'atelier de Georges Ramel.

Entre autres privilèges dont jouissait l'élève favori, il avait celui de travailler quelquefois dans l'atelier du maître.

Lucien Morel n'avait guère plus de vingt ans, mais on sentait que déjà, dans cet adolescent, il y avait un homme fait. Élève et ami de Georges Ramel, depuis plus de trois ans, honoré de l'amitié du comte de Soles, il s'était mis au niveau du monde distingué dans lequel il vivait. Il avait les goûts et les sentiments élevés. Il était doux, bienveillant, serviable, sérieux, réfléchi, correct dans sa tenue, en un mot, d'une distinction parfaite.

Son regard, qui semblait penser, était celui d'un observateur. On devinait sous son front une volonté énergique, une âme forte et ferme dans ses résolutions.

Sa belle figure, où se lisaient la franchise, la loyauté, pleinement ouverte, attirait tout de suite la sympathie, la confiance.

Il avait les cheveux noirs, très épais, et une fine moustarde brune ombrageait sa lèvre supérieure.

— Mademoiselle, dit l'élève qui questionnait la jeune fille, voilà M. Lucien Morel, si vous voulez lui parler?

Lucien s'était avancé, enveloppant de son regard la timide jeune fille.

Dès l'abord, il devina en elle une douleur, une souffrance, et elle lui inspira un vif intérêt.

Sans rien dire il la salua avec respect. La jeune fille se sentit aussitôt encouragée, son doux visage s'éclaira, et elle poussa un soupir de soulagement.

— Mademoiselle était venue pour voir M. Georges Ramel, dit l'élève, s'adressant à Lucien.

— Oui, monsieur, et j'allais me retirer...

— Pouvez-vous me dire ce qui vous amène, mademoiselle? j'en instruirais M. Ramel ce soir, et demain, sans que vous prissiez la peine de revenir, vous auriez, je pense, une réponse favorable. Croyez, mademoiselle, que je serais heureux de vous être agréable.

(Lire la suite au prochain numéro)

Ne Souffrez Plus



Traitement

Médical F. Guy

C'est le remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure avec échantillon du **Traitement Médical F. Guy**.

BUREAU

Jeudi et Samedi de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353

Place d'Armes

5941 Avenue Delorimier

Montréal, P.Q.



Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

POUR UNE NATION FORTE

LEÇONS DE CULTURE PHYSIQUE

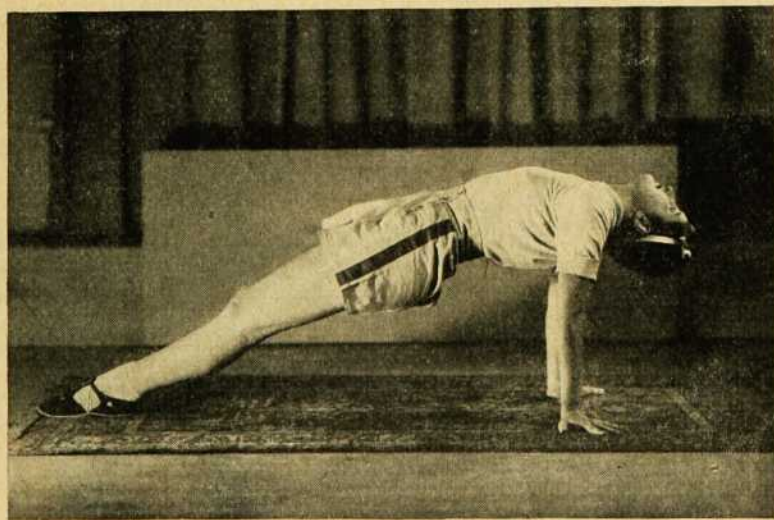
par JACQUES LANGEVIN

Le plus célèbre athlète du Canada

HUITIEME LEÇON

PREMIER EXERCICE (Pour dames et messieurs)

Asseyez-vous, les jambes bien allongées, tel que le montre la photo ci-dessous. Relevez-vous lentement, tenant toujours les jambes bien droites. En arquant le corps le plus possible, vous fortifiez les muscles de l'abdomen des épaules et des bras. Excellent exercice pour les personnes ayant les épaules trop osseuses. Il est préférable, les premières fois, de ne faire cet exercice que quelques fois.



DEUXIEME EXERCICE

(Pour dames et messieurs)

Talons joints, les bras tenus horizontalement de côté, vous pliez lentement les genoux, vous baissant le plus possible. Vous revenez ensuite lentement à la position première. Ce mouvement fortifie les muscles des jambes et des cuisses, en même temps qu'il raffermi les muscles des pieds. Comme pour les autres exercices, faites celui-ci sans mollesse, en tenant le tronc bien droit et ferme.



Dans les villages ou les petites villes, où les piscines et les stades sont inconnus, le culturiste doit se contenter d'exercices individuels, ce qui exige plus de volonté et de persévérance. C'est pour rendre service aux culturistes isolés que notre magazine publie chaque semaine ces leçons de culture physique.



M. JACQUES LANGEVIN

SAVOIR RESPIRER EST LE COMMENCEMENT DE LA SANTÉ

Bien respirer est nécessaire si vous voulez une santé solide, des poumons forts.

Ne dormez jamais dans une pièce hermétiquement fermée. Evitez les réunions dans des salles surchauffées, remplies de fumée où l'air est vicié et très malsain.

Quand vous êtes au grand air, exercez-vous à faire des respirations profondes tel que respirer profondément par le nez en passant l'air jusqu'à l'abdomen. Ensuite, gonflez la poitrine et finissez en expirant l'air par la bouche. Tenez à cette bonne habitude et mettez-vous dans la tête de le faire plusieurs fois par jour. Ces inspirations d'air pur sont un vrai tonique qui purifie le sang, élimine l'acide carbonique, donne un massage bienfaisant aux organes abdominaux, stimule le foie, les intestins et les reins.

Dans toute séance de culture physique ou dans un sport la fonction respiratoire ne doit jamais être oubliée.

Chaque exercice doit être accompagné d'un rythme respiratoire. Il faut toujours éviter de procéder trop vite. Il est nécessaire de donner à sa respiration une cadence régulière et un souffle profond.

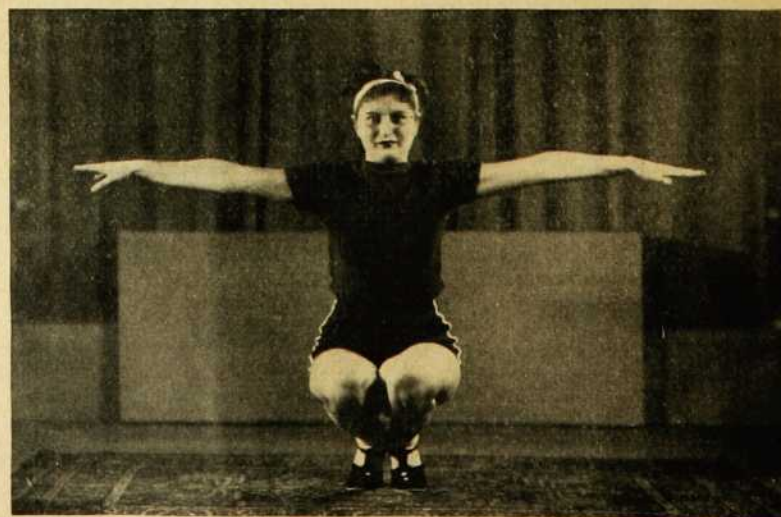
Alors, la respiration rythme toujours chaque mouvement : vous inspirez par le nez et aux flexions du tronc vous expirez par la bouche.

Faites de même entre chaque mouvement : quelques instants de repos et quelques respirations profondes.

A l'exercice, le poumon demande un surplus d'oxygène. C'est pourquoi il est important de donner une surspiration plus accélérée nécessaire à l'élimination de l'acide carbonique et pour vous reposer.

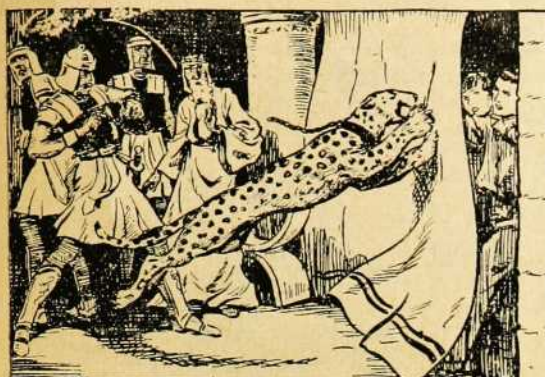
Voici un très bon et très facile exercice inspiratoire

Debout, les pieds joints, les bras de chaque côté. Vous vous levez sur la pointe des pieds en allongeant vos bras au-dessus de la tête. Vous inspirez en même temps par le nez ; gardez l'air un instant. Ramenez vos bras en bas à vos côtés, et expirez l'air par la bouche.



Les aventures de deux étoiles de cinéma...

DEUXIEME EPISODE



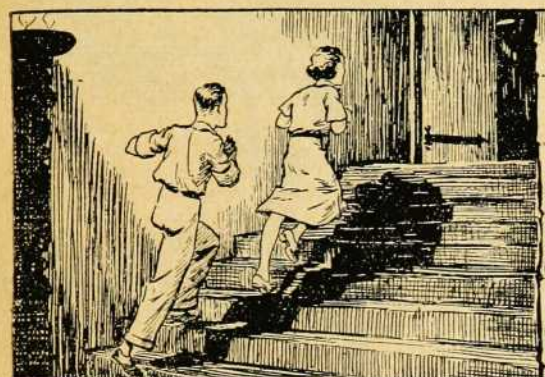
1 — Le féroce jaguar bondit sur Jean et Simone furieusement.



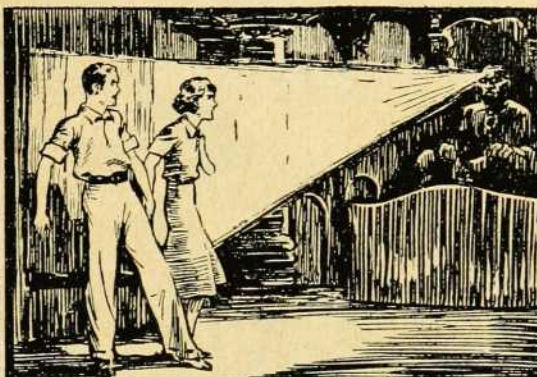
2 — Jean, d'un coup sec, arrache le rideau qui se trouvait à sa portée.



3 — Avec quoi, il aveugle l'animal, qui se jette sur les soldats.



4 — Jean et Simone se sauvent en courant et montent un escalier.



5 — Parvenus en haut, ils s'arrêtent. Une lumière les éblouit.



6 — C'est un rayon électrique sortant du front d'un bouddha accroupi.



7 — Une porte dérobée s'ouvre. Une Hindoue leur fait un signe.



8 — Ils la suivent à travers des chambres et des couloirs mystérieux.



9 — Jean et Simone s'émerveillent du confort et du luxe qu'ils voient.



10 — Silencieuse, la jolie Hindoue ouvre et ferme des portes immenses.



11 — Enfin, elle conduit les jeunes gens dans le jardin du temple.



12 — Jean et Simone font quelques pas et sont aussitôt capturés.

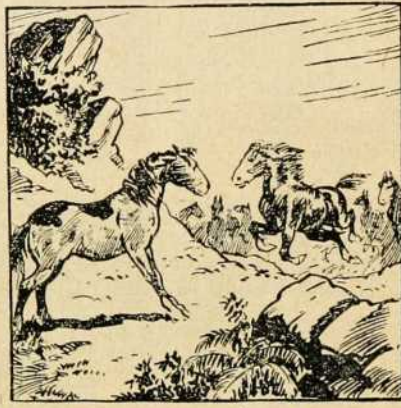
(A suivre dans le prochain numéro)



VINGT-CINQUIEME EPISODE



1 — Le bronco, après avoir erré, aperçoit des chevaux sauvages.



2 — Il reconnaît un de ses ennemis, lequel l'attaque.



3 — Une bataille s'engage, furieuse et sans merci.



4 — Etoile Filante est terrassé par son adversaire.



5 — Une brave petite jument vient secourir le poney.



6 — Elle réussit à mettre en fuite l'assaillant.



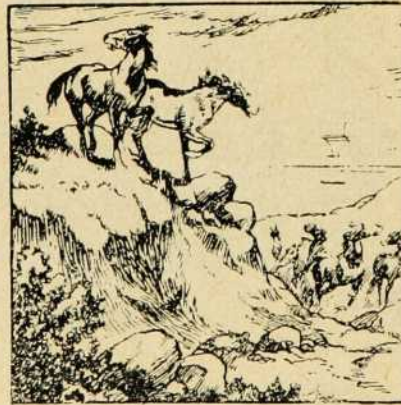
7 — Le bronco, surpris, regarde la nouvelle venue.



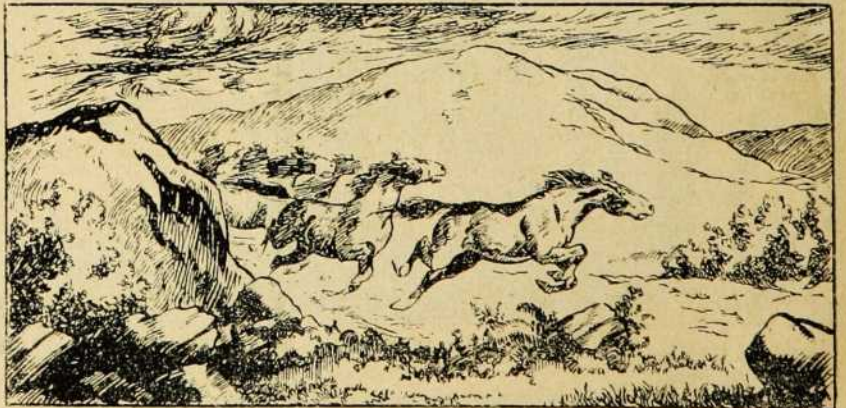
8 — O bonheur, c'est la mère du bronco, elle-même !



9 — Ensemble ils galopent et visent leur domaine.



10 — Montés sur une hauteur, ils voient de la fumée.



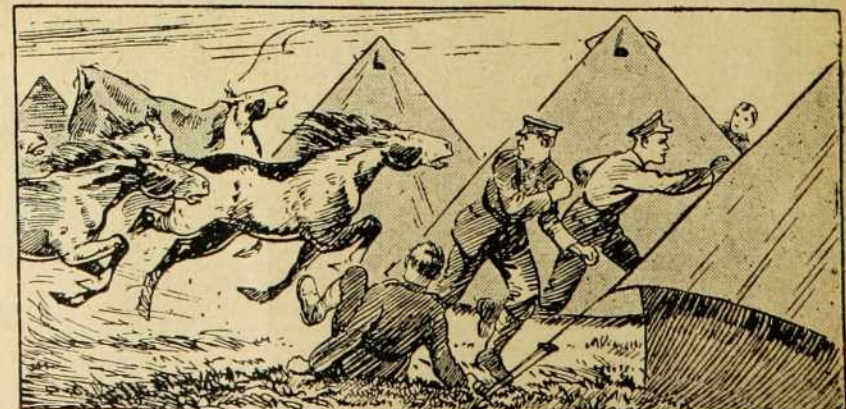
11 — L'horizon est tout rouge. Qu'y a-t-il ? C'est un feu de forêt menaçant.



12 — Etoile Filante part à la tête du troupeau.



13 — A folle vitesse, les chevaux brûlent les étapes.



14 — Ils arrivent comme une trombe dans un camp de soldats en grandes manoeuvres.
(A suivre dans le prochain numéro)



QUARANTE-DEUXIEME EPISODE



1 — Georges est tombé dans une trappe à bêtes féroces. Mais il n'est pas blessé.



2 — Il rassemble des branchages, qu'il attache à l'aide de souples et fortes lianes.



3 — Puis il tâche de grimper. Après des efforts répétés, il s'agrippe au rebord de la fosse.



4 — Avant d'en sortir, il examine les alentours. Il écoute. Rien. Tout semble tranquille.



5 — A pas comptés, avec précaution, il pénètre dans la jungle. Il s'y enfonce davantage.



6 — Tout à coup, un sanglier lui barre le chemin. Georges ne perd pas son sang-froid.



7 — Au moment où l'animal s'avance sur lui le garçon saute et saisit une branche d'arbre.



8 — Alors il prend ses jambes à son cou et en vitesse il se sauve à travers la brousse.



9 — En peu de minutes le voici auprès d'une rivière. O surprise, Huguette dans un canot !

(A suivre dans le prochain numéro)

Rions, c'est

Entre deux gamins :
 — Papa, il a tant d'argent, qu'il ne sait pas quoi faire avec.
 — Le mien, maman ne sait pas encore ce qu'il fait avec.

— J'aimerais bien que mon mari me donne l'occasion de me fâcher maintenant !
 — Ah bah !
 — Il augmenterait mes étrennes pour se faire pardonner.

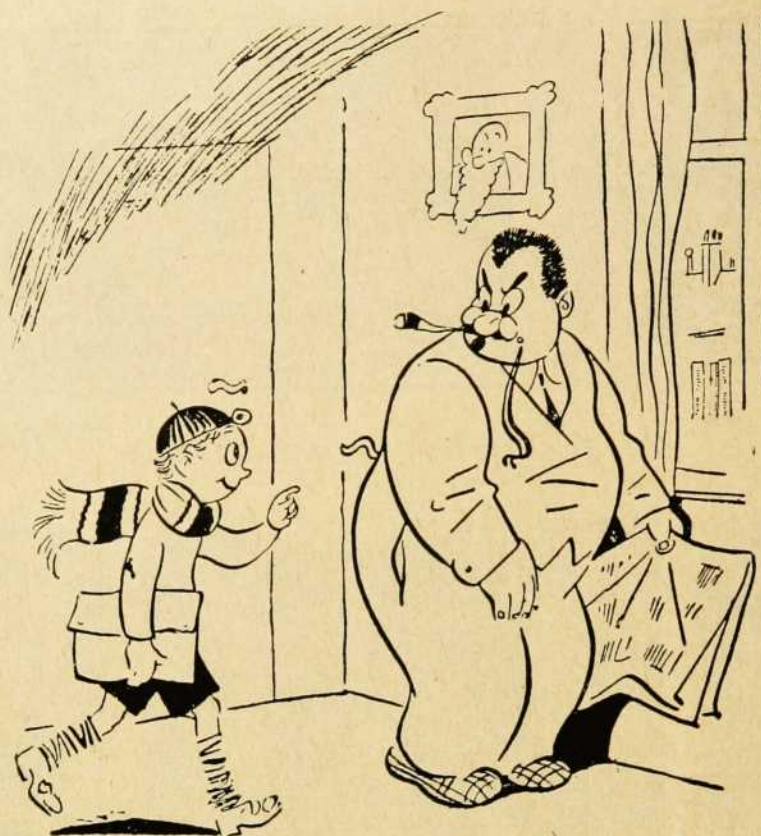
— Combien as-tu mangé de croquignoles ?
 — Vingt-huit ?
 — Vingt-huit... C'était pour faire descendre la première, qui ne voulait pas passer !

— Aimez-vous bien vos nouveaux voisins d'en bas, Toto ?
 — Moi, je les aime assez, mais pas maman. Elle a beau faire, elle ne peut réussir à savoir ce qu'ils disent et ce qu'ils font.

— Son mari est une brute...
 — Il ne le paraît pas pourtant...
 — Tut ! tut ! Il l'a engagée à économiser pour s'acheter à Noël un manteau en fourrure. Puis, il a pris cet argent et a payé des dettes qu'elle avait contractées.

— Est-ce que ton ami Jacques t'a aidé à faire cette règle ?
 — Non, mademoiselle.
 — Voyons, dis la vérité. Il ne t'a pas aidé du tout ?
 — Non, mademoiselle, il ne m'a pas aidé ; c'est lui qui a tout fait.

— Comment faites-vous, chère amie pour décider votre mari à vous acheter des chapeaux aussi dispendieux.
 — Rien de plus simple. Je l'emmène dans les magasins. Je le fais circuler autour des comptoirs jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus et je finis par le conduire au rayon des chapeaux. Il est alors fatigué qu'il achète tout ce que je veux.



— Papa, tu te souviens que tu m'avais promis ton stylo si j'avais de bonnes notes ? Eh bien ! tu as de la chance... Tu vas garder ton stylo...

On ne compte plus les mots d'esprit de Labiche, qui fit rire toute une génération de Français. Entre nous, ce brave bonhomme si amusant devrait bien ressusciter.

Voici donc ce qu'on raconte à son sujet. Alors qu'il était sur son lit de mort, son frère lui dit :

— Tu vas retrouver là-haut ma chère femme. Tu l'embrasseras pour moi.

— C'est entendu. Mais tu ne pourrais pas faire tes commissions toi-même.

— M'man, j'ai une dent qui me fait mal ; j'veux la faire partir.

— Alors nous irons chez le dentiste aujourd'hui.

— Non, non, pas chez le dentiste !

— Comment faire, alors ?

— Donnez-moi beaucoup de bonbon : tu dis toujours que ça fait tomber les dents.

La femme de M. Lafrousse racontait ainsi à une amie la peur qu'elle avait eue :

— Je dormais tranquillement, dit-elle, lorsque je fus réveillée en sursaut par un bruit. Je saute en bas du lit et allume ma bougie. Alors, que vois-je ? une jambe d'homme qui sort de sous le lit.

— La jambe du cambrioleur, sans doute ?

— Non... celle de mon mari. Il avait entendu le bruit avant moi.

Ils s'étaient fiancés tout dernièrement. Un jour, elle entra dans son étude d'avocat. Il avait l'air très occupé à calculer.

— A propos, dit-il, crois-tu pouvoir vivre avec mille dollars par année ; c'est tout ce que je gagne.

— J'essaierai, répondit-elle ingénument. Mais toi, avec quoi vivras-tu ?

l'heure...

— Te voilà dans un bel état ! je t'avais dit de ne pas aller sur la glace.
 — J'ai pas été dessus, j'ai été dessous.

Le pianiste — Et puis, moi, je sens ce que je joue.

L'hôtesse — Alors, jouez-nous tout ce que vous voudrez, excepté un pot-pourri.

— Pour avoir volé un jambon, je vous condamne à trois mois de prison. Est-ce trop dur ?

— Oh ! non, monsieur, le jambon était bon.

Elle — Je ne t'ai pas entendu quand tu es arrivé cette nuit.

Lui — C'est sans doute pour cela que j'ai eu l'avantage de ne pas t'entendre moi-même.

Elle — C'est demain notre anniversaire de mariage. Je vais tuer une couple de poulets.

Lui — Pourquoi ? Ce n'est pas leur faute !...

— Je ne puis pourtant pas venir ici tous les jours pour toucher cette facture...

— Voyons, le samedi vous va-t-il ?

— Oui.

— Alors, venez tous les samedis.

— Faudrait me répondre tout de suite, mademoiselle.

— Comment, pas un quart d'heure pour réfléchir ?

— A quoi ?

— Au dépit de mes amies quand elles apprendront que je suis fiancée.

Dialogue entendu chez le pharmacien :

— Trois pilules suffiront à vous rendre l'appétit.

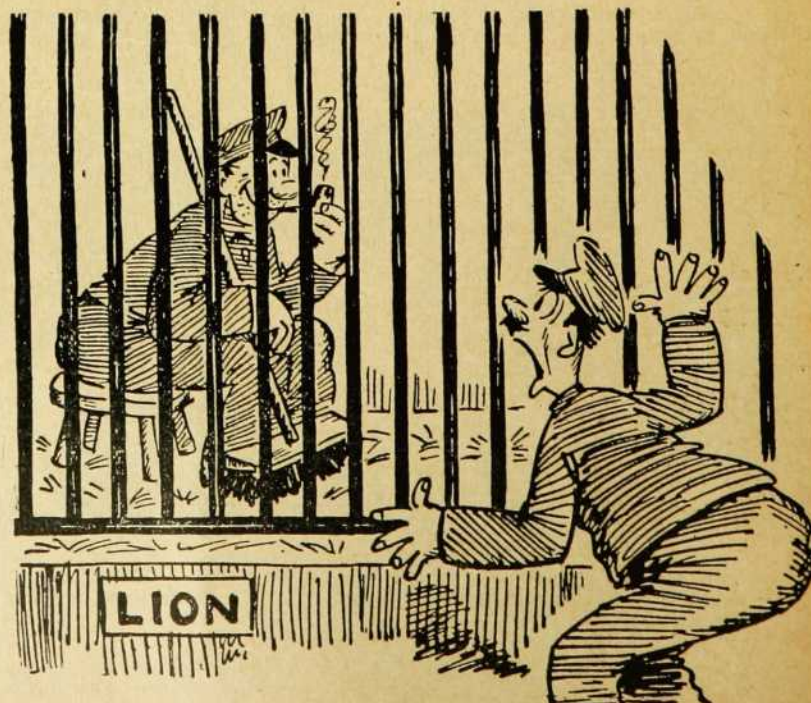
— Donnez-m'en trois.

— Nous ne les vendons qu'en boîte de cinquante...



La femme du dentiste. — Marie est chez nous depuis un an, il va falloir lui donner des étrennes.

Le dentiste. — Mais oui... Dis-lui que je lui arracherai une dent gratis.



— Je suis plus en sûreté ici parce que le lion s'est échappé.



Les directeurs d'une grande fabrique allemande d'Esenthal ont voulu se rendre compte du temps nécessaire pour transformer un arbre en journal tout prêt à être lu.

A 7 h. 35 du matin, trois arbres étaient abattus dans une forêt voisine et transportés à la fabrique. Leur transformation en pâte de bois fut si rapide, que, à 9 h. 34, le premier rouleau de papier était prêt. Il fut porté en automobile à l'imprimerie d'un journal distant de 3 milles, et à 11 heures du matin on vendait le journal dans les rues.

L'ex-empereur d'Allemagne, Guillaume II, s'était fait construire, en 1909, deux gares de chemins de fer, démontables et transportables, qui sont désignées, dans l'ordre de service, « stations mobiles ». Elles sont destinées à l'usage particulier du Kaiser et doivent être employées, chaque fois qu'il plaira à l'empereur de prendre ou de quitter le train, à un emplacement situé en pleine voie, loin d'une gare ou station. La gare mobile sera alors préalablement agencée pour donner satisfaction au désir impérial. Les matériaux employés pour ces constructions sont le bois et le fer. La surface occupée est d'environ 180 pieds. Les pavillons démontables se composent d'une grande salle de réception et de plusieurs petites chambres à coucher.

Les « racistes » allemands, parti d'extrême droite, ont choisi pour insigne la svastika ou croix gammée, c'est-à-dire une croix dont les branches sont terminées par un trait perpendiculaire d'un seul côté. Ils y voient un symbole de la culture aryenne. En réalité, le svatika se retrouve souvent dans les monuments aztèques, sur les menhirs de Bretagne aussi bien que dans l'Inde et en Egypte. Il y a là un mystère de transmission que nous ne sommes pas près d'éclaircir.

Les écailles des poissons présentent une série de stries concentriques qui deviennent plus nombreuses à mesure que le poisson vieillit. On s'en est servi pour déterminer la vitesse de croissance des gadités (morues), des clupéidés (sardines, anchois) et des salmonidés qui jouent un si grand rôle dans l'industrie de la pêche. Les Norvégiens, entre autres, ont établi des tables de concordance de la taille des poissons et de la grandeur des écailles. Ces mesures, fort intéressantes, permettent de connaître l'âge d'un poisson, le temps qu'il met à se développer complètement et la période de vie où il est apte à pondre et à se reproduire. Elles sont appliquées en ce moment en France, à l'étude de la sardine et fourniront sans nul doute de précieuses données sur sa biologie.

Les Etats-Unis abondent en merveilles naturelles. L'une des plus remarquables est assurément le Old Man of the Mountain (le vieil homme ou le sphinx de la Montagne), statue naturelle, située dans les montagnes Blanches.

Au-dessus d'un profond ravin, et à l'endroit où un plateau très élevé s'arrête brusquement, on aperçoit un profil de vieillard admirablement modelé, de proportions gigantesques, et qui se détache jusqu'en ses plus petits détails sur le fond bleu du ciel. Cette figure est si naturelle que beaucoup de touristes croient y reconnaître le masque du fondateur de la république, Washington.

Notes Encyclopédiques

Bien que les présentes colonnes ne soient pas destinées à la poésie, voici une amusante parodie du "Vase brisé" de Sully-Prudhomme, qui mérite bien une petite place dans l'Encyclopédie :

Les Haricots à la marmite,
Sur feu trop vif, se sont collés ;
D'un crépitement illicite,
Leurs maux ne sont pas révélés.

Mais l'imperceptible brûlure
Qui fait du légume un charbon,
D'une marche invisible et sûre
En consumera tout le bon.

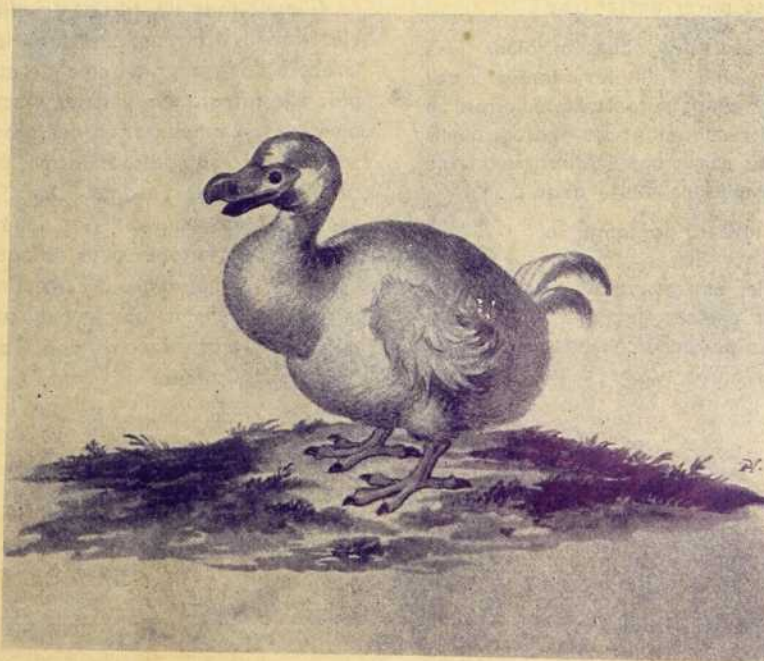
Le cuisinier n'y veut pas croire,
A la ronde il s'en va parler
Et conter une bonne histoire :
N'y touchez pas ; ils vont brûler.

Ainsi la main qui fait pitance
Scande un discours de la cuiller,
Laissant la vapeur noire et dense
Hors du fait-tout monter en l'air.

Sous le couvercle qui se lève
On entend crépiter tout bas :
Mais le cuisinier suit son rêve...
Ils se sont brûlés, n'y touchez pas !

Dans le Colorado, à Estes Park, on peut voir un énorme rocher qui a l'apparence très ressemblante d'une tête d'Indien. Il n'y manque même pas un bouquet d'arbres, sur le sommet, figurant les cheveux.

Des oculistes prétendent que, lorsqu'on regarde dans un microscope ou un télescope il est inutile de fermer un œil, dans le but de voir plus distinctement ; ils donnent pour preuve les enfants qui gardent les deux yeux ouverts lorsqu'ils leur arrive d'observer quelque chose au moyen de ces instruments.



Cet oiseau bizarre est le "Dodo" que l'on trouvait autrefois dans l'île de la Réunion et dont l'espèce est aujourd'hui complètement disparue ; cette gravure, très rare, est une reproduction d'une aquarelle faite par le peintre Holtseijn qui naquit en 1580. L'aquarelle en question est aujourd'hui au Musée d'histoire naturelle de Londres.

Les chats sans queue de l'île de Man sont célèbres, tout au moins dans le monde des naturalistes, que ce phénomène a toujours beaucoup intrigué. On signalait dernièrement, que des types de chats analogues se trouvent fréquemment en France, dans la garenne qui s'étend en bordure de la Loire, entre Amboise et Vouvray.

Une dame Walter Geis, de Toledo, Ohio, possède un chat qui est âgé de vingt-six ans. Il est extrêmement rare que ces animaux atteignent un âge aussi avancé.

Les racines de l'alfalfa s'enfoncent parfois jusqu'à une profondeur de vingt pieds dans le sol.

Le léopard est un animal carnassier qui se rencontre encore assez fréquemment dans les endroits peu habités de la Palestine. Il n'est pas très rare de voir la peau de cet animal en vente dans les villes.

En 1909, la foudre tombant, au cours d'un orage sur le clocher de l'église de Gassin, petit village perché sur une cime des Maures, y a produit quelques effets curieux. Le fluide a suivi le câble de fer qui sert à sonner la cloche et mis celle-ci en mouvement. Dans un placard, dont les portes ont été arrachées, se trouvaient des candélabres garnis de bougies. Elles ont été allumées comme par enchantement, puis la foudre, continuant son chemin, a arraché le parquet de la sacristie et roulé un tapis avec la plus parfaite symétrie.

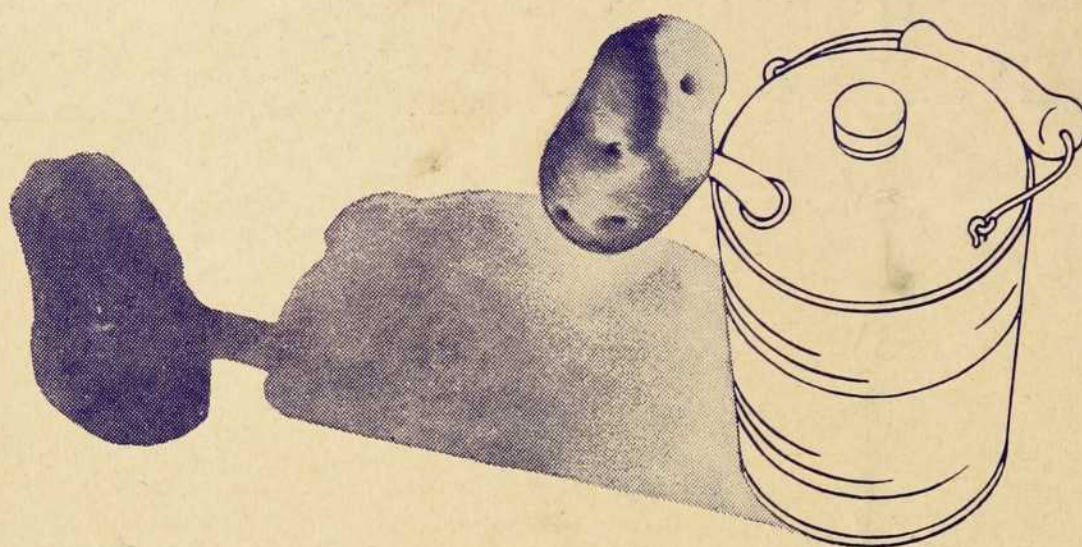
En 1913 un étrange phénomène s'est produit dans les eaux de l'île du Prince-de-Galles, dans la baie de Klawach (Alaska). Une baisse soudaine de la température provoqua la congélation de l'eau alors que d'épais bancs de harengs s'étaient réfugiés dans les parages de l'île. Une énorme quantité de poissons, évaluée à plusieurs centaines de milliers, furent tués par le froid. Le capitaine du vapeur Northland rapporte que son navire traversa des amas de poissons morts pendant plusieurs heures. La marée déposa sur les grèves de l'île des millions de poissons congelés.

L'Ordre de la Légion d'Honneur groupe actuellement 155.000 membres. On ne nous dit pas le nombre de légionnaires vraiment dignes de cette décoration.

Comme d'autres tribus sud-américaines, les Pilagas du Paraguay, qui forment un rameau de la célèbre race des Tobas, se percent les oreilles pour les orner de différents objets. A l'encontre d'autres tribus qui se contentaient de billes de bois ou d'ornements grossiers, les Pilagas se passent dans les trous des oreilles des objets qui, bien qu'étant de bois massif, peuvent être considérés comme des bijoux artistiques.

La face extérieure, soigneusement polie, porte des dessins délicats, exécutés avec un goût parfait. Parfois les gravures ou les ciselures sont compliquées.

Ces boutons ont beau être de bois, ils ont une grande valeur marchande parmi les Indiens, qui les préfèrent aux boucles d'oreilles en or, en argent — ou en toc — que les colporteurs venus de Buenos-Ayres leur offrent.



Où est donc le vieux bidon à pétrole BOUCHÉ d'une PATATE?

VOUS rappelez-vous le vieux bidon "d'huile de charbon" qui était relégué dans un coin de la cuisine et qu'on bouchait d'une patate pour empêcher l'odeur désagréable du pétrole de se répandre dans la maison? Et, lorsque maman vous envoyait chez l'épicier du coin, renouveler la provision "d'huile à lampe", vous rappelez-vous comment vous suiviez des yeux l'épicier qui allait dans le petit réduit, attendant à l'épicerie, remplir sa "mesure" à même un baril en métal, puis en transvider le contenu dans votre bidon au moyen d'un grand entonnoir en fer blanc?

Si, à cette époque déjà lointaine des lampes à pétrole, on vous avait parlé qu'un jour vous pourriez, en touchant un commutateur du bout du doigt, éclairer toute votre maison de la cave au grenier, vous en auriez douté, n'est-ce pas? Ou, vous auriez, tout au moins, dit que seuls les richards pourraient jamais se payer un tel luxe!

Pourtant, de nos jours, seuls les riches auraient "les moyens" d'éclairer leur maison à "l'huile à lampe", car la lumière vacillante de la lampe à pétrole, éclairant à peine l'album relié en velours contenant les photographies familiales, coûte cinq fois plus que le bon éclairage moderne au moyen d'ampoules électriques de haute qualité!

Dès le jour où Edison inventa la lampe à incandescence, des fabricants avisés s'emparèrent de son idée géniale et se mirent à fabriquer des ampoules par grosses quantités. Ils établirent des laboratoires de recherche pour améliorer leur produits, puis recoururent à la

publicité pour les faire connaître du public. Comme résultat, chaque année, le nombre des gens qui apprirent l'avantage de l'éclairage électrique fut de plus en plus grand. Ils en achetèrent en nombre sans cesse croissant, ce qui permit de les améliorer davantage et de les fabriquer en plus grandes séries.

De ceci, il résulta, qu'au cours des quinze dernières années, le prix des ampoules électriques a subi 18 rabais majeurs. Et, fait remarquable, bien que les ampoules aient coûté de moins en moins, elles sont devenues de plus en plus efficaces dans la conversion de l'énergie électrique en lumière brillante. Ainsi, de nos jours, l'usager d'une lampe de 60-watt jouit de 26 fois la lumière que son dollar pouvait acheter en 1908.

Comme tant d'autres commodités domestiques, l'ampoule électrique s'est répandue dans le public par la publicité. Grâce à l'annonce, la demande augmenta constamment, et plus elle fut grande, plus les procédés de production furent améliorés. L'amélioration des procédés amena une diminution de son coût de fabrication, ce qui permit d'abaisser le prix que payait l'usager. Donc, sans l'annonce, l'usager ne pourrait pas jouir d'autant et de si bon éclairage pour chaque dollar qu'il consacre aujourd'hui à cette fin. Ce qui prouve, une fois de plus, que la publicité est un des facteurs les plus puissants dans l'avancement de notre cher Canada.



DE MEILLEURS PRODUITS... A PRIX MOINDRES... GRACE A L'ANNONCE

*Cette réclame fait partie d'une série d'annonces publiées sous l'égide de l'Advertising Club of Montreal
— une organisation qui a pour but le progrès théorique et pratique de l'annonce et de la vente.*